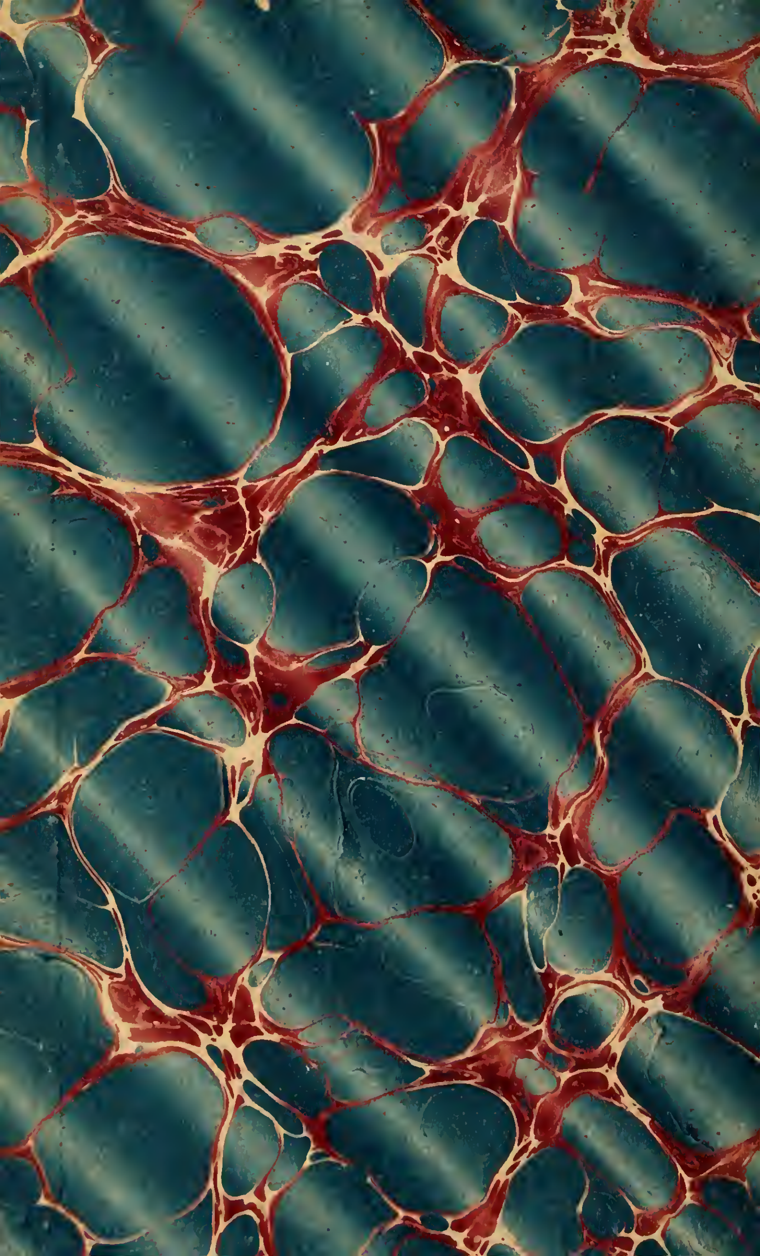
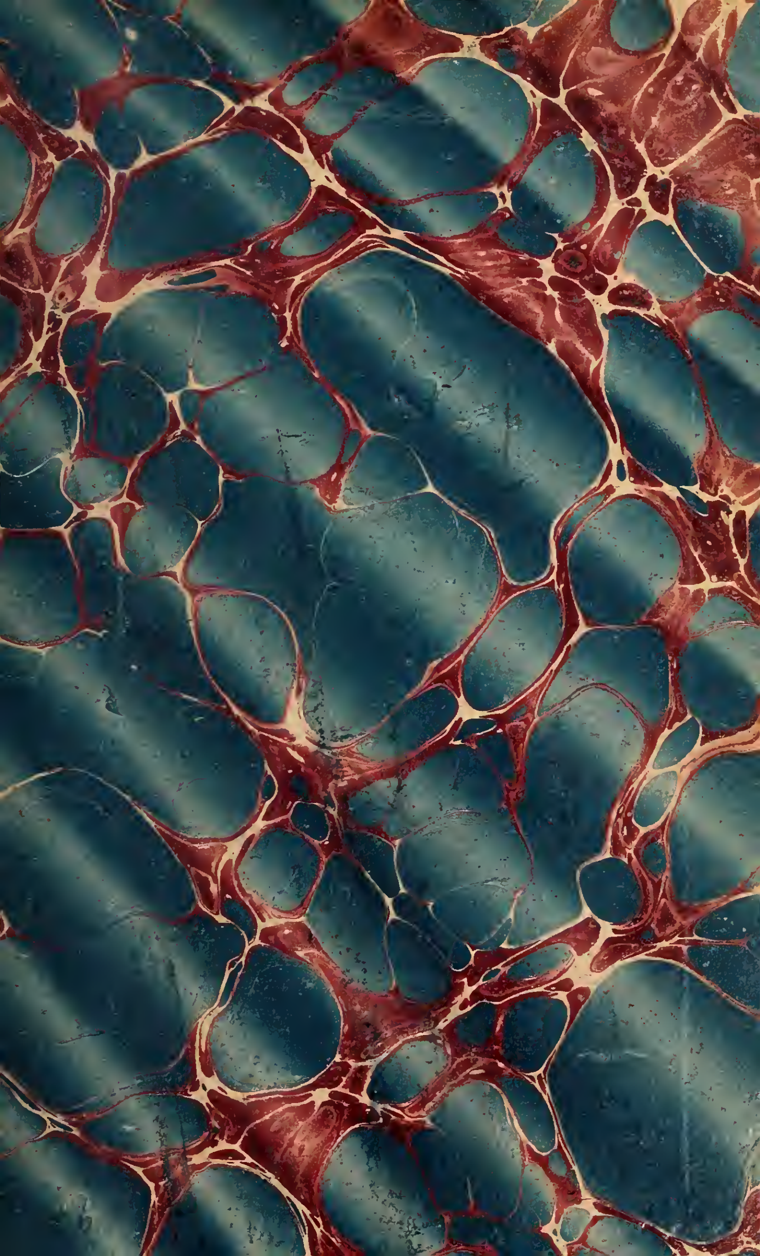

3 1761 06234560 8





Les Confidences
d'une Aïeule

DU MÊME AUTEUR

Monsieur Rabosson	1 vol.
La Mission de Cruchod (Jean-Baptiste . .	1 vol.
Le Cavalier Miserey.	1 vol.
Nathalie Madoré.	1 vol.
La Surintendante.	1 vol.
Cœurs à part.	1 vol.
Amour de Tête.	1 vol.
Serge.	1 vol.
Ermeline.	1 vol.

EN PRÉPARATION

Le Précurseur.

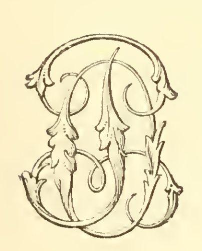
La Foire du Monde.

ABEL HERMANT

Les Confidences d'une Aïeule

1788-1863

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1893

raient point d'avoir regardé les choses en paresseux, sans prendre dix minutes par jour pour les consigner par écrit. Oh! je pense bien qu'à l'heure présente il ne manque point de gratte-papier à l'affût des nouvelles, qui ont déjà leur volume de mémoires secrets sur les événements de ces trois années. Mais je vois d'ici qu'ils rabâchent des faits et qu'ils établissent des chronologies. Parions que nul d'entre eux n'a songé que, dans les temps de révolution comme dans tous les temps, hommes et femmes ont toujours un cœur et une autre chose, et qu'il faut au cœur sa pâture, et que l'autre chose ne chôme point. Eh bien, j'ai idée, moi, que je peux laisser aux générations futures un monument très authentique de nos façons de sentir et de bien faire : mon expérience de ces dernières années m'avertit déjà que je n'aurai pour cela qu'à raconter ma vie jour par jour, bien naïvement et en déshabillé.

Il faut remonter jusqu'à mon mariage, qui fut à la veille des Etats généraux. Il m'en souvient comme d'hier, et, de fait, voilà quatre ans à peine. Mais cela est assez loin pour que je juge les événements dans leur ensemble. J'en aperçois l'enchaînement et les ressorts, et je ne me trompe point aux causes qui préparèrent de longue main les bizarreries de ma destinée. C'est l'éducation que

j'ai reçue qui a fait tout le mal, — ou tout le bien, je le laisse à l'appréciation de mes lecteurs. Mon tuteur tenait là-dessus de beaux raisonnements que j'ai encore dans les oreilles. Son principe était qu'il faut élever les enfants conformément aux lois de la nature, et qu'on se doit occuper avant tout de leur ouvrir la sensibilité. Je ne fus point, en conséquence, emprisonnée dans un couvent, mais lâchée dans un parc, et je ne crois point que, dans les pays les plus sauvages, on laisse aux filles de liberté plus entière, excepté peut-être celle d'aller toutes nues.

L'éducation de la nature est peut-être fort salutaire pour des enfants de la nature; mais j'étais justement tout le contraire. On eût dit que j'avais dans le sang, par héritage, tous les vices de la civilisation. Est-ce ma faute si depuis des siècles mes parents et aïeux ont vécu dans l'état de société? Cette éducation sans maillot ni lisières n'avait donc sur moi d'autre effet que d'ajouter à mon caractère un artifice de plus, au lieu de me remettre dans le chemin de la simplicité.

Quant à ma sensibilité, elle s'exerçait tout spécialement sur mon frère de lait : mon tuteur le laissait à ma discrétion, ravi que je misse en pratique, du moins jusqu'à mon mariage, les doctrines égalitaires. On me l'accommodait assez pro-

prement, et on lui avait donné des habitudes de se laver. C'était un joli garçon bien portant, de trois mois plus vieux que moi. Mon tuteur, qui se mêlait aussi de l'élever, l'abandonnait comme moi aux inspirations de la nature : elle est dangereuse conseillère pour les filles et les garçons qui touchent à leurs quinze ans.

Je ne sais point si c'est elle qui enseigne l'hypocrisie, mais nous étions bien les deux plus grands hypocrites que j'aie encore rencontrés. J'adorais mon dit frère de lait, comme on adore à cet âge-là, de tout mon cœur, — de toute ma curiosité. Je crois qu'il me le rendait bien. Mais jamais nous n'en soufflâmes mot ; et au lieu de nous donner ouvertement les petites caresses maladroites que nos innocences imaginaient, nous préférions prendre des acomptes comme par mégarde et à la charité du hasard, en faisant sur l'herbe et dans les foins des polissonneries qui n'étaient plus de notre dignité. Nous n'avions, au vrai, qu'une pensée en tête ; mais nous prenions soin de réciproquement nous dissimuler nos investigations comme nos découvertes, et nos entretiens étaient d'une niaiserie du paradis terrestre. Je suis bien certaine avec cela que, sans avoir l'air d'y toucher, Henri usait de moi comme il pouvait pour faire ses huma-

nités; et moi j'avoue ingénument que j'en usais de même de lui. Mais toutes mes expériences aboutissaient aux plus humiliantes défaites. Aussi j'étais un étrange composé de savoir et d'ignorance : il semblait bien que j'eusse mangé le fruit de science, mais aussi qu'il me fût resté sur l'estomac. Je comprenais presque toutes les abominations que l'on disait devant moi, même des allusions aux plus répréhensibles mœurs du siècle; avec cela, je n'avais, à quinze ans, aucune idée de la différence des sexes. Entende qui pourra ce mystère — c'est l'énigme de toutes les filles vierges qui ont beaucoup écouté de mauvais propos : mon petit compagnon de jeu avait gardé de telles réserves que je le croyais, parbleu! bâti sur le même modèle que moi; et pourtant je n'eus point de surprise ni d'obscurité lorsque j'appris du même coup le secret de ma naissance et les projets qu'on faisait pour m'établir.

C'était en 1788, en juin, par une journée orageuse dont j'ai encore la chaleur sur la peau. Ma maman et mon tuteur étaient en conversation dans une des allées du jardin qu'ils affectionnaient pour leurs disputes; moi de même, car on pouvait s'approcher par derrière à travers un fourré fort épais, et tout écouter sans qu'ils en eussent le soupçon.

Je ne savais rien de ma mère, sauf que je la voyais fort belle encore à près de quarante ans (mon tuteur était son contemporain); qu'elle s'était retirée avec lui dans cette campagne, et qu'ils n'avaient point de sentiments communs touchant l'éducation des enfants. Leurs controverses là-dessus m'assommaient; je ne laissais point cependant d'y venir tendre l'oreille, parce qu'ils exprimaient, à l'occasion, des idées générales qui me pouvaient instruire.

Ce jour-là, je ne me souciais guère de m'avancer dans mes études; mais j'étais lasse de jouer, fort irritée par la température. Je vins donc, presque machinalement, avec mon cher Henri, et nous prîmes notre position pour écouter. Il me prêtait d'abord son aide pour grimper jusqu'aux premières branches d'un arbre où je m'installais; puis, comme ses vêtements ne valaient point la peine d'être ménagés autant que les miens, il se couchait par terre, tout juste au pied de mon perchoir. Depuis que l'on m'a permis de feuilleter certaines estampes, je pense que j'en ai découvert la raison.

Mon attention se fixa vite : mon tuteur parlait mariage et en des termes bien singuliers. « Oui, disait-il, le mariage ne doit être qu'une organisation de l'amour. On a sagement fait de canaliser

le plus impétueux des sentiments; mais c'est une étrange folie de ne point souffrir après cela qu'il se déverse dans le canal qu'on a justement creusé pour lui. »

Je n'y comprenais goutte : la réponse de ma mère fut moins amphigourique.

— Ah! dit-elle, mon ami, combien d'affaires! De notre temps on faisait plus simplement les choses. Moi, vous en souvient-il? je fus mariée en huit jours. On me tira du couvent un lundi. Je vis mon fiancé le surlendemain. Nos parents avaient déjà arrêté les articles. Il y eut encore un grand dîner de famille dans la semaine, et nous fûmes à l'église le lundi suivant.

Elle se pencha vers mon tuteur et lui prit la main : « En avons-nous été moins heureux, mon ami? » Je devinai sur-le-champ que le mari n'était pour rien dans ce bonheur-là, et que c'est mon tuteur qui l'avait dû partager avec maman.

Elle poursuivit : — Mon mari fut brutal, vous fûtes charmant. C'est dans l'ordre. En vérité, votre rôle était moins malaisé que le sien. Mais c'est ce rôle qu'il faut vous laisser, à vous autres amants. Qu'adviendrait-il de l'amour avec votre philosophie? Pour le faire, ce n'est point d'habitude à un mari que l'on s'adresse. Il en faut un, cependant, pour être présentée, pour avoir des

voitures décentes et pour paraître le vendredi à l'Opéra.

— Oh! ciel! s'écria mon tuteur, pouvez-vous exprimer ainsi de sang-froid les plus méprisables préjugés du siècle! Si nous avons été moins heureux? Vous n'avez donc jamais songé que je pouvais devenir votre époux, que notre tendresse réciproque pouvait faire pour vous, de ces pénibles débuts d'un mariage, un temps de la plus enviable félicité? Ne sentez-vous point que je suis le plus infortuné des pères, et que c'est un amer chagrin pour moi de ne pouvoir avouer notre Émilie?

Cette révélation ne me causa pas d'étonnement. Je sentis seulement que le secret était d'importance, et qu'il ne s'agissait point cette fois de nous laisser surprendre aux écoutes. Au reste, je fus tôt remise, pensant que, si nous étions pris, c'est Henri qui aurait les coups de pied au ....

Il eut apparemment la même idée, car il se ramassa sur lui-même comme pour se faire plus petit, et il baissa ses jolis yeux qu'il avait tenus jusqu'alors constamment levés sur moi.

Dans mon trouble, je perdis quelques répliques, puis j'entendis de nouveau la voix de mon tuteur, — de mon père. « Non, disait-il, je ne veux point que notre enfant soit destinée aux mêmes

infortunes. Émilie fera un mariage de son goût. Je n'entends point pour cela retrancher notre droit, et, sauf une antipathie décidée. elle épousera le marquis de B..., qui nous agrée parfaitement. Mais il suffit d'un peu d'habileté pour faire naître l'amour dans ce jeune cœur. Le marquis viendra s'installer ici à la fin de cette semaine. Émilie n'a jamais vu d'homme, autant dire. Celui-ci ne manque point de séduction; elle vient d'accomplir sa quinzième année, et nous avons la saison pour nous. Nous leur laisserons prendre ensemble quelques libertés, qui ne sont point de conséquence à la campagne. Henri les surveillera : il aime trop à bayer aux corneilles pour ne les point laisser seuls vingt fois le jour, et il est avec cela trop pataud pour ne leur point retomber à tous propos sur les bras. Ayez pour certain que la nature parlera : je ne leur donne pas la quinzaine pour nous venir prier de leur mettre la main dans la main. »

Pauvre tuteur! La nature parlera, disait-il: ah! le langage qu'elle me tenait l'eût fait frémir! Certes, je n'étais point sourde aux suggestions du printemps; mais il ne me faisait point rêver d'un homme plus mûr que moi, qui dût être un mari et un maître. Je ne concevais de pastorale qu'avec un garçon de mon âge et, pour tout dire,

avec Henri. Même, ma seule émotion véritable, à cette grande nouvelle de mon mariage, vint de songer qu'on me destinait, suivant toute apparence, un homme de huit ou dix ans plus âgé que moi. Mais je m'y résignai très vite, comme à un mal nécessaire, persuadée que l'unique fonction de ce mari serait de me donner une éducation complète, et que mon cher Henri, ensuite, en profiterait.

Mes parents s'étant écartés, je me laissai glisser légèrement jusqu'à lui, et nous reprîmes notre promenade silencieusement, un peu rêveurs. Je devinai qu'il avait encore la même pensée que moi : il me l'a d'ailleurs avoué depuis. Pour le petit marivaudage qui était de l'invention de mon tuteur, cela m'amusait follement; je ne doutais point qu'étant au fait, je pusse aisément tenir la dragée haute à tout le monde. Était-ce là encore un enseignement de la nature? Je savais aussi que mon Henri jouerait son rôle à merveille, mais non par nigauderie, comme mon tuteur l'imaginait. Car il devait avoir à cœur de me laisser instruire le plus possible, et pas assez toutefois pour ne pas intervenir dès qu'il faudrait.

Nous continuâmes de vivre comme par le passé. Nous attendions le marquis tous les deux avec

une égale impatience, que nous n'avions garde de réciproquement nous avouer. Cela mettait entre nous de longs silences et parfois un sérieux inaccoutumé. Puis il nous prenait de grandes gaietés, qui nous permettaient de donner plus d'entrain et plus de licence à nos ébats, comme si nous eussions voulu, à tout événement, jouir de notre reste.

Mon prétendu arriva quatre jours plus tard. Je lui fis une grande révérence, et retournai m'asseoir dans un coin, près d'Henri, qui était par terre sur le tapis, les deux jambes allongées : il s'était faufilé sans que l'on fît attention à lui. Mon tuteur n'avait point voulu que l'on me mît un grand habit, comme pour une présentation. Je n'avais qu'une robe à la paysanne en linon, avec un fichu croisé. Le marquis n'avait point fait plus de toilette, et il était botté. La conversation me sembla fort insipide; elle fût tombée vingt fois sans mon tuteur, qui avait vraiment une facilité extraordinaire pour discourir sur tous les sujets et les ramener tous à la philosophie. Après souper, on fut au jardin; et moi, feignant de ne me point douter que je tenais ce soir un rôle très important, je demandai tout aussitôt la permission de m'aller coucher.

A la faveur de la nuit, qui était fort épaisse, je

pus demeurer tout proche, et je ne perdis pas un mot de l'entretien. Mon fiancé donnait plutôt dans les idées de maman. Il eût souhaité qu'on le présentât sans plus de façons, et que le mariage se fît incontinent. Mais il en fallut passer par les fantaisies de mon tuteur, qui décida que la comédie commencerait dès le lendemain.

Comme c'est à moi qu'on la donnait, je pris mes dispositions en conséquence : je résolus d'aller, le lendemain, goûter sur l'herbe avec Henri, de rencontrer le marquis au départ et de l'attirer dans le panneau. Son air froid et ennuyé me piquait au jeu. Nous prîmes un âne chargé de provisions, et nous circulâmes tant et si bien tout à l'entour du château que le marquis finit par nous tomber dans les jambes. Il me demanda fort gauchement où nous allions : ayant défense de me débiter les galanteries d'usage, on eût dit qu'il perdait toute facilité d'élocution. Quand je l'eus mis au fait, il proposa, assez maussadement, de se joindre à nous. « Mais, monsieur, lui répliquai-je, nous vous ennuierons. » Il protesta qu'il redoutait plutôt d'être un compagnon morose. Nous ne poussâmes pas plus loin la cérémonie, et nous partîmes en silence. Comme ce silence ressemblait peu à celui de mes promenades solitaires avec Henri !

Je fus, au bout d'un quart d'heure, d'une humeur de chien. Je déclarai que je mourais de faim et voulais manger sur-le-champ. C'est à peine si je laissai le temps à mes compagnons de choisir une place à l'ombre, je dévorai plusieurs gâteaux. L'âne, laissé libre, s'écarta. Henri courut à sa poursuite. Je me trouvais seule avec le marquis. Je ressentis une peur et un saisissement épouvantable ; il me parut que j'avais tout à craindre : je ne connaissais guère mon futur époux ! Il fut plus embarrassé encore que moi. Il jeta des regards désespérés dans la direction où Henri avait disparu. Il finit par me demander si je n'aimais point la musique. « Monsieur, lui dis-je, elle m'est fort indifférente. » Il sembla tout déconcerté, puis, soudain, il m'entama un discours dans le style de mon tuteur, il me vanta le charme des sons dans la solitude et dans la campagne. En manière de conclusion, il tira de sa poche une petite flûte dont il se vanta de jouer assez bien. Je fus tellement charmée de cette diversion que je repris à l'instant même ma bonne humeur et mon insouciance. Je voulus toucher l'instrument, j'exigeai qu'il m'en fît comprendre le mécanisme. Nos doigts s'enchevêtraient, nos haleines se mêlaient. Je crus voir qu'il était ému, mais je l'étais bien davantage : toute scandalisée de sentir que

ma volonté m'échappait, je fis une retraite, et je priai un peu sèchement le marquis de me faire juger ses talents.

Il joua un air fort touchant. Mais Henri, attiré par la musique, nous vint rejoindre. Nous nous levâmes, et nous partîmes, aussi mornes que nous étions venus. J'enrageais maintenant de songer que, pour ce ridicule motif, mon prétendu avait réellement fait impression sur moi, et que je me laissais prendre la première à cette sotte comédie, après l'avoir vu répéter de la coulisse.

Le marquis y était plus récalcitrant que moi. Il continua de jouer son rôle plusieurs jours avec la même piteuse résignation, et, sans la bienheureuse flûte, je crois que nous fussions morts d'ennui... Je profitai de mon innocence supposée pour être avec lui d'une hardiesse et d'une familiarité qui eussent troublé les sens du plus flegmatique. Peine perdue. Je me dépitai à la fin et je résolus de le planter là.

Je partis pour la promenade un beau matin, sans l'aviser. Henri, mis en gaieté par cet inespéré tête-à-tête, fit mille extravagances. Le jeu qui m'agréait le plus étant toujours de grimper aux arbres, il me fit la courte échelle, et je pris place à la fourche d'un arbre assez élevé, dont le tronc était si lisse qu'on n'y aurait pu monter

sans aide. Il en fallait aussi pour descendre. Le sournois, au lieu de s'installer à mes pieds comme d'ordinaire, s'enfuit à toute vitesse. Je l'appelai avec de grands cris. Il n'eut garde de se retourner : ce fut le marquis, au lieu de lui, qui survint.

Son visage prit une expression fort singulière. Il me sembla tout juste aussi ému de me surprendre ainsi, que je l'avais été, moi, le jour de la flûte. Il affectait en même temps un air de triomphe qui me déplut, et quand il marcha droit vers l'arbre où j'étais, je n'en pus supporter l'idée. Je lui criai, dans une vive colère : « Monsieur, éloignez-vous, je vous prie, appelez mon frère et donnez-lui ordre qu'il me tire de là. » Il n'était point en disposition de m'obéir. Il s'approchait au contraire, toujours souriant. « Monsieur, criai-je de nouveau, éloignez-vous! Éloignez-vous ou je vous donne ma parole d'honneur que je me jette en bas! »

Et, ma foi! comme il ne tenait aucun compte de mes paroles, je le fis comme j'avais dit, au risque de me tuer. J'en suis encore à me demander aujourd'hui comment je fus capable de ce trait de mœurs à l'antique.

Il va de soi que l'effet fut tout à l'opposé de mon attente. Le marquis fit, sans y penser, un geste pour me recevoir, et je vins tomber assez

rudement sur sa poitrine, tandis que ses bras se refermaient d'eux-mêmes : je glissai encore néanmoins, fort en désordre. Il perdit l'équilibre du même coup et nous roulâmes dans l'herbe. Fut-ce l'étourdissement de la chute? Je sentis que je devenais toute molle et abandonnée. Lui me serrait, au contraire, vigoureusement. Il ne perdait point son temps. Mes yeux s'étaient fermés. Je sentis que ses mains remontaient jusqu'à mon visage le fixaient contre le sien. Il me donna des baisers sur les lèvres. Je n'en soupçonnais pas la douceur et, à ce coup, je crus que je défaillais pour de bon.

Grâce à Dieu, j'entendis à quelques pas le petit sifflotement d'Henri : il avait cette manie de siffler toujours en se promenant. Cela me fit revenir à moi. Comme je ne me défendais plus, le marquis ne se méfiait point, et, de la moindre secousse, je réussis à me dégager.

— Monsieur, lui dis-je avec une ironie superbe et en des termes qu'assurément je ne comprenais moi-même qu'à moitié, vous avez, ce me semble, un peu de hâte. Bas les pattes, je vous prie, et prenez patience quelques jours. Je sais fort bien pourquoi vous êtes ici, et que toute cette comédie ne tendait qu'à vous faire agréer par moi. Soyez satisfait, je me rends, mais laissez-moi donc en paix pour commencer.

Remis à son aise et autorisé à reprendre le ton de la compagnie, qui seul lui convenait, mon fiancé me parla comme il faut de ses transports; puis il me fit tout ensemble des excuses et un compliment fort bien tourné.

Nous décidâmes d'aller incontinent trouver ma maman et mon tuteur. Nous les vîmes, à point nommé, au bout de l'allée, vis-à-vis de nous. Nous fûmes à eux, d'une démarche un peu plus solennelle que de coutume. Le marquis me tenait par la main.

— Monsieur, dit-il à mon tuteur, peut-être fûtes-vous imprudent. Vous nous avez laissé beaucoup de liberté, et la nature parle un langage qu'il est malaisé de n'écouter point. Je fus le premier à l'entendre et, certes, cela n'a rien d'étrange; mais ce qui surprend ma modestie, c'est que votre charmante pupille l'ait entendu comme moi : elle ne m'a point refusé son aveu...

— Est-il vrai, mon enfant?

— Ah! monsieur, dis-je en rougissant, ce n'est pas en vain que vous m'avez donné une âme sensible.

Chacun parut gêné de cet inopportun compliment, que je frémis moi-même d'avoir lâché. Ma mère fut prise d'un petit accès de toux. Mais mon tuteur se remit vite, et, sous le coup d'une subite

inspiration, il se mit à déclamer une sorte d'hymne à la nature et à l'amour. Nous ne pûmes nous empêcher, le marquis et moi, de nous regarder en souriant comme deux augures.

Le souper fut plus animé que les autres jours. Le marquis ne se ressemblait plus. Je lui trouvai des façons libres et un esprit méchant qui me plaisaient. Il me manquait toutefois quelque chose que je n'aurais su définir. Au sortir de table, je trouvai moyen de m'esquiver quelques instants. J'allai sans savoir où, par les couloirs, et je finis par sortir dans le jardin. Il faisait nuit noire. Je faillis crier de peur quand je me sentis saisir la main. C'était Henri.

— Émilie, me dit-il tout bas, mais de si près que je sentais son souffle sur mon visage, nous nous sommes embrassés bien des fois... c'est donc tout à fait autre chose, quand, au lieu de baiser la joue d'une femme ou son cou, — tu sais, derrière l'oreille, — on s'applique la bouche contre sa bouche?...

Et je sentais la sienne si proche, qu'en vérité, si seulement j'eusse fait la moue, je l'eusse atteinte. Je souris, reconnaissant dès lors toute la supériorité que j'avais sur cet enfant : « Grand innocent! » lui dis-je, et, sans hésiter, je lui enseignai sur l'heure ce que je venais d'apprendre.

Ses baisers avaient mille fois plus de saveur que ceux du marquis. Je pense que les miens ne le dégoûtaient pas non plus. Il balbutiait mon nom comme un fou, et, quand je voulus me dégager de lui, j'y eus toutes les peines du monde. Lorsque je rentrai dans le salon, je revis mon fiancé avec plus de plaisir, et je regrettai fort de ne lui pouvoir faire comprendre que je lui avais déjà des obligations infinies.

II

DEUX NUITS DE MON MARI

Oh! le vilain homme que mon mari! Le sot maître! Et la laide chose que cette chirurgie de l'amour qui en précède la volupté! J'ai gardé de ce premier attentat une mémoire singulièrement exacte, grâce, j'imagine, à la parcimonie de mon époux, qui ne m'a pas encombré le souvenir de ses récidives. La postérité aura le récit fidèle de deux de nos nuits, sans plus : je choisis celles qui ont marqué des étapes dans l'éducation de mon cœur, les autres ne valent point qu'on en parle, et le compte en serait tôt fait. Au cours de la première, qui fut notre nuit de noces, le marquis trouva victorieusement moyen de me dégoûter des autres comme de lui-même; par la seconde, qui ne fut pas moins mémorable, il sut

me rendre du goût pour les autres hommes, sans arriver à me mettre en tête qu'il y eût rien de bon à tirer de lui.

Je n'étais point trop mal informée des préliminaires d'une nuit de noces, bien que mon innocence fût au comble pour le reste. Ma vieille gouvernante m'avait fait frémir en me décrivant un coucher de mariée. Mais je me persuadais que mon tuteur mettrait ordre à toutes ces indécences, car il ne pouvait se ranger tout bonnement à la coutume. Je n'en étais pas autrement fâchée : au reste, pour cette fois, je me trompais. Je l'entendis un matin discourir à ce propos avec ma mère. Il ne voyait rien dans ce déshabillage qui pût choquer la pudeur, et, de vrai, je crois qu'il condamnait la pudeur elle-même comme une invention de la société. Il cita je ne sais quelle tribu de sauvages où, disait-il, on ne se contente point de faire en public les cérémonies religieuses d'une noce, mais où le sacrifice humain (c'étaient là ses expressions propres) s'accomplit également en public, sous un voile, à la vérité, fort épais. Je n'y comprenais mot, mais je n'en fus pas moins toute suffoquée d'indignation, et je sentis bien que je fusse morte de honte plutôt que de me prêter à un pareil sacrifice en présence de notre famille et d'une réunion de nos amis.

— Ah! monsieur, repartit ma mère, comme il est heureux que les usages d'une peuplade barbare ne se trouvent point en trop grand désaccord avec les nôtres, et que nous puissions, par conséquent, nous en tenir à notre coutume sans rougir!

Je me retirai, soudain prise de tristesse. Qu'avais-je appris? rien d'essentiel. Et pourtant, comme si quelque amer secret venait de m'être révélé, toutes mes curiosités à l'endroit du mariage se tournaient en indifférence et en résignation. Je devinais, comme par une inspiration subite, qu'il y avait un abîme entre mes rêves ou mes jeux d'enfant et les réalités de l'amour, et celles-ci, dès lors, ne m'intéressaient plus. J'évitai la société d'Henri, non par scrupule, ni par un sentiment de ce que je devais peut-être à mon futur époux : mais il me semblait que nos amusements ordinaires étaient de l'île d'Utopie et que j'en étais exilée. Le marquis lui-même, je l'ai reconnu, avait su me troubler un instant : il n'en était plus question. Je ne voyais plus en lui qu'un bourreau, à qui je n'avais pas dessein de me disputer, et de qui j'attendais le coup mystérieux avec une impassibilité stoïque.

Au dîner de noces, tous les convives me firent l'effet de ses complices. On cria des choses si

vives, qu'elles forcèrent mon attention, sinon mon intelligence, et que je me sentis obligée d'en rougir, sans les comprendre. Il y avait là d'importunes têtes de ces parents qu'on ne voit qu'aux noces et aux funérailles. Un vieux bailli de nos cousins avait des lèvres qui me faisaient baisser les yeux. Je rencontrai par hasard ceux d'Henri : ils étaient amortis et battus ; ils me regardaient, mais sans jeter d'éclairs et sans témoigner de désirs. C'est lui que l'on expédia sous la table pour me couper ma jarretière ; il ne s'y attarda guère et je pensais à tout autre chose : ma vieille gouvernante m'avait informée le matin que le marquis entretenait une fille d'opéra. « Ah! m'avait-elle dit, si tu sais t'y prendre, comme tu obtiendras vite qu'il lui donne son congé ! » Je me répétais en moi-même : « Si tu sais t'y prendre... » Mais je ne soupçonnais point ce qu'il faudrait faire pour cela, et je n'avais aucune envie véritable d'y réussir.

J'étais si excédée que l'heure de monter à ma chambre ne me parut point trop tôt venue. On m'accommoda sans que j'y prisse part. Je ne laissais point de verser des larmes, comme si ma pudeur eût été fort alarmée. Ma mère m'avait quittée. Ma gouvernante me soutenait et me murmurait à l'oreille des encouragements que je n'en-

tendais point. J'étais déjà en déshabillé de nuit, je mettais un genou sur le lit, après avoir, par habitude, jeté un regard dans la glace, afin d'observer si la ruche de mon bonnet me seyait au visage, lorsque je m'aperçus seulement que mon mari se trouvait là, fort galamment prosterné sur le tapis. J'eus un tel saisissement que ma tête se perdit, tout comme le jour où je m'étais jetée à bas de l'arbre. Je poussai des cris et je commençai de courir dans tous les sens. Je revins à moi par le sentiment du ridicule et de l'indécence d'une pareille scène. Je me composai aussitôt un maintien de dignité. Mon front annonça au marquis que je lui défendais bien de garder aucun souvenir de mon égarement. Je pris possession du lit. Je jugeai même à propos de plaisanter, et comme le marquis se tenait toujours à genoux, je lui demandai avec un grand sang-froid s'il aurait bientôt fini sa prière.

— Ah ! dit-il, pas avant que vous m'ayez promis de l'exaucer.

— Il n'y faut pas songer, lui répondis-je.

Il eut un petit rire fat qui m'irrita.

— C'est ce qu'il faudra voir, répliqua-t-il.

J'en fus outrée ; mais comme il faisait mine de se mettre tout juste dans le même costume où j'étais, je ne pus me défendre de fermer les

yeux, pour ne pas voir un pareil spectacle.

Il passa dans la ruelle. Je me précipitai de l'autre côté. Et à la première menace qu'il fit de pénétrer dans la couche nuptiale, je me glissai jusqu'au fond : cette stratégie parut très fort l'embarrasser.

Il m'appela doucement. Je sortis la tête. Mais il me vint tout à coup une inspiration du ciel. J'écartai les draps, je me levai, et je m'allai blottir dans un grand fauteuil à coussin. Il marcha sur moi en colère ; je le tins à l'écart d'un geste superbe : « Monsieur, lui dis-je, je ne sais pas très au juste ce que vous souhaitez de moi ; mais je sais très bien que vous n'obtiendrez rien du tout. Vous avez pour maîtresse une fille d'opéra. Je ne suis pas en humeur de vous partager avec elle, et ce sera déjà beaucoup si je vous reçois dans mon lit quand vous lui aurez donné son congé. »

Il protesta, mais je tins bon ; jusqu'au moment où j'éternuai : je m'enrhumais. Il me prit dans ses bras et m'emporta d'autorité. Ah ! jarni ! je ne sais point comment je m'y devais prendre pour obtenir de lui quelque chose ; mais si je fis mal ma besogne, il fit de même en ce qui le concernait. Mes cris, mes pleurs, rien ne le toucha. Il était de ces gens qui, dans les duels, ont peur que la peur leur vienne avec la réflexion, et qui foncent pour

ne pas rompre. Bref, je fus faite marquise en un tour de main.

Il faut que l'âme des femmes soit chose bien fragile pour dépendre entièrement, comme elle fait, d'un coup d'épingle. L'instant d'après, j'avais toutes mes idées, non point bouleversées, mais renversées : j'étais point par point le contraire de moi-même. La veille encore, je ne pouvais concevoir les choses d'amour qu'avec des attributs de douceur et d'une chatouillante spiritualité. Je n'y pouvais plus ajouter maintenant que des images de violence et de froissement, et je me refusais à croire qu'un autre adversaire, fût-ce Henri, me pût communiquer quelque entrain à cet odieux corps à corps. Il me sembla que je ne désirerais plus jamais me retrouver seule à la merci de mon ancien compagnon : ah ! je ne rougissais point cependant à la pensée qu'il devait très précisément savoir ce que je venais d'endurer tout à l'heure ; mais je me rappelais avec horreur nos caresses d'hier, qui m'auraient pu tout doucement conduire, si l'enfant eût osé davantage, à la même douloureuse épreuve, et je frémissais de ce péril passé, comme si je n'avais point à l'instant même subi d'un autre le traitement que l'on ne subit qu'une fois.

Ma mère était bien la personne à qui naguère

j'eusse découvert le moins volontiers le secret de mes pensées intimes, justement parce que je la sentais instruite de ce que j'ignorais : je n'avais plus à présent de confiance qu'en elle, justement pour ce même motif, parce qu'elle était femme de profession.

Je courus chez elle dès le matin. Je me jetai dans ses bras. J'y fondis en larmes. Contre mon attente, elle me parut fort satisfaite de mes révélations. Je pris garde qu'au dîner on marquait à mon mari une certaine déférence. Alors je me mis sur le quant-à-moi. J'estimai que tout le monde abandonnait mon parti pour prendre le sien. Je me sentis abandonnée de toute la terre. J'avais des idées bizarres de représailles et de vengeance. Je tombais aussi de sommeil... Mais il faut en finir : et voilà en deux mots la première nuit de mon mari.

La seconde se fit désirer : j'entends une seconde qui fasse époque ; car il y eut bien quelques petites escarmouches. où le marquis, harcelé par mon tuteur de certaines plaisanteries (qu'on avait bien tort d'imaginer que je comprisse à cette époque-là), où le marquis, dis-je, croyait devoir, vis-à-vis de moi, se faire blanc de son épée. D'ailleurs, il déserta la place : nous n'étions pas mariés depuis six semaines quand il publia que nous allions faire

installation à Paris. Mon tuteur en pensa mourir d'une apoplexie. Il avait été juré que nous ne quitterions point le château. Mais mon époux déclara tout net qu'à notre âge on ne s'enterre point. Je ne me souciais guère de le contredire, et nous partîmes tout à fait brouillés avec les miens.

Néanmoins, il ne se passa guère de temps sans que mon tuteur me vînt relancer à mon hôtel. Il se fit, un matin, annoncer à ma toilette, que je faisais aussitôt après le déjeuner, et où je n'admettais que mes femmes. Les difficultés qu'on lui opposa pour entrer ne lui déplurent point. Il se montra fort attentif; mais, dès qu'on nous eut laissés en tête à tête, il s'emporta contre le marquis, ses dépenses et ses dettes. Je lui repartis que mon époux était, en effet, fort généreux. Son goût d'ameublement me charmait; je raffolais surtout de mon cabinet, qu'il m'avait fait laquer de blanc, avec des toiles de Jouy. Nos gens avaient bon air; et quand je traversais l'antichambre où les créanciers du marquis se pressaient en foule, deux grands laquais les écartaient rudement, en criant : « Rangez-vous, voilà Madame! » Je ne voyais pas dans le mariage de plus enviable félicité.

Mon tuteur interrompit ce bavardage et me

traita de sotte fieffée. Il trouvait de l'indécence à être mariée depuis plusieurs mois sans présenter encore aucun signe de grossesse. Il m'informa qu'il allait sermonner le marquis,

— Ah! lui dis-je, gardez-vous-en bien. Dieu lui-même s'est reposé le septième jour. Je pense que le marquis travaille fort avec ses maîtresses les six jours de la semaine, car il fait ses dimanches avec moi. Mais laissez-nous donc ainsi, puisque je m'en trouve bien et que c'est ma guise.

Le bonhomme poussa les hauts cris et sortit en colère. J'ignore ce qu'il fut conter au marquis, mais voici l'aventure assez piquante qui m'arriva le vendredi suivant.

J'étais à l'Opéra. Au milieu du premier acte, il me vient un exprès de mon mari qui m'ordonne de congédier tous les gens qui se trouvent dans ma loge. J'obéis, un peu surprise, car il n'avait point accoutumé de me commander ainsi. Dix minutes plus tard, on me vient dire que sa chaise de poste est au bas de l'escalier. Il souhaite que je la prenne et que je parte sur-le-champ.

J'obéis encore. On me reconduit chez moi. J'y trouve un autre billet : c'est pour m'avertir que j'aie à retirer mes diamants et mon habit, à me vêtir le plus simplement et le plus commodément que je pourrai, à repartir tout aussitôt, et à ne

me point inquiéter de souper, attendu qu'il y sera pourvu à l'arrivée.

J'obéis. Cette fantaisie commence de me divertir. La brièveté de ces ordres militaires m'amuse. La chaise m'emporte à toute vitesse. Je ne connais rien au chemin que nous suivons. Nous voici hors Paris. Nous touchons à un relai. Pendant qu'on met les chevaux, la portière s'ouvre, mon mari prend place auprès de moi. Je veux lui demander des explications. Il me fait signe que j'attende. Nous repartons. Il ne me laisse pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Madame, me dit-il, vous m'avez trop fait voir que vous avez le ton et les usages de la société; je ne vous soupçonne donc point de vous être allée plaindre à votre famille, car mes procédés, j'ose le dire, sont inattaquables.

— Vous avez raison, lui dis-je. Je vois que mon tuteur vous aura fait les mêmes récriminations qu'à moi, et auxquelles je n'ai rien compris. Je l'avais bien prié de vous laisser en paix.

— Madame, il m'a reproché la stérilité de notre union, et mille balivernes, comme d'avoir des maîtresses. Je lui ai reparti que le retard que vous mettiez vous-même à vous dissiper n'était pas une raison suffisante pour que je renonçasse plus longtemps à jouir de mon reste.

Vous êtes jeune, vous avez une longue carrière de plaisir ; moi, les jours me sont comptés. Mais à quoi bon ce discours? Si j'ai des maîtresses, ai-je dit, je ne veux point que la marquise soit en droit de se plaindre qu'elle est moins bien traitée que ces filles-là, qui ne seraient point dignes de lui servir de filles de chambre. Voilà pourquoi je vous ai enlevée ce soir. Je possède une maison à Billancourt, dont je ne vous avais point encore parlé. Les dispositions en sont galantes : vous en allez faire l'expérience cette nuit. Si elle vous plaît, vous y resterez tout à votre aise plusieurs jours ou plusieurs semaines, et je vous y visiterai assidûment, jusqu'au jour où il vous plaira mieux de retourner tenir notre maison de Paris.

— Monsieur, lui dis-je, je vous suis reconnaissante ; voilà un amusement dont il me souviendra toute ma vie.

Le mot n'était pas bien juste : je ne m'amusais point. Est-ce la nuit, la solitude, la campagne dont j'étais désaccoutumée depuis plusieurs mois, je ne sais quelle appréhension et quel pressentiment d'un mystère? Il y avait trop de tremblement dans le trouble que j'éprouvais pour que cela fût tout à fait agréable : cela ne laissait point d'être agréable cependant, et j'y retrou-

vais, avec un assaisonnement plus âpre, mon émotion du jour où le marquis avait baisé mes lèvres pour la première fois, celle des jours où j'étais folle avec Henri.

Moi qui d'ordinaire prête attention aux objets, et qui devais, ce jour-là, me tenir en éveil, puisque je visitais pour la première fois une façon de mauvais lieu, je ne vis à la lettre rien du tout. Je me perds dans mes souvenirs, et je ne saurais décrire avec vérité cette petite maison de mon mari. J'observai seulement que les peintures de la salle à manger n'étaient point trop hardies : c'étaient des nudités toutes naïves, qui ne me désagréaient point, mais qui ne devaient guère parler aux sens blasés de mon époux.

Je ne pus rien manger, pas même de petits poissons que le marquis me présenta en me disant : « Madame, goûtez-les, ce sont mes gens qui les ont pêchés dans la rivière. » Je me rappelai à ce propos une manie de mon tuteur, qui ne pouvait servir des œufs à ses convives sans leur dire : « Ce sont mes poules qui les ont pondus. » J'éclatai de rire assez niaisement. Le marquis en fut un instant déconcerté. Je lui trouvais des allures plus empressées et aussi plus embarrassées que de coutume. Je me grisais de vin de champagne; car, si je ne mangeais point, je buvais. Quant à

lui, il se ménageait fort, et il avala cinquante drogues pendant le souper.

— Venez, me dit-il.

Je ne savais plus où j'en étais. Nous errâmes dans un jardin superbe qui descendait par des terrasses jusqu'à la Seine. Il faisait clair de lune. Je me serrais contre le marquis. Tout étourdie que je fusse, j'avais encore assez de réflexion pour regretter que ce fût lui plutôt qu'un autre. Je fermais les yeux pour ne plus le voir; mais à défaut d'un autre, je n'étais point fâchée qu'il fût là.

Nous passâmes à l'ombre de très grands arbres, et j'en fus attendrie : j'eus des remords de ne prendre mon mari que comme un pis-aller. J'aurais voulu, par compensation, lui témoigner ma confiance en lui racontant par le menu toutes mes peccadilles d'autrefois. Par bonheur, il ne m'en laissa point le loisir : il me fit entrer dans un pavillon en rotonde.

Cela était d'un charmant décor. Les fenêtres étaient drapées d'un gourgouran du vert le plus doux qui se puisse imaginer. Sur chaque trumeau, un tableau, d'une invention et d'une exécution miraculeuses, représentait les extases de l'amour à son dernier épisode. Il y avait peut-être profusion de meubles, mais je compris qu'il en fallait

pour tous les hasards et pour tous les goûts.

— Aimez-vous cette retraite? me demanda le marquis.

J'eus à peine la force de lui répondre. Je ne me rendis pas bien compte de ce qui se passa par la suite. Mais il me sembla que mon mari n'entreprenait rien de sérieux contre ma vertu. Sans doute, les abominations charmantes de ce cabinet ne lui suffisaient point comme à moi : ah! pour moi, cela était déjà trop!

Nous ressortîmes. Je me sentais dupe et désappointée. J'avais les nerfs trop tendus pour soute' nir la conversation. Tout à coup, j'aperçus comme l'entrée d'une grotte en contre-bas. « Ne craignez rien, » murmura-t-il d'une voix qui s'altérait. Nous nous trouvâmes engagés sur une pente tellement rapide qu'il me sembla que je tombais. Je perdis réellement pied. Je fus soulevée de terre comme par une machine, et assurément tout cela était machiné. Puis je me sentis renversée sur un meuble très moelleux. Je n'y étais point seule. Il faisait avec cela nuit noire. Mais soudainement, par une nouvelle machination, le plafond s'illumina : il y parut, quelques secondes, comme un soleil, et je vis dans les glaces, qui revêtaient exactement tous les murs, des images et des perspectives qui m'obligèrent de fermer les

yeux. Quand je les rouvris, il était nuit de nouveau.

J'eus grand'peur quand je m'avisai, au bout d'un assez long temps, que j'étais seule. Je dus chercher à tâtons mon chemin; mais à l'entrée de la mystérieuse grotte, je vis que le crépuscule paraissait.

C'était une lueur douce, et qui était encore comme mélangée de nuit. Les oiseaux chantaient, l'herbe printanière s'émaillait de petites fleurs blanches. La Seine, que l'on voyait au loin, était incolore, mais argentée. Ah! jamais je n'avais compris aussi bien le spectacle de la nature! Mon tuteur, je pensai à vous avec reconnaissance, mais je ne pensai point qu'à vous. Je me sentais une autre femme, je sentais qu'une vie nouvelle s'était ouverte devant moi, et qu'il me venait une énergie singulière pour en profiter. Mais je sentais aussi une mélancolie qui me pénétrait. La solitude me fut insupportable, et je compris qu'elle me serait insupportable dorénavant à toutes les heures du jour et de la nuit. J'aurais pu songer alors à mon époux: je ne songeai pas à lui. Je n'eus pas l'idée de rester davantage en cette demeure. Je fus vers la maison, où je trouvai une femme qui m'accommoda tant bien que mal. Je demandai une voiture pour rentrer

à Paris. Et tout le long du trajet, tandis que la campagne se parait de plus vives couleurs, s'échauffait à l'approche de midi, je continuai d'être partagée entre ma joie et mon angoisse. Mes mains s'ennuyaient de ne s'occuper sur personne, j'étais ivre d'amour sans objet, j'appelais de tous mes vœux l'être inconnu qui aurait dû maintenant et sans cesse se trouver auprès de moi, afin de me caresser toujours et de ne me quitter jamais...

III

LA BASTILLE

Tout bien compté, ai-je tant de sujets de plainte contre le marquis? Il m'a mise en état d'aimer, et même il m'a donné un avant-goût du plaisir. C'est tout le devoir d'un époux. A présent, vous imaginez, je gage, que je ne perdis point mon temps et que je fis choix d'un amant sans barguigner? Ah! point du tout. Bien au contraire, ma science me mit au régime de la vertu pour plusieurs semaines. En voici le pourquoi.

Je n'allais plus à l'aveuglette, et je savais, pour l'heure, en quoi consiste l'affaire d'aimer. Les premiers jours, j'avais trouvé on ne peut plus comiques les grimaces de mon mari. Je voyais bien aujourd'hui que le point capital est de ne pas laisser un homme grimacer tout seul, et qu'il

ne faut pas manquer à la réplique. Mais je voyais aussi que les femmes ne jouent pas ce rôle à leur gré, et que l'amour pour elles est comme un contrat aléatoire. Il me semblait, de plus, fort important de ne point rester court à la première représentation : car, si j'essuyais une défaite pour mon début, ce serait un fatal souvenir dont je ne me débarrasserais de toute ma vie, et qui me pourrait ensuite faire perdre la mémoire jusque dans les meilleures occasions.

Par malheur, si j'avais éprouvé qu'il ne suffit pas de prendre un homme pour en avoir ce que l'on souhaite, je ne devinais guère, d'autre part, ce qu'il y faut de plus pour être d'avance sûre de son fait, et cela me refroidissait. Je voulais bien déshonorer mon mari pour le plaisir : mais, pour rien, ma conscience s'y refusait tout net; il me venait des délicatesses dont je ne me serais point soupçonnée, et qui finissaient par tuer en moi jusqu'à la tentation. J'avais de jolis hommes autour de moi, et ils me voulaient tous; mais une importune imagination me les représentait sur-le-champ dans leur négligé de combat, et je ne pouvais, sans mourir de rire, me figurer ces gens-là les chausses rabattues. Je n'avais jamais vu M. de V... les mains nues : pouvais-je l'imaginer sans chemise? Un petit lieutenant aux hussards

de Bercheny, qui avait dix-huit ans, me plaisait davantage, et il était le seul que je fusse capable de déshabiller par la pensée — mais jusqu'à la perruque seulement : et si j'avais couché avec cette perruque-là, j'en eusse été réduite, je crois, à faire sur mes doigts des comptes et des additions pendant que le drôle se fût amusé à mes frais.

Avec cela, je languissais; et sans recours, n'ayant pas même une idée claire de mon mal. Mais je ne suis pas d'humeur à me laisser consumer par des maladies qui n'ont point de nom, et je résolus de m'adresser à des personnes d'expérience.

Je reconnus alors les bienfaits de cette éducation sauvage que je devais à la philosophie de mon tuteur : je ne possédais pas une amie. Il y avait peut-être un peu de ma faute, car j'aurais pu, à défaut des liaisons de couvent, rechercher des voisines de campagne ; mais je crois que, dès l'âge de deux ans, j'avais été attirée vers l'autre sexe par un impérieux instinct, et c'est pour cela que mon Henri m'avait tenu lieu, toute mon enfance, de ces petites amies qu'ont les autres femmes.

Qui donc interroger? Ma mère? J'y pensai, mais l'idée me parut d'abord un peu forte. Puis,

je me rappelai l'entretien que nous avions eu au lendemain de ma nuit de noces, et mes scrupules s'évanouirent. Je m'ouvris à elle timidement : elle ne fut point scandalisée, elle se montra même flattée de ma confiance, et elle me remercia de la considérer comme ma meilleure amie.

— Comme la seule, lui répondis-je, ma chère maman.

— Et je suis bien aise, reprit-elle, que vous me soyez venue consulter là-dessus; car il n'y a point de chose au monde sur quoi les jeunes femmes se fassent des idées plus fausses et plus dangereuses pour la suite de leur vie. Cela dépend de ce qu'elles se marient avant que leurs sens soient bien éveillés. Nous sommes si mal partagées, ma chère enfant, que nous nous trouvons capables d'être mères quand nous ne le sommes pas encore d'être femmes. Mais prenez patience, les années passent vite; c'est d'ordinaire à l'âge où l'on croit sa jeunesse presque finie, que l'on commence d'en goûter seulement les joies les plus enviables. Ne soyez pas inquiète pour vous-même : vous portez une physionomie trop vive pour manquer de tempérament. Ces yeux-là et cette bouche mentiraient. Et puis — elle fit une pause — et puis cela m'étonnerait fort, pour d'autres raisons.

Je compris à demi-mot, je souris ; mais je ne savais comment lui dire qu'elle n'avait pas trop bien saisi ma pensée, que mes inquiétudes n'étaient point du tout celles-là, que j'avais plus de précocité qu'on ne supposait. Enfin, je rompis le silence et je lui demandai modestement si elle ne pensait point que les hommes vont à l'amour, révérence parler, tout comme des bêtes, tandis qu'il nous y faut, à nous, l'excitation d'un tendre intérêt ou du moins l'assaisonnement d'une émotion.

— Oh ! oh ! fit-elle en riant, voilà du romanesque. Mais raisonnons un peu, petite fille, je vous prie, et ne nous payons pas de mots. Qu'est-ce que vous appelez un sentiment d'amour, une passion? Oui, vous devez savoir par cœur quantité de belles phrases là-dessus. De mon temps, on allait plus au fond des choses, et nous avions décidé que ces sentiments-là ce n'est que des désirs travestis. Il y a donc les hommes que l'on désire et ceux de qui on ne se soucie point. Je néglige la seconde catégorie, il va de soi. Mais, dans la première, il faut encore faire deux divisions : il y a les habiles et les maladroits. Je vous souhaite, ma fille, de n'avoir affaire qu'aux premiers.

Elle me tira une grande révérence et partit, en

badinant avec sa canne et en poussant de petits éclats de rire.

Je demeurai sur place tout abêtie. Ma mère ne m'avait rien appris du tout, et m'avait fort mal entendue. Du romanesque? Ah! Dieu! Les questions que je lui avais soumises étaient bien de la physique toute pure. Mais je compris que ma mère était d'un autre temps, que je n'avais aucun éclaircissement à tirer d'elle, qu'on a beau dire que l'amour ne change jamais : la façon de le faire change au contraire tous les dix ou quinze ans.

J'avais pourtant gagné à la discussion : si je ne m'étais point rendue aux idées de ma mère, j'avais dégagé les miennes de leurs brouillards. Je n'acceptais point du tout que notre plaisir dépendît uniquement de l'habileté ou de la maladresse d'un homme; il me semblait que nous fussions bien plutôt à la merci de notre propre cœur et de notre imagination. Bref, il suffit, me disais-je, pour l'autre sexe, que la machine soit bien montée et que le ressort ne casse point; mais, pour nous autres, la manœuvre n'est qu'un accessoire, et si la passion ne s'en mêle, nous exigeons du moins qu'il y ait quelque chose dans l'air qui nous détermine à l'ivresse et qui nous aide à la défaillance.

Si j'avais eu de la dévotion, j'aurais prié Dieu

de renverser tout exprès un empire, et de me fournir un homme dans le même instant, afin que je misse à profit la commotion publique. Il ne m'eût point semblé mauvais que la Providence (si j'y avais cru) dérangeât quotidiennement l'ordre de la nature pour faciliter aux femmes leurs sensations. Le plaisant de la chose, c'est que moi, justement, je me trouvais à la veille d'être favorisée de cette façon-là.

Il n'y a rien, à tout prendre, de si prodigieux, par les temps agités où nous vivons. Mais alors je ne songeais guère qu'un tel miracle fût possible. Je me désintéressais de la politique. Mon époux venait d'être élu député de la noblesse, et j'avais les oreilles rebattues de la réunion des trois ordres, du vote par tête, et de l'insolence du tiers, dont les membres refusaient de parler à genoux et de garder le chapeau bas en présence du Roi couvert. Ces graves questions passionnaient les gens autour de moi, et m'eussent passionnée de même sans le désir que j'avais de faire enrager le marquis : je lui trouvais des airs d'une si ridicule importance, que j'affectais, par contradiction, de ne jamais connaître les nouvelles que huit jours après tout le monde.

Il nous fallait séjourner à Versailles, et cela me donnait de l'humeur. J'avais bien la res-

source des bois, où je faisais la partie d'aller goûter sur l'herbe quand je trouvais des compagnons. Mais j'aimais encore mieux prendre mon carrosse, et me faire conduire à Paris. A voir notre hôtel tout vide, il me semblait que j'en fusse l'unique maîtresse. Je ne me lassais point d'y aller et venir, avec la même joie que le premier jour où j'en avais pris possession.

Il était situé dans la rue de Grenelle, sur laquelle nous n'avions d'ailleurs qu'un petit pavillon à un étage, avec la porte cochère dans un retrait en demi-cercle. L'habitation se trouvait au fond de la cour, en deux corps de bâtiment à angle droit, sur un jardin qu'un mur peu élevé séparait du parc de l'Abbaye-aux-Bois. Les salons de cet appartement étaient magnifiquement décorés ; mais ce qui m'amusait davantage, c'est qu'il fallait passer par des couloirs tortueux, obscurs, par d'étroits escaliers intérieurs, pour communiquer à l'appartement sur la rue, où j'avais établi mon cabinet.

Le 13 juillet au matin, je donnai l'ordre d'atteler. Mon cocher vint en personne m'annoncer que le marquis l'avait défendu. Mon époux se présenta aussitôt, et me demanda fort brusquement, comme un homme qui ne se possède plus, si j'étais folle.

— Vous ne pensez pas, ajouta-t-il, vous aventurer à Paris aujourd'hui. Le peuple est en ébullition. Il y a des soldats dans les Champs-Elysées et sur la place de Louis XV. MM. de Besenval et de Sombreuil viennent de mander ici que la foule assiège l'hôtel des Invalides et réclame des armes.

— Monsieur, répondis-je froidement, il est vrai, je suis folle; mais je me moque de MM. de Besenval et de Sombreuil comme de vous, et j'irai.

Il partit en levant les épaules, et je signifiai à mon cocher qu'il mît les chevaux, ou qu'il aurait son congé. Je me sentis bien un peu émue sur la route, en voyant les troupes qui étaient tout du long; mais nous fîmes un grand détour pour entrer dans Paris, et les rues par où nous passâmes étaient fort calmes. Au reste, comme je n'avais rien à faire, je déclarai que je demeurerais une heure, et je m'assis dans mon cabinet pour prendre des boissons fraîches.

L'heure passée, mon cocher me vint avertir qu'il fallait coucher ici. Le peuple était aux barrières et y voulait porter le pillage et l'incendie. « Eh bien! dis-je, nous coucherons donc. » Mais j'en étais irritée, car je n'avais point pris de fille de chambre avec moi, et il fallait m'accommoder toute seule pour la nuit, à moins d'y appeler un de mes laquais.

Pour dissiper mes vapeurs, je me mis au lit comme je pus, de bonne heure : d'autant qu'il avait fallu se contenter, pour souper, de quelques friandises que nous avions dans la voiture. Je venais à peine de fermer les yeux, quand je fus réveillée en sursaut par un bruit d'enfer. Toutes les cloches de Paris sonnaient le tocsin. Me voilà folle, mais folle à crier tout haut le nom de mon époux comme si je l'eusse appelé à mon secours, folle à me frapper la poitrine et à m'accuser d'avoir sottement désobéi. J'ouvre mes fenêtres. Je vois à celles de l'Abbaye-aux-Bois des lumières ; mais rien de plus. Dans la rue de Grenelle, personne. Les cloches font silence. Je reprends courage. Je dors à poings fermés, et je me réveille le lendemain, fort tard.

Je m'habille comme je me suis déshabillée la veille. Point de poudre : mes cheveux sont pres que de leur couleur naturelle. Je mets une chemise de linon blanc à la grecque, formant au cou ce que l'on appelait alors une *gorge anglaise* (je me souviens de mon costume très précisément). Je mets une robe toute simple, à deux rangs de falbalas, puis un corselet de taffetas noir. Hélas! le corselet se portait alors sans ceinture, rien qu'avec un nœud de longs rubans par derrière, et cela ne tenait rien, il fallait lacer : je n'avais

point de fille de chambre! J'appelle mon cocher dans la cour, il vient, il me lace comme il aurait sanglé ses chevaux.

— Tout est prêt, lui dis-je, partons.

— Hélas! madame la marquise, cela est impossible. Il y a une grande effervescence de peuple du côté du faubourg Saint-Antoine, et l'on ne saurait mettre un carrosse dehors aujourd'hui.

— Mais, dis-je, je vais mourir d'ennui et de faim. Je veux sortir. Bah! la Reine est bien revenue en fiacre du bal de l'Opéra. J'en vais prendre un, ou j'irai à pied.

Le bonhomme me supplie de n'en rien faire. Je le mets dehors. J'ajuste mon chapeau, qui était d'une ampleur considérable et d'une affreuse incommodité : un chapeau au transparent, tout noir, en taffetas froncé, avec un dépassant de crêpe formant le voile tout autour. La mode était aux aciers : je prends mes pendants d'oreille et le reste, ma canne; je mets le nez à la porte, la rue de Grenelle est déserte. Je ris de la terreur de mes gens. Je m'en vas à petits pas jusqu'au coin de la rue de Bourgogne. Je vois de là l'Esplanade, où il n'y a pas une âme. Que m'a-t-on chanté?

Je descends vers la Seine jusqu'au palais de

Bourbon, jusqu'au quai de la Grenouillère, et je vois, à l'autre bout du pont de Louis XVI, sur le quai de la Conférence et sur la place de Louis XV, une grosse foule. J'hésite. Bah! je passe. Ce sont des promeneurs, hommes, femmes, enfants, qui marchent des Tuileries aux Champs-Élysées, où il y a des soldats que l'on regarde sous le nez, et qui ne disent rien.

Je poursuis ma traversée par la rue Royale, et je tourne sans dessein dans celle du Faubourg-Saint-Honoré. En voilà bien d'une autre : tandis que l'on se promène à trois pas d'ici bien paisiblement, ici l'on dépave la chaussée. La rue de la Magdeleine, à droite, et celle des Champs-Élysées vis-à-vis, sont barrées. Je veux retourner sur mes pas. On me pousse, je suis emportée. Je ne m'appartiens plus; on me fait suivre toute la rue Saint-Honoré. C'est en vain que je tente de m'échapper à gauche par la rue du Luxembourg, puis par la place de Vendôme, puis par la rue de la Sourdière. Je suis hissée malgré moi jusqu'en haut de l'escalier de Saint-Roch. Je pousse une des portes de côté, et je me réfugie dans l'église.

Bien que je n'eusse point trop coutume de fréquenter en pareil lieu, il me souvenait assez bien de ce qui s'y passe d'ordinaire pour que je

restasse ébaubie de la nouveauté du spectacle. La nef était remplie. On y discourait des affaires publiques, tout ainsi qu'à l'Assemblée. Je me tins debout pendant plusieurs mortelles heures. Un prêtre monte en chaire, descend, remonte. Chaque fois, il parlait à l'assistance avec des larmes et sur un ton de supplication. J'entendis qu'il intercédait pour le prévôt des marchands. Il levait les bras en l'air, et l'on voyait sa soutane trouée comme une écumoire. « Vous pouvez avoir confiance en moi, disait-il. Regardez : ce sont les balles de la Bastille, j'ai combattu pour la nation. Croyez-moi donc, ne souillez point de sang le berceau de la liberté ! »

J'étais encore bien heureuse que l'on ne fît aucune attention à moi. Mais, soudainement, d'horribles mégères, qui étaient mêlées dans la foule, me montrent au doigt. On me serre dans un coin. En un clin d'œil je n'ai plus de voile ni de chapeau. Mes cheveux se dénouent, et je suis forcée de les tenir dans mes deux mains pour qu'on ne me les arrache pas. Ma chemise même est si bien mise en pièces que me voilà réduite à mon corselet de taffetas, et en grand décolleté. Enfin je ne sais guère où mes déshabilleuses se seraient arrêtées, si l'on n'avait tout d'un coup enfoncé les portes de l'église par dehors : une

formidable clameur vint de la rue : « La Bastille est prise! la Bastille est prise! »

Je suis de nouveau soulevée par le courant, qui me remporte dans la rue Saint-Honoré. A tous les coins de rue, d'autres groupes se joignent à celui où je me débats. Au passage de la rue de Richelieu, c'est tout un gros de foule, et plus encore à la place du Palais-Royal. Cette poussée continuelle des gens qui descendent des hauts quartiers de la rive droite nous jette à la fin vers la Seine. Nous quittons la rue Saint-Honoré. Nous biaisons par celle du Roule et celle de la Monnaie. Chacun veut prendre au plus court pour arriver plus vite à la place de Grève, la foule se divise. J'ai le malheur d'être engagée dans la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, et je manque d'y être piétinée.

Mais j'abrège mon itinéraire. Me voilà dans la salle Saint-Jean. On s'y presse, on s'y étouffe; et pourtant les portes sont laissées ouvertes, afin que tous les vainqueurs de la Bastille y entrent comme en procession. Je vois d'affreuses figures toutes noires de poudre, et des gens qui n'ont que quelques chiffons sur le corps. La presse devient effroyable, je ne respire plus qu'à grand'-peine, je vais perdre le sentiment, quand j'avise un jeune homme, dépouillé jusqu'à la ceinture,

avec un fusil sur son épaule nue, et au bout de la baïonnette un papier qui est, à ce qu'il paraît, le règlement de la prison; on s'écarte devant lui comme s'il eût porté le Saint-Sacrement. J'approche. Bonté divine! c'est Henri! « Sauve-moi! » lui dis-je, et je lui jette mes bras autour du cou.

Mon costume n'était plus suspect, car il m'en restait, à vrai dire, tout juste ce qu'exige la décence. Mais les cheveux ainsi détachés, sans poudre, sans rouge, ah! je devais être intéressante. Je ne m'attendais point à provoquer un tel enthousiasme. Lorsqu'ils virent cette femme en désordre embrasser le vainqueur de la Bastille à demi-nu, ils s'écrièrent, ils applaudirent. Ils voulaient nous porter en triomphe; nous fûmes, du moins, reconduits dehors sans bousculade et parmi les acclamations. Il fallut, pour nous délivrer, que l'attention de la foule se détournât vers un autre personnage, qui brandissait je ne sais quelle tête coupée au bout d'une pique.

Je n'avais plus peur. Je regardai Henri. Ah! combien il était beau dans son héroïsme! Et je riais, et je pleurais tout ensemble. « Voilà, me disais-je, ce que je cherche depuis si longtemps. » Il me ressouvint alors des expressions

baroques de mon tuteur, et de ces sauvages qui accomplissent en public « le sacrifice humain ». Parbleu! je n'aurais pas eu de honte ce soir, et je l'aurais bien célébré avec Henri à la face de la Nation, si la salle Saint-Jean m'avait seulement offert l'autel qui convient pour cela! Mais trêve de fantaisies! « Viens, » dis-je. Nous passâmes le pont Notre-Dame, et dès les premières maisons de l'île, nous retrouvâmes le désert. La nuit tombait. « Plus vite, » murmurai-je, et nous prîmes des rues de traverse, la rue Calandre, la rue de la Barillerie.

Je ne marchais plus, je courais. En vérité, mon tendre ami avait peine à me suivre. Au bout du pont Saint-Michel, je dus l'attendre. Je lui montrai la rue Saint-André-des-Arts où il n'y avait personne. « Vois, dis-je, nous sommes seuls. » Et rue Taranne, nous fîmes une halte contre la grille de la Charité, afin de nous serrer l'un contre l'autre et de nous donner des baisers.

Chez moi, point de gens, point de lumières. Je guidai Henri par la main, afin qu'il ne se fendît point la tête aux angles du corridor. Nous vînmes dans mon cabinet. Son fusil, qu'il n'avait point lâché jusque-là, lui échappa et tomba sur le tapis avec un bruit sourd. On nous avait

laissé si peu de nos vêtements sur le corps que nous étions tout prêts pour aimer...

Je revins à moi. On étouffait dans cette pièce close. Henri s'était levé ; il cherchait, à tâtons, l'espagnolette de la fenêtre. Il ouvrit enfin, et j'entendis tout à coup des gens qui marchaient en troupe dans la rue et qui criaient jusqu'à moi : « La Bastille est prise ! La Bastille est prise ! »

IV

HISTOIRE D'UN JEUNE ÉMIGRÉ

Coblentz, 1792.

Mais cela est épouvantable! Mais cela est impossible! Moi qui ne puis pas souffrir la province, et pas même la banlieue! Moi qui déperis à Versailles! Émigrée, moi! En Allemagne! Dans une ville de rien du tout, ramassée à l'ombre d'une colossale forteresse, crevée d'outre en outre par un grand fleuve au bord duquel toutes les maisons se bousculent, comme si c'était une rare merveille de le regarder qui coule! Les maisons, chez nous, ne se pressent point de la sorte sur les quais de la Seine. C'est que nous avons d'autres plaisirs : le seul ici est de voir passer l'eau sous le pont, comme ailleurs d'assister aux départs et aux arrivées du coche.

Une ville où il n'y a point de tailleurs ni de couturières ! Une ville où je n'ai point d'équipages ! Une ville où je n'ai pas le sou : car un fermier qui nous est resté fidèle, garde bien, paraît-il, nos domaines pour nous les rendre au jour où tout rentrera dans l'ordre accoutumé, mais, par un excès de prudence, il ne nous en fait point tenir l'argent. Une ville où je n'ai pas même de mâles pour me servir, où c'est une cuisinière qui me fait manger, laquelle va aux provisions, par les temps chauds, en décolleté, avec les bras nus ! Quant à ma fille de chambre, elle m'a signifié, avant d'entrer chez moi, qu'il lui fallait trois heures de liberté par jour afin de les consacrer à son amant !

Et pourquoi cette fuite, s'il vous plaît ? Parce que le marquis, mon époux, s'est pris de peur, sous prétexte que l'on a pendu quelques-uns de ses pareils aux lanternes de la capitale. Et quand on l'aurait pendu, lui ? Le beau malheur ! Je serais veuve. C'est l'argument que je lui ai présenté, et qui n'a pas été de son goût. « Vous me ferez le plaisir de me suivre, m'a-t-il dit, et sans répliquer. » J'ai filé doux, et j'ai bien failli le respecter ce jour-là. J'eusse été une épouse exemplaire, si seulement on avait pris la peine de me battre.

Mais le marquis a bien vite quitté ce mauvais ton. Il est parfait. Il me cherche des consolations. « En vérité, me dit-il, je ne vous trouve pas si fort à plaindre. Vous aimez Paris, mais ce n'est point, j'imagine, aux maisons et aux ruisseaux des rues que vous êtes affectionnée. Or, Paris n'est plus à Paris, mais à Coblentz. Tout ce que nous connaissons de bien s'y est donné rendez-vous. » Ces très sages paroles m'ont induite à réflexion. Au fait, pourquoi donc ai-je le sentiment que je suis perdue dans un désert, quand j'ai toute ma compagnie coutumière autour de moi ?

M'y voilà : c'est apparemment que je n'ai rien à faire d'aucun des hommes qui sont ici. Oh ! n'allez pas croire que mes sens me tyrannisent, et que je n'aie rien autre chose que la bagatelle dans la tête. Non : mais la femme n'est point constituée pour l'isolement. La plus honnête ou la plus froide a besoin quand même d'être soutenue et complétée par un homme. Sans que nous y pensions expressément, un instinct sûr nous avertit si l'objet se trouve ou non dans le voisinage et à notre portée : dès que nous sentons que cela manque, c'est l'inquiétude, l'abandon, une angoisse affreuse. Voilà le véritable exil : car, pour nous, la patrie, c'est où il y a l'homme qui nous convient.

Le mien m'a tout l'air de ne point résider dans Coblentz ni dans les environs. N'avais-je donc regardé jamais les gens de notre monde avant d'émigrer? Mais que tout cela est pauvre! Mais que tout cela est usé! Mais, tranchons le mot, que tout cela est laid! Qu'est-ce que ces petites têtes d'oiseaux, où la perruque fait comme une crête de plumes, et ces fronts fuyants, et ces nez au vent, qui semblent tout prêts à donner des coups de bec? Leurs bouches ont de l'esprit : j'aimerais mieux qu'elles eussent des lèvres. Voyez-moi ces tailles de guêpe, ces hanches saillantes. Ils raffinent jusqu'à la difformité ce qui était les élégances de nos pères, et, comme on ne saurait aller plus loin, j'ai peur que ces gens-là ne soient point taillés pour reproduire. J'avoue qu'en amour je ne songe guère à la progéniture; mais je sentirais au bon moment quelque dégoût qui m'empêcherait de mal faire, si j'étais tentée par un homme qui ne me présentât pas là-dessus la garantie d'une aptitude et d'une possibilité. Je veux des garçons qui soient bâtis pour devenir les premiers pères d'une belle race, et point pour demeurer les derniers fils d'une race épuisée.

Ah! si j'étais pourvue, combien vite je me réconcilierais avec Coblentz! Il y a de l'églogue

dans la campagne, et dans la ville une bonhomie qui ne me déplairait point. J'irais voir couler le Rhin, comme les autres. Je prendrais campos, comme ma petite servante, trois heures par jour, que j'irais passer avec mon amant. Mais c'est l'amant qui fait défaut. Il est vrai que j'affiche des prétentions ! J'exige l'impossible, des qualités contradictoires et cependant réunies. Pour le sentiment, je veux un homme qui soit tout jeune, et pour la sensation, un homme qui soit fait. Chérubin, mais un Chérubin râblé, car le travesti ne me dirait pas grand'chose. Une fois, pourtant, le hasard m'a servie à souhait : Henri... Hélas ! J'ai de fâcheux pressentiments pour la suite de ma vie. Je crains fort que mon premier amant n'ait été le seul qui doive jamais répondre à tous mes désirs. A vrai dire, on n'aime jamais qu'un homme : c'est le même qui revient chaque fois sous des personnes différentes, et je n'aimerai, en effet, jusqu'à la mort, que de nouveaux exemplaires d'Henri. Mais Henri était comme qui dirait un roman en deux volumes, dont j'ai possédé une fois l'édition complète, dont je ne posséderai plus à l'avenir que des éditions dépareillées.

Heureuse encore lorsque j'en retrouverai quelqu'une ! Ce n'est point le cas pour l'instant.

Aussi, je suis mélancolique. Il me vient des larmes que je ne puis retenir, même avec la pensée qu'elles dérangeront mon blanc et mon rouge. J'ai des idées extravagantes. Je me félicite parfois d'être éloignée du bruit, reléguée dans une petite ville allemande. Je me félicite de m'ennuyer et de pleurer. C'est comme une pénitence. Est-ce que je retournerais à Dieu? Enfin, j'ai des crises de vertu comme on en a de vapeurs. Cela est assez commun parmi nous (j'entends la vertu, car pour les vapeurs, on n'a guère plus le courage de les feindre). Je sais telle femme qui a fait les cent coups et qui partage maintenant la couche de son mari légitime, comme une bourgeoise. Dois-je me confesser jusqu'au bout? J'ai manqué d'en faire autant, car j'ai des idées d'être mère. Belle sottise d'engendrer des enfants, pour qu'ils meurent peut-être de faim! Mais, quand je suis seule, je rêve parfois d'en allaiter, d'en torcher et d'en débarbouiller moi-même; quand je me promène par les rues, c'est encore les enfants que je regarde; pas les tout petits cependant, mais les garçons qui ont quatorze ou quinze ans, et qui rougissent déjà, si on les dévisage avec trop de hardiesse...

Cette même année, deux mois plus tard.

Mme de Bouillé donne un souper tous les jours, où tous les Français de la ville sont invités. Il est rare d'y voir des enfants. De sorte que, l'autre soir, j'en remarquai tout de suite un, qui venait là pour la première fois. Il ne portait pas plus de quatorze ans. Je demandai qui c'était. C'était le fils de la comtesse de R... qui est veuve, et il conduisait sa mère.

Il était joli comme un ange, avec ces joues pleines et ce sourire qu'on ne manque jamais d'avoir à cet âge-là, même quand on n'est pas trop bien portant ni trop gai : car c'est la jeunesse qui fleurit et qui sourit pour vous. Mais ses beaux yeux trahissaient des fatigues et des souffrances prématurées. Il mangeait gloutonnement, et quand il mangeait, les ailes de son nez, qui étaient pincées comme par les privations, se dilataient et palpitaient comme dans les voluptés extraordinaires. Ces choses, qui répugneraient chez un homme, sont charmantes chez un enfant. Je ne me lassais pas de voir celui-là dévorer. A l'un de ses rares instants de distraction, ou plutôt de respiration, il leva les yeux sur moi, il s'aperçut que je l'observais, et il me sourit avec un air d'intelligence. Je ne pus me défendre de

lui dire : « Vous avez un bel appétit, monsieur.

— Ah! madame, répliqua-t-il, c'est qu'il y a vingt-quatre heures que je n'ai mangé. »

Et cela fut répondu tout simplement, avec le suprême bon ton du Condé de l'autre siècle, qui savait dire : « Nous fuyions » de la même grâce que « Nous vainquîmes ».

Il y avait bien là de quoi m'émouvoir, mais pas à ce point : j'en fus occupée toute la nuit. Je ne revis pas mon petit ami le lendemain soir, et j'en fus triste toute la journée d'après. J'enviais sa mère. Je songeais que c'est moi qui devrais en faire un comme cela, et qu'il eût quatorze ans tout de suite, et que, bien certainement, je ne le laisserais pas, fût-ce dans la dernière misère, manquer de pain vingt-quatre heures. Je volerais plutôt! Enfin, je compris que je ne pourrais plus me passer de lui désormais, et je me désolai encore toute une autre après-midi, parce que je ne savais pas son prénom.

Le lendemain, j'y rêvais à ma fenêtre : car, ici, l'on regarde dans la rue. J'avisai mon petit qui passait. Il portait une boîte remplie de menus objets et pendue à son cou par une courroie. Il m'aperçut, s'arrêta et me sourit timidement. Je lui fis signe de monter. Il ressemblait à ces Savoyards que l'on voit sur les estampes.

Quand il fut dans ma chambre, je le déchargeai de son faix, je le pris sur mes genoux et je l'embrassai. Il était accoutumé, sans doute, à être accueilli comme un marchand ambulant, bien qu'il eût le teint comme moi quand je suis sans poudre, et les mains plus fines et plus jolies que les miennes. Aussi, ses yeux se remplirent de larmes, ce qui en fit venir dans les miens. Je n'hésitai pas à le tutoyer. « Comment t'appelles-tu? » lui dis-je. Il me répondit qu'il s'appelait Charles. Puis il fut honteux, apparemment, de s'être assis sur mes genoux et d'avoir pleuré, car il se leva d'un mouvement brusque et superbe (il était mince, très grand), et il me dit avec un peu d'humeur : « J'ai plus de quatorze ans. »

Je lui demandai ce qu'il vendait là. Il rougissait de sa jeunesse, mais point de sa pauvreté. « C'est, dit-il, que ma mère et moi nous nous trouvons à bout de ressources et réduits à gagner notre pain. Alors, ma mère qui peint fort bien, comme vous voyez, fait ces dessus de boîtes et ces éventails, et moi je vas les vendre. » J'achetai tout incontinent, et le payai en petite monnaie, pour qu'il eût l'air d'avoir vendu à plusieurs personnes. Je lui recommandai bien de ne pas dire la vérité. Il y avait un secret entre nous! J'eus, le

soir, une belle scène de mon mari, qui n'avait pu emporter que trois cents louis en or, et qui commençait de s'inquiéter pour notre subsistance.

Je n'en tins nul compte, et j'informai Charles qu'il n'avait plus besoin de courir les rues, qu'il devait m'apporter sa marchandise, et que je la retenais toute. Comme il était fier, et humilié de faire le porte-balle, il me prit au mot; et comme il était fort gêné, il abusa de moi tout naïvement. Le marquis me fit encore des représentations. Non seulement je les reçus fort mal, mais j'entrai dans une colère furieuse. Il me sembla que je luttais pour mon enfant, car Charles était mon enfant, et je compris les femmes qui, n'en ayant point, en volent.

Le voler! Je ne saurais dire que j'en eus l'idée bien précisément. Je commençai pourtant d'agir comme si j'en eusse formé le projet, et ma conduite, qui était sans dessein, devait paraître savamment calculée pour cela.

Nous avions ensemble de grandes conversations tous les matins, puisqu'au lieu de faire sa tournée par la ville, il restait la matinée auprès de moi. Je me mis à l'endoctriner, à lui persuader que c'était une lâcheté d'émigrer à l'extérieur, et un crime de s'unir aux étrangers pour faire la guerre à la France. Mon éloquence coulait de

source : j'étais un peu révolutionnaire pour avoir couché avec un vainqueur de la Bastille. C'est d'où viennent les opinions de la plupart des femmes. Charles était un enthousiaste. Il adopta d'emblée ma politique. Il me venait apprendre, avec des larmes dans les yeux, les désastres de l'armée des Princes et les premières victoires des patriotes.

Quand on eut la nouvelle de Valmy et de l'abolition de la royauté, il arriva, tout ardent : « Ma place n'est pas ici, me dit-il, je suis Français et ma patrie est en danger. » Bref, il me déclara que le cœur lui saignait de quitter sa mère, mais qu'il connaissait son devoir et qu'il voulait partir pour la France. Sa fortune personnelle consistait en un demi thaler, que je lui avais donné en trop, un jour, sur le compte de mes achats. Je ne pus supporter l'idée qu'il pourrait partir, et surtout dans un tel dénûment. Je lui répondis sur-le-champ que je l'accompagnerais, puis, toute surprise de m'être engagée ainsi, je lui demandai quelque temps pour y réfléchir.

Je suis faite pour prendre des résolutions, et non pour les peser. Quand il me laissa, je me trouvai incapable de songer à autre chose qu'à la joie folle que j'aurais d'être vraiment la mère de ce bel enfant et son unique soutien dans la vie.

Les jours qui suivirent furent employés, non à la méditation, mais aux préparatifs de notre fuite. Mon plan était des plus élémentaires : j'avais simplement résolu de soustraire son argent au marquis, et de prendre ensuite la clef des champs. Je ne fus femme que par les délais que j'y mis. Deux choses me décidèrent : j'appris qu'on avait fait une loi du divorce, et que j'obtiendrais facilement ma liberté à cause de l'émigration de mon mari. Puis j'observai que nos fonds baissaient, et qu'il ne vaudrait bientôt plus la peine d'enlever la caisse.

Un beau soir qu'il n'y avait plus que cent louis à prendre, je les pris, et nous partîmes. J'avais pu acheter une voiture assez commode.

Dès le départ, Charles se mit à pleurer. J'avais le cœur tout à la joie, et je fus stupéfaite de sa douleur, dont je lui demandai assez sottement la raison.

« Ah! ma bonne amie, me dit-il, j'ai plus de quatorze ans (il annonçait son âge à tout propos); mais on ne quitte pas sa mère, peut-être pour toujours, sans verser des larmes. »

Je fus encore bien étonnée qu'il eût quelque regret de sa mère quand j'étais là. Je sentis un peu de jalousie. Mais, comme Charles m'embrassait alors avec emportement, je me demandai si

c'était bien comme un fils qu'il m'aimait, et si ses opinions ne provenaient point tout juste de la même source que les miennes. Cela me donna d'abord un peu de gaîté, et ensuite beaucoup d'agitation.

Bien qu'il eût plus de quatorze ans, il s'endormit tout en pleurant entre mes bras, Pour moi, je ne pouvais dormir. Je n'avais certes aucun remords de ce que j'avais volé, ni à mon époux, ni à la comtesse de R... Il me venait seulement quelque conscience et quelque effroi de ma responsabilité. Et puis cela se perdait dans le ravissement. Je regardais Charles dormir, j'essuyais, sans qu'il se réveillât, ses larmes qui coulaient encore. « Oui, lui disais-je, je serai ta mère, je te soignerai, tu es encore assez un enfant pour que je te berce. S'il faut que je travaille afin de te faire vivre, ce sera le plus savoureux de mes plaisirs. » Et je riais d'avoir un enfant et qu'il fût si grand et si beau ; et cela me faisait penser aussi que les années passeraient bien vite. « Je serai, me disais-je, le témoin, puis la confidente de tes premiers troubles et de tes premiers désirs. Qui sait? peut-être me reconnaîtras-tu le droit de me rappeler alors que je ne suis pas ta mère véritable. C'est une heureuse fortune, le jour où la nature parle trop haut pour que l'on

puisse lui imposer silence, c'est une heureuse fortune d'avoir auprès de soi quelqu'un qui ne vous permette pas de sacrifier pour la première fois sur un autel trop indigne. Je saurai réunir autour de toi tout ce qui est le charme de l'amour, je saurai t'en dissimuler toutes les laideurs et toutes les hontes, et peut-être faire de toi un homme, sans que tu cesses d'être un enfant... »

Et il me revenait à la mémoire certains passages de ces abominables et délicieuses *Confessions* de Jean-Jacques... Mais Charles se réveilla tout d'un coup, et me lâcha je ne sais quelle bonne bourde bien ingénue qui me ramena au temps présent. Bon Dieu! de quoi m'avisais-je? on a bien le loisir d'y penser.

***

Bien le loisir d'y penser!... Nous ne sommes qu'à la première étape, et voilà que ma tête se perd. Charles n'est plus endormi sur mes genoux, dans la voiture, comme un enfant... Il vient de me quitter après m'avoir souhaité le bonsoir avec un trouble étrange, et je l'entends qui va et vient dans sa chambre, voisine de la mienne...

Ah! Chérubin, Chérubin!... tu as plus de quatorze ans, comme tu dis toujours, et moi j'en ai à peine vingt. Tu es déjà presque un homme;

et moi, après tant de vicissitudes et tant de folies, je ne suis guère encore qu'une enfant...

A Paris, un mois après.

Eh bien! non... Mais qu'est-ce donc que l'on respire avec l'air de ce pays-ci? Tout y est sens dessus dessous, et l'on ne s'y sent pas en sûreté pour sa vie même. On y a tué, et ce n'est que le prélude, il est visible qu'on y tuera davantage. Et, avec cela, il y a comme une contagion d'honnêneté. On dirait que la barbarie recommence, mais que la corruption a fait son temps.

Là-bas, parmi mes anciens compagnons de plaisir, légers jusque dans l'exil, dépravés jusque dans la misère, j'aurais peut-être, de gaieté de cœur, sali et gâté le meilleur sentiment que j'aie eu. Ici, je ne saurais.

Dès que j'ai mis le pied en France, il a fallu me nommer, et justifier ce voyage. J'ai dit la vérité bravement : « Je suis la ci-devant marquise de B... Je viens d'échapper à mon mari qui m'avait entraînée de force dans l'émigration, et j'ai arraché à la ci-devant comtesse de R... cet enfant qui ne veut appartenir qu'à son pays. » Ai-je ce qu'il faut pour imposer à la foule? Elle m'a acclamée comme le 14 juillet, et ainsi jusqu'à Paris. Mais tous ces écervelés me gênent à la fin, en

exaltant mon action. Je ne suis plus libre de me conduire à ma guise. Je n'ose pas mentir à ma réputation, et je me sens devenir très bonne, à force de me l'entendre corner aux oreilles!

Je suis divorcée, point sans ressources : je vais rentrer en possession de mes biens personnels, qui avaient été confisqués avec ceux de mon ci-devant époux. J'ai loué un petit logement, tout proche de notre ancien hôtel, et d'où j'ai la vue des mêmes jardins. Et j'écris le soir, tandis que Charles fait son premier somme.

Je le regarde. J'admire son courage et sa grâce sans autre sentiment qu'un orgueil maternel. Ah! cher enfant, il y a des fils qui sont le vice de leur mère : je suis doublement heureuse et fière de toi, car, toi, tu es ma vertu!

V

L'AMOUR ET LA MORT

Paris, 1793.

« Sois considérée, il le faut. » J'ai vérifié l'adage. Sans mon bon renom, je n'aurais plus, à l'heure qu'il est, ma tête sur les épaules. Je ne puis me défaire, avec mes gens, de certains airs d'autorité : mes gens, c'est une méprisable servante ; n'importe, je n'accepte point qu'elle disparaisse tous les jours avant quatre heures pour ne me rentrer qu'à la nuit. Celle de Coblentz allait à la promenade avec son amant. Celle-ci va sur la place de la République voir guillotiner. Je me suis gendarmée. Elle m'a dénoncée ; c'est un crime d'État, paraît-il, que de l'arracher à ce beau spectacle, après seulement deux ou trois têtes coupées.

Je lui pardonne, puisqu'elle n'a pas pu me décrocher la mienne. Ce que je ne lui pardonne point, c'est de m'avoir suggéré l'idée de faire comme elle et d'aller voir. Il faut, en vérité, que je me querelle un peu. Je me découvre depuis quelques mois des sentiments que j'explique mal, mais qui me surprennent et qui m'irritent. Le caprice m'est permis : je suis femme. Il ne me conviendrait guère toutefois de trop mal traiter l'enfant que j'ai recueilli, ou, pour mieux dire, que j'ai enlevé. Ma tendresse de mère est tombée comme un feu de paille, enfin la maternité m'assomme. Bon, direz-vous, c'est alors... Ah! que non! C'est donc que j'ai les sens rassasiés, au point que nulle primeur n'en saurait relever l'appétit? Ah! non plus. Je suis au contraire tout échauffée, tout orageuse. Je m'effraie moi-même : je ne pensais point qu'il y eût dans l'amour autre chose que du gracieux, du romanesque tout au plus, mais du tragique, non pas : beau moyen, pour éteindre ce volcan, que d'aller voir couper des têtes!

C'est donc curiosité de folle et de malade! Non, vous dis-je : j'ai l'esprit net, les événements ne m'atteignent point, je jouis, en pleine Terreur, d'une sécurité indécente; et quant à être malade, je crève de santé, j'en suis honteuse. Non, ce

désir-là m'est venu comme un autre, tout naturellement, et je n'ai pas opposé de résistance. Il est mal élevé de se singulariser trop. Il fallait, comme tout le monde, que j'allasse, du moins une fois, voir couper des têtes sur la place de la Révolution.

Enfin, j'y allai. Oh! je ne décidai point comme cela, du premier coup, que j'irais. Seulement, je choisis pour ma promenade la terrasse des Feuillants, et, pour mon heure, quatre heures. Sur la terrasse même, je choisis pour marcher une allée latérale qui aboutit droit à la rampe, d'où l'on devait voir parfaitement et être tranquille. Je n'eus point la chance pourtant de m'y trouver seule, et j'avisai d'abord un homme qui venait droit sur moi. Il était grand et mince, l'air jeune, bien que ses cheveux fussent tout blancs, mais d'un blanc qui le rajeunissait encore et qui semblait de pure coquetterie : je le soupçonnai un instant, malgré l'invraisemblance, d'être poudré. Cela me fit remarquer l'élégance inouïe de son costume : il n'y a que Robespierre qui ose porter des habits si propres et si bien taillés. Il n'était pas vêtu de bleu barbeau comme Robespierre, mais de noir; et cette couleur lui donnait un aspect sinistre, sans contrarier avec cela la douceur de sa physionomie. Il avait les yeux les plus

beaux du monde et un regard caressant. Enfin, pour mettre le comble à mon étonnement, il me salua quand je passai contre lui. Moi j'étais fagottée comme une grisette, mais j'avais, par je ne sais quelle fantaisie, tout un paquet de roses dans les mains. Je le croisai une seconde fois : il me regarda de nouveau avec intérêt et me fit encore une inclination. Alors, j'eus la folie de lui jeter toutes mes roses au visage. Il en attrapa une au vol, et poussa un éclat de rire effroyable, sans que sa physionomie perdît l'expression de la douceur et même de la timidité.

Mais il y eut du bruit sur la place. C'est la charrette qui arrivait. Je me fis le serment tout bas que je ne regarderais point, et aussitôt je fus accoudée à la balustrade, le regard dirigé vers la machine, qui avait bien du mal à paraître terrible quoiqu'elle fût juchée sur un échafaud. Un petit coup d'œil de côté m'apprit que mon inconnu s'était installé tout auprès de moi. Il était posé comme pour tourner le dos, mais il observait par-dessus son épaule avec une affectation de dédain.

Ce fut une femme qui passa en premier. Avec cet éloignement elle me semblait fort petite, comme tous ceux qui l'entouraient. On eût dit plutôt des pantins que des êtres vivants. Aussi

je n'éprouvais presque point d'émotion. Mon voisin m'intéressait bien davantage. Pourtant, quand la bascule se renversa et que le cou fut pris dans la lunette, mes yeux se fermèrent malgré moi. Ils se rouvrirent dans le même instant : l'exécuteur présentait déjà la tête coupée. Cette pauvre tête n'avait pas trop mauvaise figure ; de sorte que je m'en tins à mon idée d'une poupée qu'on décollerait, et dont la porcelaine ne pâlirait pas pour si peu. — Ah ! tant pis, je dis comme je sens, et l'on n'a pas toujours le cœur sur la main.

J'en reviens à mon inconnu. Il n'avait pas bougé, son impassibilité faisait mon admiration. Il mâchait ma rose, tout en souriant avec finesse. Peut-être qu'il saisit dans mon regard comme une intention de l'interroger, car il m'adressa la parole.

— Mauvaise besogne, dit-il.

Moi. — ... (Je m'embarrasse, et je me tais : il y a des opinions que l'on n'exprime pas volontiers par le temps qui court, et à des gens que l'on ne connaît point.)

Lui. — Vous ne m'entendez pas. Je dis que cela est de la mauvaise besogne, parce qu'on pourrait tirer de la chose un meilleur parti. Faut-il que cette foule soit grossière pour se

plaire à un spectacle si mal ordonné ! Quant à moi, je vous le dis, je n'y puis plus même ressentir l'ombre d'une émotion. Quelle sottise de tuer tout d'une fois !

Moi. — Souhaiteriez-vous qu'on les fît souffrir davantage ?

Lui. — Oui-dà. Belle malice que de vider un corps de tout son sang, en tranchant brutalement les grosses artères du cou !

Moi. — Mais...

Lui. — Et employer pour cela un mécanisme, sans que les mains y touchent presque !

Moi. — Mais... (Je balbutie deux ou trois mots que je ne me rappelle plus. J'ai un bourdonnement dans les oreilles. Sa voix m'arrive comme de loin : elle me paraît encore plus douce, presque féminine.)

Lui. — Voilà une jeune personne, pleine de séductions, que ces marouffes ont massacrée : c'est le mot propre. On vous l'a expédiée en une seconde, quand il y en avait pour toute une journée. Elle me plaisait, et je leur en veux de l'avoir tuée tout bouci-boulà.

Moi. — (Je m'évanouis tout à fait ; je reviens l'instant d'après. Je suis sur un banc près de lui, qui me tape dans les mains.)

Lui. — Là, marquise. Mais vous auriez dû

m'avertir que mes paroles vous faisaient de l'impression.

L'étonnement, la peur me rendent des forces. Je lui dis :

— Qui êtes-vous, monsieur, pour me connaître si bien ?

Lui. — Mais je ne vous connais point du tout.

Moi. — Vous osez m'appeler, m'appeler ici, par un ci-devant titre...

Lui. — Était-ce le vôtre ? Je vous le donnais au hasard et par plaisanterie. Parbleu ! j'avais bien vu que vous n'êtes pas une femme de la halle. Mon expression s'appliquait à vous littéralement ? Voilà qui va bien, car je suis moi-même un ci-devant marquis, et marquis de grande réputation : je ne dis pas qu'elle soit bonne. (Il eut un nouvel éclat de son rire, qui faisait un contraste si frappant avec la politesse de ses façons et avec la retenue de ses gestes.)

Moi, tout d'un coup. — Monsieur, je me sens bien, adieu. Nous soutenons un dialogue, et dans des termes d'une courtoisie un peu surannée qui pourraient bien appeler l'attention sur nous.

Lui. — Vous n'avez rien à craindre auprès de moi. Je suis secrétaire de la section des Piques. Sans quoi, oserais-je me montrer si bien vêtu ? Maximilien en dessèche de jalousie. L'ouvrier

tailleur qui me fait cela est certain d'être guillotiné s'il ne se cache comme il faut. Au reste, vous-même devez avoir, j'imagine, tous vos papiers fort en règle. Autrement, ci-devant marquise, vous ne sortiriez pas, avec cette désinvolture, en plein midi.

Moi. — J'ai donné des preuves de civisme, je suis connue pour patriote et je ne crains rien. Adieu.

Lui. — Doucement. Asseyons-nous. Voici des chaises près de ce piédestal où se dresse la statue d'un dieu. J'aime ces monuments d'un autre âge, et j'aime les personnages de ces fables mystérieuses dont nos plus subtils commentateurs n'ont assurément point sondé toute la perversité abominable. L'air est étouffant, mais cette ombre est délicieuse, et je me plais à des idées mélancoliques touchant la fragilité humaine, lorsque je contemple ces arbres antérieurs aux révolutions et qui leur survivront sans doute. Il n'y a guère de fleurs, mais je sens un parfum qui me flatte davantage. Il faut bien l'avouer : quoique ces gens bâclent leur besogne, la mort, même sans apprêt et sans art, ne saurait perdre entièrement son souverain charme. Je devine, — y prenez-vous garde comme moi? — je devine, à je ne sais quoi dans l'air, que sur cette place la

jeunesse vient d'être fauchée, que la beauté vient de se convulsionner magnifiquement, sinon dans les affres d'une lente agonie, du moins dans la surprise d'un trépas foudroyant.

Moi. — Mais, monsieur, cela est révoltant, et je veux partir.

Lui. — Point. Vous êtes engagée à moi. Cette rose... votre vue m'enchante. Je ne me croyais plus capable d'être touché ainsi rien que par la fraîcheur, par la grâce et par la naïveté.

(C'est que je n'avais pas en vérité la force de me lever ni de fuir, et je n'y concevais plus rien. J'examinais cet homme : il me répugnait, et par là même il me tenait prise. Cette contradiction m'épouvantait. Je sentis que des larmes me venaient aux yeux. Je me fis suppliante, je lui dis : « Laissez-moi. »

Lui. — Avez-vous dessein de pleurer? Prétendez-vous donc me faire perdre le sens tout à fait?

Moi. — A la fin, qui êtes-vous?

Lui. — Un philosophe.

Moi. — Mais encore?

Lui. — Si certaines délicatesses de votre visage, si vos mains, qui me semblent toutes honteuses de ne plus porter de gants, si vos poignets minces ne me révélaient point l'ancienneté pro-

digieuse de votre race, j'oserais encore me vanter que la mienne passe toutes les autres. Je n'en tire point de vanité : je suis au-dessus des préjugés de la naissance. Si j'en parle, c'est plutôt par gloriole littéraire, car je suis homme de lettres, et la première de mes aïeules dont nous ayons gardé le souvenir est cette femme que Pétrarque a chantée. Oui, madame, je descends de cette célèbre Laure. Il est presque superflu de vous dire que Pétrarque et moi ne nous entendons guère. J'ai même été mis en prison deux fois pour ce motif. J'exècre l'ancien régime : il m'a tenu six semaines à la Bastille pour une fille que j'avais gâtée. Il a poussé l'impudence jusqu'à m'enfermer à Charenton.

J'avais ouï parler du marquis de Sade, et la rencontre n'était pas pour me plaire. Je voulus du moins faire bonne contenance. Je pris quelques instants pour me remettre. Ensuite je dis :

— Hélas ! à quelle époque vivons-nous !

Lui. — Oui, à une fâcheuse époque. On sait mourir, on ne sait plus tuer.

Moi. — Mais, monsieur, détournez, je vous prie, ces images qui m'excèdent. Vous avez juré de me faire évanouir encore à force de dégoût.

Lui. — Ah ! madame, excusez-moi, ce que j'en disais n'était que pour vous plaire.

Moi. — Merci.

Lui. — Est-ce que vous n'avez point le goût du meurtre, l'appétit du crime, l'amour de la mort, l'ivrognerie du sang?

Moi. — Je vous demande pardon, je n'ai point toutes ces choses-là.

Lui. — Est-ce que vous n'êtes pas hantée par le désir de faire des débauches monstrueuses et qui ressembleraient bien à des boucheries?

Moi. — Je vous rends grâces, mais non.

Lui. — Cela est étrange, je vous aurais crue moins novice. Mais alors que venez-vous faire ici? N'importe, l'explication que je me donnais à moi-même de vos bizarres penchants est fondée.

Moi. — Mes bizarres penchants!... Quelle explication?

Lui. — Chez une femme, tout se rapporte à l'amour et doit s'expliquer par lui.

Moi. — Je serais curieuse...

Lui. — Voilà, me suis-je dit, une âme en peine. Elle est en quête de quelque chose et elle ne sait pas quoi. Il est criant que vos habits râpés sont d'emprunt : vous n'êtes pas du peuple, ce n'est donc point les passions politiques qui vous attiraient ici. Ce n'était pas davantage un goût bien décidé encore pour les supplices, car vous avez dû faire effort pour ne pas détourner les

yeux. Il est vrai qu'une fois constaté comme les choses se passent petitement, vous avez senti un désappointement véritable, que vous ne m'avez pu dissimuler.

Moi. — J'admire votre façon de lire dans mon cœur.

Lui. — Elle est infaillible. Je suis un philosophe de premier rang. Je poursuis. Voilà de plus, me suis-je dit, une femme qui cherche les aventures amoureuses. Elle a donc pour l'instant le cœur et les sens désœuvrés. D'ailleurs elle n'est point neuve, avec cette hardiesse, et il faut qu'elle ait appris à vivre dans le beau monde pour que tant d'impudence ne soit que de l'impertinence.

Moi. — La vôtre, monsieur, passe les bornes.

Lui. — Madame, j'ai pour toutes les femmes, vous comprise, le mépris le plus épouvantable; mais je puis le témoigner sans manquer à la politesse, à cause de certaine façon que j'ai de dire. Je poursuis. Sa première aventure, ai-je pensé, fut son mariage. Elle épousa quelque grand seigneur dont la fortune était un peu usée, et dont le tempérament était comme la fortune, qui la laissa, huit jours après la noce, pour des maîtresses, et qui lui fit une grande faveur en la traitant de temps à autre comme ces maîtresses.

Moi. — Poursuivez, monsieur, poursuivez.

Lui. — Elle prit donc un amant dès qu'elle put. Ce ne fut point pour réaliser les sottes imaginations amoureuses que formait naguère son âme sensible de jeune fille : ce fut pour avoir du plaisir. Elle en eut, si le ciel la favorisa, ce qui l'excita sans doute à prendre un second amant, puis un troisième ; sinon, elle prit le second et le troisième quand même : l'effet n'en est guère différent. Elle chérissait la jeunesse et elle souhaitait la force. Ne demandant à l'une et à l'autre que les services qu'on a droit d'en attendre, elle les obtenait, je pense ; mais cela est bien court. Le deuxième amant lui donna, en plus ou en moins, ce que le premier amant lui avait donné, et le troisième n'y changea rien. Ses yeux me disent qu'elle a de l'intelligence : elle a compris qu'une quatrième expérience était superflue, et si elle avait déjà commencé d'aimer un quatrième personnage, son sentiment a dû tourner court, et sa curiosité s'éteindre avant même que d'être leurrée.

Moi. — Ah ! monsieur, que tout cela est d'un intérêt passionnant ! Poursuivez cette fois, poursuivez, je vous en prie.

Lui. — Tomba-t-elle à l'indifférence ? Non pas. Ce fut de la rancune contre l'objet que lui dési-

gnait un amour interrompu, ce fut bientôt de la haine contre tous les hommes. Vous songeâtes que s'il vous fallait, puisque votre tempérament l'exige en dépit de votre goût blasé, prendre éternellement des hommes coup sur coup, vous auriez aussi un grand plaisir à vous venger d'eux après coup.

Moi. — Ah! cela peut être.

Lui. — Mais vous raffiniez davantage. Attendiez-vous que le délire des sens fût apaisé pour bien savoir qu'il s'apaiserait? Vous deviez maintenant prévoir la satiété au plus fort de l'appétit même. Aussi vous sentiez bien qu'il serait plus doux encore de tirer vengeance de vos amants, non point après l'amour, mais au cours même de l'acte qui vous les rendait détestables.

Moi. — Je ne me disais pas cela précisément; mais cela est spécieux.

Lui. — Vous n'aviez rêvé tout d'abord que des cruautés toutes morales. Perdre de réputation un être que l'on a aimé, qui vous aime encore, ah! cela est doux. Puis vous observâtes avec quelque inquiétude que vous deveniez sanguinaire, et comme vous ne soupçonniez pas encore d'où cela pouvait sortir, ni où cela tendait, vous vîntes ici, à tout hasard voir la mort de près et vous familiariser avec elle.

Moi. — Je vous jure que cela est faux.

Lui. — Bah! cela vous frappe au contraire, et vous en êtes tout étourdie. Point méchante au fond, n'ayant sur la conscience que des peccadilles, n'ayant fait somme toute qu'obéir à vos instincts, vous ne vous doutiez guère que la simple voie de la nature mène tout droit et fatalement à la perversité, et jusqu'au crime.

Moi. — La nature, mauvaise conseillère! Mon tuteur m'avait enseigné tout autre chose. Me dites-vous donc cela pour me prouver la nécessité de certaines superstitions?

Lui. — Mais point du tout. Je suis un philosophe, et les extrêmes conséquences de mes idées ne m'effraient point. Comment incriminerais-je les vôtres? Elles sont les miennes. Je soutiens seulement que, partie du même point que moi, vous toucherez au même but aussi. Je ne parle pas de bien et de mal, car le bien c'est l'obéissance, le mal c'est la résistance au vœu de la nature qui nous est révélé par l'instinct.

Moi. — Et cependant, monsieur, vous vous plaisez à lire au fond des cœurs comme un moraliste faiseur de caractères, et vous raisonnez comme un métaphysicien.

Lui. — Il est vrai. Ah! c'est que la science des sentiments devient une source de grandes volup-

tés pour l'homme qui a le sang-froid d'appliquer cette science à soi-même. Certains imaginent que l'on sent avec moins de vivacité dès que l'on scrute et que l'on examine ce qu'on sent. Quelle erreur! Cette observation continue, ce commentaire perpétuel nous élucide et nous multiplie nos jouissances, comme une glace multiplie les lumières en les réfléchissant. L'homme n'a rien inventé qui soit d'un plus savant ragoût. En vérité il n'y a point de vice plus exquis.

Moi. — Et votre métaphysique? Elle n'est que du temps perdu pour un homme si enfoncé que vous êtes... pour des gens si enfoncés que nous sommes dans la matière, puisque vous me faites la grâce de me mettre au même rang que vous.

Lui. — Il y a bien là un reste des anciennes chimères : c'est que je n'ai pas encore atteint la perfection que je souhaite, je garde un vieux fond de morale, qui m'oblige à justifier mes forfaits, comme si j'avais des remords à craindre au cas où la justification serait maladroite. Mais il y a aussi un plaisir positif. L'homme est un animal si raisonnable qu'il jouit de raisonner, et surtout quand son raisonnement détruit quelque chose qui paraissait établi solidement. Pour moi, j'écume de joie quand je sape, sans qu'il y ait de réplique possible, quelque bon principe fondamental.

Moi. — Je commence à éprouver pour vous le dégoût affreux que vous méritez.

Lui. — Voilà qui vous trompe. Je vous attire encore et plus même qu'à première vue. Cette rose...

Moi. — Laissez-la, je vous en prie. Vous l'avez effleurée de votre souffle, touchée de vos lèvres, et aussitôt elle s'est flétrie. Il y aurait quelque ambition à comparer mon innocence avec une fleur. Je vous avertis cependant que vos paroles empoisonnées ne lui ôteront pas le peu de fraîcheur qui lui reste. Je refuse de croire que l'étourderie pousse fatalement aux perversions. J'ai la tête légère, mais j'ai le cœur bien placé. Le désœuvrement m'a conduite ici, j'ai vu jouer la guillotine : crime plus grand peut-être, je me suis attardée avec vous dans un infâme entretien. N'empêche que, par folie d'être mère, j'ai arraché à sa mère véritable, qui l'avait entraîné dans l'émigration, un jeune homme, presque un enfant, que j'élève pour la patrie. N'empêche qu'en vous quittant je vais retourner...

Lui. — Le voilà donc celui que vous avez commencé d'aimer, puis que vous avez laissé en plan parce que votre curiosité était à bout.

Moi. — Oui, peut-être. Cette maternité vous paraît louche. Je ne vous contredis point. Mais

depuis un instant mon indignation ranime mes vertus qui sommeillaient. J'ai comme une conscience de mes devoirs, de mes devoirs, vous entendez bien. Cet enfant que j'ai promis à la nation, et que je lui dois...

Lui. — Un noble...

Moi. — Certes, et de la plus haute extraction. Il ne descend point, je l'avoue, de Laure de Noves, mais aussi, il ne s'appelle pas le marquis de Sade.

Lui. — Savez-vous, madame, que je vous trouve singulièrement imprudente?

Moi. — Plaît-il?

Lui. — Ne vous ai-je pas dit que je suis secrétaire d'une section?

Moi. — Eh?

Lui. — Je ne crois guère à la sincérité des conversions, et je me méfie des transfuges, eussent-ils quinze ans.

Moi. — Mais...

Lui. — Il se pourrait que votre fils adoptif devînt suspect, si l'idée m'en passait par la cervelle.

Moi. — Monsieur, j'espère que vous ne parlez pas sérieusement.

Lui. — Fort sérieusement, et vous voyez où cela mène, ajouta-t-il en me désignant du doigt l'horrible instrument qui est en permanence sur la place de la Révolution.

Moi. — Monsieur...

Lui. — Il serait piquant de mettre cette jolie tête sous le couteau. On en a tranché de plus jeunes.

Moi. — ...

Lui. — On vous rendrait peut-être le corps, si vous aviez le courage de le réclamer (ce qui, soit dit en passant, pourrait fâcheusement vous mettre en évidence).

Moi. — Ah! qu'importerait alors?...

Lui. — Vous aurez la consolation de l'ensevelir de vos mains.

Moi. — Charles! Charles!

Lui. — Quoi donc? Fallait-il cette crainte et ces lugubres images pour ressusciter votre amour? Allez, madame, courez chez vous. Vous me devez des remerciements : je vous ai procuré une bonne nuit, mais hâtez-vous, on pourrait troubler la fête dès le matin.

Je me redressai. Je crois que j'avais alors comme de l'héroïsme. J'aurais bravé tout le comité de salut public. « Monsieur, m'écriai-je, je comprends enfin votre sinistre badinage. Mais brisons là. Vous m'avez effrayée, je l'avoue, moins d'ailleurs en me montrant la mort possible de cet aimable enfant, qu'en me paraissant prouver, par de bonnes raisons, que j'étais sur la pente

de la crapule et du crime. Eh bien, je ne suis pas embarrassée pour vous répondre, comme vous pourriez croire. Nous autres n'avons point votre logique, mais nous avons de l'esprit qui va tout au fond des choses sans avoir l'air d'y toucher. J'y consens, n'ayant les idées qu'au plaisir, et point de frein qui nous vienne de la morale et des superstitions, nous sommes sur la pente; mais il nous reste ce que vous ne savez point, une délicatesse tant morale que physique, qui fait en nous fonctions de vertu et d'honnêteté. Nul ne peut détourner la nature de sa voie, mais les habiles savent l'y arrêter. Nous sommes sur la pente, parbleu! oui : c'est que nous avons l'impertinence de nous y risquer et d'y faire des glissades, tant nous sommes sûrs que nous ne tomberons pas. Je vous promets, monsieur, qu'il n'y a point d'appétit qui me fît mettre la main dans le sang, parce qu'il tache. Nous avons des vices plus élégants. Il y a bien du louche, bien de la perversité dans le sentiment qui m'attache au petit Charles, mais que cela est joli! C'est proprement le vice favori de toutes les femmes de distinction que je connais. Adieu, monsieur le marquis, je vous suis reconnaissante : vous m'avez éclairée d'une vilaine lumière, mais qui m'était nécessaire et dont je ferai profit. Ce n'est pas,

à coup sûr, l'objet que vous vous proposiez. »

Et je partis vivement, en mettant dans ma démarche quelque chose de cette impertinence dont nous avions parlé plusieurs fois. J'avais hâte de rentrer, de revoir Charles, de lui communiquer une décision que je venais de prendre sur-le-champ : il s'agissait de quitter Paris le lendemain et d'aller dans cette ferme qui me restait, attendre qu'un coup de vent eût balayé la capitale de ses odeurs mauvaises et de ses parfums corrompus.

VI

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

De ma ferme, en Beauce, 1793.

Mon domaine est fort beau, et le paraît d'autant plus qu'il est comme une oasis au milieu d'un désert. Nous n'en finissions point de traverser des plaines en friche, car les gens valides sont aux armées, et la terre chôme : tout d'un coup, nous découvrîmes, à perte de vue, des champs où les avoines faisaient des vagues comme la mer, et où les épis courbés achevaient de dorer leur lourde tête au soleil qui les accablait. Je n'avais guère compris jusqu'alors qu'il pût y avoir quelque beauté dans un champ : je m'avisai, pour la première fois et grâce au contraste, d'être émue par la fécondité de la terre, par la sérénité du ciel et par l'immensité de l'horizon.

J'éprouvai des joies pures et simples en arrivant à ma ferme, qui était toute blanche et d'une séduisante propreté. M. Nicolas, ce modèle des fermiers, qui gardait pour moi, comme j'ai dit, et me cultivait ce domaine, nous reçut à la porte, sans humilité, mais avec des formes respectueuses. Cela est passé de mode. Au reste, il ne courait point de danger à me témoigner de la déférence, n'ayant là, en fait de témoins, que deux ou trois femmes et des garçons trop jeunes pour porter les armes, qu'il a embauchés pour la moisson. J'ignore comment lui-même a pu échapper aux réquisitions militaires. On semble le redouter fort. Il morigène son monde comme je n'ai jamais fait mes gens : rien n'est plus absolu que le despotisme des petits. Je lui tournai un remerciement ; il me répondit sur un ton si juste que je le regardai aussitôt avec complaisance : je lui trouvai bonne mine, un beau corps, droit et bien fait, des yeux fort brillants où j'aperçus de la haine et de l'hypocrisie. Je devinai enfin la cause véritable de son dévouement : il avait cru travailler pour lui-même avec l'idée de racheter mon bien à bas prix, et il n'était pas trop content de mon retour en France, de mon divorce ni de mon établissement à la ferme. D'ailleurs, il m'en laissa la seule maîtresse, et

de plusieurs jours je ne sus pas même où il couchait.

Il m'avait abandonné les deux seules chambres habitables. Je mis Charles dans l'une, qui n'était guère plus grande qu'un cabinet. L'autre, assez spacieuse, mais fort basse de plafond, était joliment drapée de toile de Jouy et encombrée de meubles : ceux de Louis XV se mêlaient à ceux de Louis XVI et le laqué blanc à l'acajou : cela devait provenir d'achats ou de vols faits dans les châteaux ruinés d'alentour.

Cette chambre présentait une bizarre disposition. Une lucarne, assez large pour qu'on y pût passer, s'ouvrait vis-à-vis de la fenêtre, au pied du lit. Un soir, par curiosité, je me hissai jusque là-haut, j'ouvris, et je vis que l'on communiquait par là, au moyen d'une échelle, avec une grange en contre-bas. Il y avait un tas considérable de bottes de foin, et M. Nicolas était couché au milieu. Il ne bougeait point et semblait dormir. Mais je crus voir, quand je me penchai davantage, que sa poitrine se soulevait avec plus d'agitation et que ses yeux luisaient dans l'ombre.

J'avais bien loisir de songer à lui ! Je venais d'observer (il était temps) que mon pauvre Charles dépérissait, et que j'avais pris sans m'en douter le plus sage parti du monde en le trans-

portant hors la ville. Il fallait maintenant le promener au grand air. L'effet de mes soins ne se fit pas attendre. Charles retrouva ce teint frais qui me plaisait si fort. Je ne sais point si ce fut là ce qui m'attacha davantage à la campagne. Mais, de fait, je pris goût même à des choses qui m'eussent répugné naguère. Riant de mes souvenirs d'autrefois, je dédaignais les jardins arrangés et les moutons de bergerie. Je prenais plaisir à caresser des vaches que l'on ne baigne point avant de les traire, et mon odorat — qui est de tous mes sens le plus prude, s'accoutumait doucement à flairer l'odeur d'un véritable fumier.

Je découvris un jour que maître Nicolas était bien un personnage approprié à ce nouveau sentiment de la nature qui florissait en moi. A la bonne heure! ce n'était point là un berger de Trianon. Souhaitai-je de le voir survenir pour m'animer le paysage? Je ne sais, et je n'eus guère le temps de souhaiter quelque chose, car il ne tarda pas à nous tomber au milieu d'une de nos promenades. Je n'en fus point désagréablement surprise.

Il avait prémédité cette rencontre, car il s'était endimanché : j'en souris, et mon sourire le flatta, car son visage tout aussitôt se teignit d'une rougeur que son hâle ne me dissimula point. Il

s'excusa fort proprement de nous importuner; mais il m'avoua que la délicatesse du petit Charles l'avait frappé, et qu'il désirait savoir de ses nouvelles. Il parlait d'un ton pénétré, sans familiarité indécente, et seulement avec un peu trop d'apprêt. On sentait que cet homme-là s'était décrassé lui-même et depuis fort peu de temps : mais enfin il s'était décrassé. Je fus touchée. Charles le fut bien davantage. Son état de faiblesse lui donnait depuis quelque temps une facilité de pleurer qui n'était plus de son âge. Les larmes du cher enfant ne coulèrent point, mais je vis qu'elles lui gonflaient les paupières. J'en fus transportée; je voulus retenir M. Nicolas : il s'excusa, non sans quelque froideur, et partit.

Par politesse, je le priai à plusieurs de nos repas. Il voulut bien se laisser faire violence pour les repas, mais continua d'user de discrétion pour les promenades : il n'y paraissait qu'un instant, et seulement quand il n'avait point mangé à notre table. On eût dit qu'il lui restait contre moi des préventions ou de la rancune. « Voilà, me disais-je, qui est bien sot. Se flattait-il donc de me dépouiller entièrement? Il n'est pas sans voir que je suis femme à lui prouver ma gratitude, et que le jour où l'État ne sera plus sens dessus dessous, je reconnaîtrai ses services par un bon lopin de mes

terres. » A la fin, Charles s'en mêla : il s'était pris d'affection pour Nicolas, et Nicolas pour lui. Sur la prière de l'enfant, mon discret fermier se départit de sa discrétion. Ce fut tout d'un coup et sans réserve. Nous l'eûmes dès lors dans chacune de nos promenades.

Elles étaient peu variées. Nous nous acheminions d'ordinaire à pas très lents et sans discourir beaucoup, vers un très petit bouquet d'arbres planté au sommet d'une éminence à peine sensible. On sait que bouquets d'arbres et collines sont choses, en Beauce, peu communes. Nous y trouvions donc un peu d'ombrage; et grâce à un arrangement heureux de la perspective, nous n'apercevions de là que mes champs qui étaient superbes et bien cultivés, sans rien soupçonner de la misère d'alentour. Je ne puis trop dire à quoi nous passions le temps. Nous demeurions fort retirés en nous-mêmes, et, quant à moi, je ne prononçais pas quatre mots par semaine. Charles et Nicolas conversaient davantage, toujours entre eux, et d'une façon toute puérile. Moi j'étais enivrée par la chaleur, et je vouais un culte à ce beau soleil qui me rendait la santé de mon enfant : le grand bruit que faisaient les insectes en bourdonnant autour de nous suffisaient à occuper toute ma pensée. Je

ne rêvais point, et pourtant j'étais fort troublée. Un bien-être m'envahissait de tous les côtés, par mes sens et par ma tête, par mon cœur et par mon imagination. J'étais presque engourdie continuellement, et de temps à autre je m'éveillais comme en sursaut, avec une idée nette et inattendue. C'est ainsi qu'une après-midi où je n'avais songé à rien depuis deux heures, je me persuadai à l'improviste que j'étais pour Charles la plus négligente des mamans. Mes remords furent soudains et aigus, mes larmes faillirent s'échapper. Je regardai ma prétendue victime fixement, avec une tendresse folle, et je recouvrai enfin un peu de tranquillité, comme si mes regards avaient suffi à lui exprimer toute mon affection, avec la même éloquence et la même précision que des paroles.

J'ai le cœur si brouillon que l'objet de mes sentiments ne se trouve jamais bien exactement limité. Si j'aime ou si je hais, la personne qui en est la cause première ne se trouve jamais seule atteinte par ma tendresse ou par ma haine : cela déborde, tout le voisinage en est éclaboussé. Et de plus, à cet instant-là, Nicolas, folâtrant avec Charles, se tenait tout près de lui, de sorte qu'il fallut bien que mon regard en flamme se posât sur tous les deux. Il me ressouvint alors de

certaine réflexion que j'ai consignée, je crois, par écrit, touchant la diversité, la contradiction de mes goûts, et le peu de chance que j'ai de les satisfaire tous ensemble au moyen d'une seule personne : j'observai combien Charles et Nicolas se complétaient, l'un si jeune, si intéressant, avec sa santé languissante, l'autre d'une admirable maturité. Cela me conduisit insensiblement à ouvrir les yeux et à reconnaître que mon fermier avait jeté les siens sur moi. Je comprenais enfin ces façons bizarres, cette visible lutte entre les exigences d'un cœur nouvellement épris et les rancunes d'une avarice leurrée. Parbleu! me disais-je, il paraît que mes charmes l'ont emporté cependant : je ne me doutais pas que le coquin était en train de méditer un expédient qui conciliât son amour avec son intérêt. Je n'y voyais qu'une chose, c'est que cela ne finirait point, maître Nicolas étant aussi orgueilleux que timide : mais c'est aux reines qu'il appartient de faire les premiers pas, et je résolus de les faire, car j'étais bien une reine pour lui.

J'essayai des paroles encourageantes et des sous-entendus : cela n'eut d'autre effet que de réveiller ses méfiances, et, durant quelques jours, il parut davantage sur ses gardes Je rêvai de le provoquer par mes costumes : hélas! j'étais mal

pourvue, je m'habillais, autant dire, comme une paysanne, et je n'avais d'autre ressource que de me déshabiller le plus possible. La chaleur de la saison y prêtait J'allumai des éclairs dans les yeux de Nicolas, au premier coin de peau que je lui montrai. Ah! je reconnus bien, ce jour-là, les yeux que j'avais vu briller dans l'ombre quand je m'étais penchée du haut de l'échelle, J'en fus si troublée que je fis sur-le-champ mille amitiés, mille caresses au petit Charles. Je vis avec surprise que ma tendresse pour l'enfant était encore ce qui faisait à l'autre plus d'impression : elle l'amollissait et ne lui donnait point d'inquiétude. Dès lors, sans qu'il y eût en apparence rien de changé dans nos promenades, ce fut une gaieté nouvelle, une intimité profonde : nous étions pénétrés tous les trois. Cela devenait trop fort pour mon cœur, il fallait y mettre un terme ; mais comme je rêvais de hâter le dénouement, maître Nicolas prit les devants à l'improviste.

Un matin, je lus dans ses yeux qu'il m'allait faire une déclaration dans les règles. J'en frémis. Je songeai combien son instruction était élémentaire, et que sa maladresse allait certainement tout gâter. Il avait dû prendre ses dispositions avec la dernière exactitude, et déterminer à quelle borne du chemin il entamerait son discours. Il

entra dans son sujet brusquement. Je vous fais grâce de la pièce d'éloquence : il y eut des longueurs et des aphorismes qui sentaient mon tuteur d'une lieue. A la fin, mon rustre amoureux se jeta dans des considérations d'intérêt réciproque, où vous pensez bien que je n'entendis rien du tout; et il conclut de là que nous devions nous épouser, mais oui, nous épouser légitimement.

Nous arrivions tout juste au bouquet d'arbres qui était le but ordinaire de nos promenades. Je m'adossai à un petit tremble, que je secouai de mes éclats de rire. Je me tenais les côtes : « Or çà, lui dis-je, mon garçon, vous êtes fou. Je m'imaginais bien, à vos façons, que vous prétendiez coucher avec moi; et, ma foi ! comme je me trouve fort sevrée pour l'instant, je n'y aurais pas contredit. J'ai des principes d'égalité : tous les hommes, — à condition qu'ils soient hommes, vous m'entendez, — se valent à mes yeux une fois la chemise bas, et je ne serais pas la première femme de qualité qui eût jeté les yeux sur un valet; mais l'épouser, cela est bouffon. »

Charles, qui d'abord avait froncé les sourcils et baissé les yeux, fut soudainement pris de gaieté. Nicolas lui jeta un regard furieux et se retira lentement. Il dut longtemps encore nous entendre rire, et fut, je pense, piqué au vif. On ne le vit

point de trois jours, et l'on se passa de lui fort bien. L'extravagante amitié de Charles s'était changée en une haine farouche; et pour moi, je ne concevais plus rien à l'extraordinaire sentiment qui m'avait d'abord fait souhaiter la présence en tiers de ce paysan fâcheux. Ah! c'est que Charles, durant sa maladie de langueur, avait grandi d'un pied au moins : il était fort, il était beau, et mon cœur ne lui désirait plus de complément.

Le matin du quatrième jour, à une heure indue, je fus réveillée en sursaut par un épouvantable hourvari. Je mis le nez à la fenêtre, à moitié nue. Il y avait en bas une véritable bande de brigands, tout ce qu'on avait pu racoler de population à plus de quinze lieues à la ronde. Ces gens brandissaient des bâtons, des fourches et des faux. Ils étaient affreux, et les femmes plus laides encore que les hommes. L'une d'elles faisait le geste de me crever les yeux avec des aiguilles à tricoter. A cet instant, Charles fit irruption dans ma chambre. Il était lui-même à peine vêtu : sa vue aurait attendri des tigres, et j'eus l'idée de le présenter à ces forcenés. Les vociférations redoublèrent; je dus lui ordonner de s'aller cacher sur-le-champ : il y avait déjà un homme qui tentait d'escalader le

mur pour venir me l'arracher d'entre les bras.

J'appelai Nicolas qui arriva, l'air fort calme : « C'est vous, lui dis-je, qui avez ameuté cette canaille contre moi? » Il me fit serment du contraire. Mais je lui déclarai qu'il me serait suspect de cette infamie tant qu'il ne nous aurait pas mis en sûreté tous les deux. Il me jura que l'on passerait sur son corps avant d'arriver jusqu'à moi, et il descendit, soi-disant pour parlementer. Je n'entendis qu'un bruit confus. Au reste, mon ambassadeur ne se fit pas attendre longtemps, pas assez pour la vraisemblance; il me revint avec des mines de triomphe et de tartuferie dont je fus outrée.

— Eh bien! dit-il brusquement, ils veulent votre tête et celle de l'enfant, et j'aurai bien de la peine à sauver la mienne, pour avoir recueilli deux ci-devant nobles chez moi.

— Chez vous! m'écriai-je.

Il haussa les épaules :

— J'ai protesté, continua-t-il, que vous avez donné des marques de votre patriotisme; mais les gens qui sont là n'en savent rien, et mon témoignage ne leur suffit pas. Ils veulent constater par eux-mêmes vos sentiments d'égalité et de fraternité.

— Fort bien; qu'exigent-ils?

— Ils exigent que vous épousiez sans délai un des leurs, un vrai citoyen, un paysan...

— Vous, en un mot. Monsieur, cela est très bien combiné. Si je n'eusse affaire qu'à vous, je n'aurais pas beaucoup de peine sans doute à vous remettre dans la raison; mais vous avez si bien déchaîné cette foule que vous-même n'en êtes plus maître. Il faut céder. Allez leur faire part de ma résolution, prenez des habits propres et partons pour la plus prochaine municipalité. Ne me faites pas attendre, je vous prie.

Il fut parlementer de nouveau, et les cris s'apaisèrent comme par enchantement. L'on se mit en route l'instant d'après. Nous marchions en tête tous les trois, à plusieurs pas du reste de la troupe, qui chantait continuellement l'hymne des Marseillais. J'allais d'un pas martial, que soutenait ce chant sauvage et cadencé. Je ne me consolais point d'avoir été jouée de la sorte, et je mourais pourtant d'envie de rire, en songeant comme le tour était bon. Mon prétendu, sombre et déterminé, faisait une assez belle grimace. Charles ne pouvait se défendre de prendre une allure militaire; et, l'avouerai-je? si parfois je me retournais, à la vue de cet étrange cortège de noce, de ces gens armés et de ces mégères qui nous poussaient en avant tous les trois, il me

semblait que mes pieds touchaient à peine la terre, comme si le souffle populaire m'eût soulevée : je ne savais plus si j'éprouvais de la colère ou de l'enthousiasme.

Après la cérémonie fort sommaire qui m'unit impromptu à un nouvel époux, la foule eut un de ces revirements qui lui sont habituels : je faillis subir les honneurs du triomphe. Cela me remit en mémoire la prise de la Bastille et mon premier amant. Des larmes de rage me montèrent aux yeux. Mais à la fin on nous laissa, et nous fîmes la route du retour sans articuler une seule parole. J'eus le temps de me ressaisir; je recouvrai tout ensemble mon sang-froid et ma dignité avec mon impertinence. Mon époux disparut dès que nous arrivâmes à la ferme. Je demeurai dans la cour avec Charles, qui était silencieux et fort préoccupé. Moi, je feignais l'enjouement, et je soutenais à moi seule la conversation. Nous avions bel et bien, dans tout cela, omis le premier repas de la journée. A l'heure du second, nous fîmes servir comme de coutume; mais mon mari ne s'y montra point, Charles fut se coucher d'assez bonne heure. Je montai chez lui au bout de quelques instants : je le faisais tous les soirs. Je m'asseyais au bord de son lit. Nous badinions de bonne amitié, et nos entre-

tiens se prolongeaient souvent fort tard. Celui-ci dura bien jusqu'à minuit. Plusieurs fois je voulus partir : Charles me retenait par mon habit. Quand il vit enfin que je devais me retirer, il fondit en larmes. « Ah! dis-je en l'embrassant, je vois ce qui te tourmente : n'aie pas peur, je m'en vas donner à ce butor une bonne leçon. »

J'entrai dans ma chambre où je n'avais pas mis les pieds depuis le matin. Elle était toute remplie de fleurs. Je ris, je me moquai à voix haute. Comme si c'eût été un signal, mon mari entra là-dessus : car, par bravade, je n'avais point voulu mettre le verrou. « Bon, lui dis-je, Nicolas, vous venez pour m'enlever ces fleurs? Vous venez à propos, elles m'entêtent fort et je ne saurais dormir. »

Il ne répondit point, il attacha seulement le regard sur moi. Cela dura quelque temps. Puis il murmura mon nom d'une voix suppliante. Je repartis : « Vous perdez le sens, laissez-moi, » et j'eus le front de me mettre au lit devant ses yeux. Il suffoquait. « Eh bien, repris-je, vous ne pensez pas demeurer là, j'imagine, à me contempler toute la nuit. Je vous ai donné mes ordres, faites votre office et allez-vous-en. » Il grommela : « Sans doute, je vas faire mon office; » et ayant jeté ses habits par la chambre, il se mit en devoir de me prendre de force.

Mais voyez le malheur : je n'ai jamais cru que l'on puisse violer une femme qui n'y met pas du sien; et comme j'étais bien déterminée à lui donner le supplice de Tantale, mais point de plaisir, je n'avais aucun doute sur l'issue du combat, qui d'ailleurs ne m'ennuyait point. Il montra une brutalité prodigieuse, je lui opposai une résistance calme mais continuelle, sans un instant de défaillance ou de distraction. Cela fut d'une longueur et d'une monotonie désespérante. A tout bout de champ il tentait un nouvel assaut, sans nulle stratégie et sans variété dans ses prises. Il ne gagnait pas un pouce de terrain. Il ne se lassait point, d'ailleurs; mais moi non plus. Ah! le brave homme! Je l'admirais de tout mon cœur : mais quoi? je n'en voulais point. Avec cela, pas un mot, notre lit était silencieux comme ces champs de bataille de l'antiquité où l'on s'escrimait à l'arme blanche.

A trois heures du matin, le jeu m'excéda, et je résolus d'en finir. Je me levai, il me suivit. Je fis plusieurs passades fort habiles qui nous amenèrent devant la lucarne. Je m'assis sur le rebord : il fit de même. Je pris mon temps, et je le poussai de toute mes forces. Je l'entendis qui roulait sur les bottes de foin jusque par terre.

Je demeurai là quelques instants : il ne bougeait plus, sa respiration, d'abord précipitée, devenait lente et régulière. Je compris enfin qu'il dormait, comme on dit que les héros dorment dans les nuits qui précèdent ou qui suivent les grandes batailles. Alors, je me livrai à mes réflexions. « Par quelle fantaisie, me dis-je, l'ai-je donc traité de la sorte? Il faut que j'aie au plus haut point l'esprit de contradiction. Comme j'en demeurais d'accord l'autre fois, mainte femme de qualité a jeté les yeux sur son valet. Et celui-là est bien taillé pour me plaire, je ne saurais dire autrement, car, sans y mordre, j'en ai tâté. Pourquoi lui ai-je tenu la dragée haute? Uniquement parce qu'il est mon époux : il me plairait à la rigueur de faire l'amour avec mes gens par caprice, mais non par devoir conjugal. »

A cette idée, je faisais de grands gestes de révolte et des haut-le-corps : c'est une façon sournoise que j'avais de mater ma tentation ou de me la dissimuler à moi-même; mais vous pensez bien qu'on ne lutte pas trois heures d'horloge avec un homme digne de ce nom, sans avoir des velléités de faire trêve, et j'avoue que maître Nicolas n'avait pas été le seul à endurer le supplice de Tantale.

L'idée qu'il était mon mari pour de bon me fit

penser à l'autre, au premier en date, au marquis. Celui-là n'eût point insisté de la sorte : il lui fallait, pour qu'il fût assuré de ses bottes, un adversaire que l'on plastronne tout bonnement ; et certes il n'eût point fait le mur trois heures, avec cette grâce, avec cette intrépidité. Il fût tombé dans le sommeil au bout de cinq minutes, et son réveil même n'eût guère été dangereux. Cela me suggéra une méchante plaisanterie. Parbleu ! je voulais humilier mon Nicolas davantage et lui retourner le fer dans la plaie. « Il est épuisé, me dis-je, et la preuve c'est qu'il dort ferme : il ronfle comme un chantre. Si je l'éveillais en sursaut pour m'offrir poliment à lui, je crois bien qu'il serait pris de court. Si du moins naguère j'avais joué un tour semblable au marquis, mon premier époux, il ne fût point redevenu homme de huit jours, tant la surprise et l'émotion l'eussent rompu. »

Je descendis l'échelle, lestement et sans bruit, comme une chatte. L'odeur du foin me prit à la gorge. Mon déshabillé était si complet que l'on ne saurait rien imaginer de plus hardi. Il faisait de la lune, et je trouvai, du premier coup d'œil, mon dormeur, qui dormait toujours à poings fermés. Je lui mis mes deux mains sur les épaules et je le secouai rudement. « Nicolas, lui criai-je dans

l'oreille (il se dressa, tout ébaubi). Nicolas! me voilà, fais ce qu'il te plaît maintenant, si tu peux. » Ah! morbleu! voilà de ces farces que l'on peut risquer impunément avec un marquis, mais point avec ces brutes de la campagne. Ah! jarnidieu! mais c'est que j'en fus le dindon, comme on dit. Vit-on jamais mari de cette pâte? Il ne se consulta pas longtemps, je vous jure, et il n'y alla pas par quatre chemins. Je crois que je n'en fus point fâchée. Au reste, cela pouvait-il finir autrement?

VII

LE TRAVESTI

A la suite de l'armée, en novembre 1793.

Si je veux remplir mon programme, qui est de laisser aux générations futures un testament de nos mœurs amoureuses, il faut, de toute nécessité, que je fasse un article sur le travesti. Je vois d'ici mes petites-filles (lorsque je présage l'avenir je m'attendris, comme les vieilles quand elles se souviennent du passé), je vois d'ici mes petites-filles que la curiosité fait se bousculer autour de moi : « Grand'mère, diront-elles, il était fort répandu de votre temps que les femmes revêtissent le costume des hommes. Dites-nous donc, l'avez-vous revêtu vous-même, et que pensent-elles, quand elles portent des culottes? » Oui, j'en ai porté, mes enfants, et... la disserta-

tion en l'air n'est point mon fort, mon caractère ne me porte pas à l'idéologie; je serais fort en peine de vous déduire comment et pourquoi une paire de culottes suffit à métamorphoser une âme de femme. Je vous veux conter tout bonnement l'histoire de mon habit masculin, et les événements raisonneront pour moi.

J'avouerai d'abord que je n'avais point du tout de hâte à me travestir. Certaines personnes de mon sexe embrassèrent précipitamment cette mode, dès qu'elle parut, et se firent culotter par caprice, sans y être contraintes par la nécessité d'un déguisement ou par la commodité d'un voyage : on en vit d'ainsi affublées par les rues de Paris et sous les galeries du Palais-Égalité. Pour moi, femme je suis, femme je reste, en dépit des révolutions, femme de la tête aux pieds, femme jusqu'au bout des ongles. J'estime que nos appas nous sont donnés pour que nous les fassions valoir par un corsage, et non point pour que nous les dissimulions sous un gilet. J'estime enfin que s'il s'agit de culottes, nous avons bien mieux à faire que de les porter. Toutefois, après avoir résisté à la mode, je dus céder aux circonstances.

Au bout de huit jours, j'avais de mon second mari par-dessus les épaules. Je le trouvais homme de ressource, mais point de talent. Quelle

brute! Cela n'est point sans avantage, mais enfin il ne suffit pas toujours de frapper fort pour frapper juste. Et puis, je ne hais rien tant que la monotonie : je ne pouvais point me faire à l'idée que, dans ce misérable village désert, j'en étais, coûte que coûte, réduite à la fidélité conjugale. Pensez-vous qu'une honnête femme puisse avoir de la tranquillité d'esprit, quand elle sent l'impossibilité absolue de tromper son époux? On ne profite pas toujours des occasions d'adultère que l'on a sous la main; mais c'est une insupportable pénurie de n'en avoir sous la main aucune.

Et Charles? — Je ne me pique point de tout expliquer : il faut reconnaître que, depuis les débuts de notre affection, mon sentiment pour lui avait subi des intermittences et des vicissitudes bien extraordinaires. Je crois que je lui tins rancune assez longtemps, parce qu'il n'accepta point de bonne humeur que je fusse effectivement la femme de Nicolas. Son chagrin était bien flatteur pour moi : je m'en formalisai néanmoins, parce qu'il accusait certaines prétentions à me régenter. Cela mit donc un froid entre nous, et quand je me dégoûtai de mon mari, je ne tournai point mes regards vers cet enfant : ce fut lui pourtant qui me jeta de nouveau dans les aventures.

Un soir, il se présenta dans ma chambre. J'y

étais seule : j'avais exigé que maître Nicolas gardât sa grange pour logis particulier, et ne pénétrât chez moi qu'aux instants où je voulais faire usage de lui. « Je viens, me dit Charles fort tristement, vous prier de recevoir mes adieux. Je pars. Vous le savez, lorsque je suis rentré en France avec vous, mon intention était de concourir à la défense de ma patrie. Ma santé précaire m'a obligé de différer jusqu'à présent ; mais me voici bien fort et en état de porter les armes. Les affaires de la République vont fort mal du côté des Vosges : j'y veux courir, je me mets en route cette nuit. Pardonnez-moi de vous quitter : vous n'avez plus que faire de moi ; vous êtes pourvue, moins brillamment que je n'eusse souhaité, mais enfin, vous n'êtes point seule. Adieu.

— Ton enthousiasme est noble, lui répondis-je, et j'approuve ta détermination ; mais je ne saurais me passer de toi, et je n'hésite pas à tout abandonner pour te suivre. Ou plutôt c'est toi qui as encore besoin de ta mère. » Il voulut répliquer, j'appuyai ma main sur ses lèvres : « Tais-toi. N'ai-je pas une fois déjà sacrifié les droits d'un premier époux à l'affection maternelle que tu m'inspires? Dieu ! quel plaisir, quel amusement de renouveler ensemble cette folie de l'an dernier ! » Je sautai à bas du lit, je mis le verrou

à la lucarne par où Nicolas pouvait s'introduire dans ma chambre, et j'endossai prestement les habits du dimanche de mon paysan de mari. Je dus constater, et avec une joie puérile, qu'ils ne me seyaient point du tout. Charles s'était fait tailler deux vêtements complets, d'une étoffe solide : j'en pris un, qui me seyait merveilleusement. Puis, comme j'avais les cheveux épars sur le dos, il me tressa des nattes à la façon des soldats. Nous nous regardâmes, nous paraissions deux frères : cela nous fit battre le cœur à tous les deux, et nous nous embrassâmes très longuement.

Nous descendîmes à la remise, prîmes la meilleure carriole, où Charles attela le meilleur cheval, et nous partîmes, serrés l'un contre l'autre. Le temps était clair, le vent frais, le ciel semé d'étoiles. Jamais je ne m'étais senti le cœur plus léger, Charles n'avait point d'autres sentiments que les miens. Nous étions tous les deux de la première jeunesse, insouciants et gais, munis d'un peu d'argent, curieux des aventures, et si jolis qu'il semblait que nous en fussions nous-mêmes séduits et charmés.

Je ne détaillerai point notre voyage, qui fut une fête continuelle. Le paysage pourtant n'y prêtait guère. Si la Beauce rebute par son uniformité, que dirai-je de la Champagne pouilleuse?

Et quant aux plaines de l'Alsace, je leur trouve un aspect de tristesse jusque dans leur fertilité. La verdure y est verdure de cimetière, le terrain a des replis de tombes; on dirait que ce pays est prédestiné tour à tour à servir de champ de bataille et de champ de repos. Nous suivîmes, paraît-il, le chemin de Wissembourg, où l'armée républicaine se retranchait, et nous nous arrêtâmes aux postes les plus avancés. Je ne mentionne tout cela que pour mémoire : quant à moi, je n'y compris rien, et je ne suis pas un écrivain militaire, dont les récits se puissent illustrer de plans et de cartes géographiques; outre qu'il ne sagit point d'opérations militaires, et que je ne dois pas perdre de vue mon sujet, qui est le travesti.

Pour y revenir, j'observai d'abord qu'il y avait parmi les troupes nombre de femmes comme moi, et sous le même costume. Elles m'accueillirent bien, mais ne me plurent guère. Pensez-vous que je voulusse faire ma compagnie de cantinières ou d'anciennes filles publiques, traînées à la suite de l'armée par un amant ou par un époux de rencontre? Une seule excita mon intérêt, sans doute parce qu'elle ne se mit pas en frais pour cela.

A vrai dire, je l'eusse à peine distinguée d'entre les hommes sans l'indifférence qu'elle me témoigna, tandis que ceux-ci me faisaient des démons-

trations fort significatives. Elle n'était, en effet, ni vivandière ni suiveuse de régiment à titre d'épouse ou de maîtresse, mais véritable soldat; elle portait le fusil, et j'appris qu'elle était enrôlée régulièrement dans la demi-brigade. Elle avait perdu, au métier des armes, toutes les marques extérieures de notre sexe, et ces formes qui font connaître une femme du premier coup sous le plus habile travestissement. Point de poitrine, point de hanches, une taille de garçon; je ne parle point de ses mains : la disette de savon où nous étions tous réduisit bientôt les miennes mêmes à un état de malpropreté dégoûtante. Enfin la virilité de ses traits était à s'y tromper.

J'éprouvai quelque malaise au spectacle de cette ambiguïté. Il me parut même que cela m'inquiétait sans que j'en pusse démêler les raisons, et que je ne serais pas tranquille avant de savoir point par point par quel progrès et par quelle méthode cette femme s'était masculinisée si parfaitement. Je lui fis donc, pendant deux ou trois jours, des coquetteries, qui étaient bien ridicules dans un camp, et surtout entre deux femmes. Elle s'y laissa prendre, et j'obtins qu'elle me mît au fait de sa vie.

Elle me la conta un soir que nous étions ensemble dans la campagne, sous l'abri d'une

mauvaise hutte isolée. Elle parlait d'une voix monotone, avec une brièveté militaire et une apparence de froideur qui me parut celer des passions fort vives. L'histoire est si vulgaire pour l'intrigue qu'elle ne vaut point que je la répète, et il n'y a que l'excès des conséquences qui en fasse l'originalité. Séduite fort jeune, puis abandonnée, elle avait poussé la folie de son désespoir jusqu'à se démettre, pour ainsi dire, de son sexe. Non, l'habit qu'elle portait n'était plus un déguisement, et, depuis deux années qu'elle vivait parmi tous ces hommes, plusieurs n'avaient pas même soupçonné la fraude, aucun n'avait eu la tentation d'en profiter.

Fut-ce l'obscurité de la nuit, ou la tristesse de cette voix calme, ou la sobriété poignante du récit? Je fus épouvantée. L'histoire que je venais d'entendre, loin de dissiper mon inquiétude vague, l'agrandit jusqu'à la terreur et en détermina l'objet. Je me rendis compte que ma crainte était d'avoir, comme cette femme, en revêtant les habits de l'autre sexe, renoncé véritablement aux prérogatives du mien. Est-ce que les hommes allaient, comme elle, me traiter en homme? Est-ce que mon cœur allait se fermer, mes sens s'éteindre? Est-ce que le travestissement serait, en un mot, un suicide de ce qu'il y a de femme dans la femme?

Ah! Dieu! jamais moins qu'aujourd'hui mon tempérament ne m'avait portée vers cette façon de suicide-là! Tout en écoutant cette histoire, vulgaire pour tous, mais effroyable pour moi, j'entendais, à l'extérieur, frémir et gronder l'armée endormie. Ces héros adolescents, vigoureux, neufs sans doute, car les aubaines de débauche ne sont pas fréquentes en campagne, ces héros souhaitables, il me semblait les entendre rôder à l'entour de moi. Je sentais, sur ma peau fiévreuse, le souffle brûlant de leur concupiscence; et d'être le pôle unique où tendaient les désirs de cette innombrable troupe, cela me paraissait magnifique et vertigineux. Je me considérais comme une déesse de l'amour et des jouissances, assaillie de toutes part par les caresses de la nature entière. Je souriais avec je ne sais quelle divine gaucherie, dans l'embarras de décider à qui je dispenserais en premier mes faveurs, et dans la résolution bien ferme de les dispenser en effet à quiconque élèverait ses regards ou ses mains suppliantes vers moi.

Il ne fallut point de longues heures pour dissiper les terreurs où m'avait jetée cette femme. Car je fis mes débuts dès le lendemain, et dès lors je n'eus plus un instant de répit. La tâche dépassait les forces féminines de beaucoup plus encore que

je n'imaginais : je la soutins. Je puis dire que je fus la maîtresse de l'armée. J'appliquais les principes de l'égalité républicaine ; je confondais tous les grades. Je me comparerais à Messaline pour le nombre de mes amants ; mais elle était une femme vicieuse, au lieu que je n'ai rien connu de plus sain et de plus naïf que ma débauche. Nous ne voulions que satisfaire au vœu le plus ardent de la nature. Elle avait bien des exigences, auxquelles mes nombreux amis et moi nous nous soumettions sans répliquer. Nous n'y entendions pas malice, et nous laissions de côté les coquetteries, même pour les préliminaires. On se rencontrait dans les champs et on ne gaspillait point les minutes en vains discours. On se mettait à couvert dans les tranchées. Je me suis maintes fois, comme Turenne, couchée sur l'affût d'un canon, mais ce ne fut point pour y dormir. Ah ! la belle chose d'avoir des sens ! La belle chose d'être matérielle et d'aimer tant qu'on a de forces ! Guerriers, qui m'avez fait connaître l'homme dans sa fleur, avec ses ressources inépuisables et sous les plus divers aspects, dans les bras d'aucun de mes amants à venir je n'oublierai vos caresses. Mais en retrouverai-je aucun pour mordre la cartouche comme vous ?

Tout cela est bel et bien : il paraît que je me

trompais encore en attribuant à la nature des instincts qui sont opposés à ses vues. — Quoi? n'est-il donc point naturel, quand on a vingt ans et une agréable figure, de prêter ses charmes à des hommes qui en ont autant à vous offrir, de désirer ce qui est désirable, en un mot de se gratter où cela vous chatouille? — Eh! non, en dépit de la vraisemblance; je l'ai bien observé depuis : faire cela comme je faisais alors, et avec cet excès, et avec ce libertinage, cela n'est point naturel pour une femme, cela est encore une conséquence du travesti.

Je fus premièrement rappelée à moi par une lassitude épouvantable. J'eus de temps à autre cette humiliation de prodiguer des plaisirs à de fort aimables gens, sans perdre moi-même mon sang-froid. Je n'ai point de goût pour ce rôle de spectateur impassible, que j'ai d'ailleurs rarement joué. D'ordinaire, je me fais peu prier pour applaudir, et même cela m'est arrivé plus d'une fois « devant que les chandelles fussent allumées ». Ce refroidissement inattendu se tourna en dégoût : je ne me dégoûtai point de mes amants, qui étaient pourtant grossiers et rustres, mais de moi-même, et, pour tout dire, de mon costume. A l'instant que j'étais le mieux en train, l'étrange déshabillage qu'il fallait faire, me morfondait. Le

croirait-on? J'avais des accès de pudeur, et il me venait à l'esprit que, si un homme en chemise est une vilaine chose, rien n'est plus laid qu'une femme en chemise d'homme.

Mais ce qui m'humiliait davantage, c'est que mes habituels compagnons de plaisir semblaient maintenant nourrir à mon égard des sentiments du même ordre que ceux-là. Quand ils n'avaient point de pâture, ils daignaient me faire hommage de leurs appétits; mais dès qu'une femme du pays se présentait, ils n'avaient plus d'yeux que pour elle. J'étais à coup sûr mille fois plus jolie et, sans vanité, je pense que les plus butors ne s'y trompaient point; mais celle-là portait des jupes. Je vis combien je m'étais abusée naguère, quand je me flattais de marcher parmi tous ces hommes triomphante et souveraine, ainsi qu'une déesse de la volupté : Vénus n'exerce point son empire en uniforme de fantassin. Passez-moi la pédanterie d'une citation (c'est de mon tuteur que je la tiens, ne croyez pas au moins que je sois une femme qui sache les langues anciennes) : je m'étais orgueilleusement comparée à cette mère des hommes et des dieux que Lucrèce invoque au début de son poème, et qui protège les amours en plein air, sous les étoiles du ciel. Hélas! j'en étais réduite maintenant, bien souvent, « à contempler

du rivage le grand travail d'une autre »; et ce n'est pas le plaisir que je préfère, si recommandé qu'il nous soit par la sage morale des épicuriens.

Je fis des réflexions; je n'avais plus rien de mieux à faire. Je ne pense que par pis-aller, et lorsque je n'agis point; mais je ne pense pas plus bêtement que la plupart : « Tiens, me dis-je, me voilà tout juste au même point que certain jour, où j'interrogeai madame ma mère touchant l'aléa du plaisir; suis-je restée depuis lors fidèle aux opinions que j'exprimais? Je soutenais mordicus « que les hommes vont à l'amour, révérence parler, comme des bêtes, tandis qu'il nous y faut, à nous, l'excitation d'un tendre intérêt ou du moins l'assaisonnement d'une émotion ». Ma maman me soutenait au contraire que le tout est de rencontrer un habile homme. Depuis que je m'adonne au plaisir de ces militaires, je crois bien que j'ai justifié la doctrine de maman plus que la mienne. Avait-elle raison contre moi? Mais alors, pourquoi ne suis-je plus sensible à des attaques dont la sûreté ne s'est pas une fois démentie, à des caresses qui se font chaque jour plus habiles, à des coups qui se dirigent mieux?

L'idée de mon costume, qui me taquinait fréquemment, me revint alors fort à propos et m'éclaira. On prétend que l'habit ne fait pas le

moine : est-ce que la culotte cependant ferait l'homme? Je me ressouvins de la terreur que j'avais éprouvée à la vue de cette autre femme si bien identifiée à l'homme parce qu'elle portait l'habit masculin; ma terreur n'était point si sotte et je n'avais pas échappé au même accident. Mais je n'avais pas emprunté à l'autre sexe, comme elle, le courage et les vertus guerrières : j'avais pris pour ma part la faculté du libertinage machinal. Et comme ce n'était heureusement qu'une crise passagère et qui venait de finir tout d'un coup, je voyais bien une fois encore que j'avais raison contre ma mère : il n'est point de la femme de faire l'amour comme une machine. C'est notre défaut ou notre privilège, comme on voudra : nous pouvons être polissonnes au dernier point avec des hommes de notre choix, mais nous ne pouvons pas être libertines sans discernement.

Comme je n'ai point coutume de chômer de ce côté-là, dès que je rentrai en possession de ma personne féminine, j'éprouvai le besoin d'exercer cette faculté de choisir, hors de laquelle nous ne saurions aimer. Ne trouvant point mon fait sur-le-champ, je tombai dans la mélancolie; mais combien cette mélancolie était reposante et douce après la fièvre des précédentes semaines, après l'angoisse de ces derniers jours! Chose bizarre,

j'étais réconciliée avec mon costume. C'est qu'il ne représentait plus à mes yeux cette fatale perversion de mon caractère, que je me félicitais d'avoir redressée ; il n'était plus qu'un masque à peine trompeur, un raffinement et un assaisonnement. Il gardait toujours une certaine influence sur les dispositions de mon âme. Ainsi, je voulais aimer un homme ; mais je voulais qu'il s'y mêlât je ne sais quel sentiment d'autorité, de protection que mon habit et ma carrure militaire me permettaient. Pourquoi subtiliser davantage? Ne voyez-vous pas qu'après m'être égarée dans ce labyrinthe, je me retrouvais là d'où j'étais partie : dès que je redevenais moi-même, c'est Chérubin qu'il me fallait.

Pauvre Charles, combien j'avais pris de détours avant de revenir à lui ! Il ne m'en sut pas mauvais gré. Il était l'un des rares que je n'eusse point honorés de mes faveurs, et je pense qu'il s'en réjouissait maintenant autant que moi. Je crois aussi qu'il ne m'avait guère désirée, tout le temps qu'il avait senti que je ne mentais point à mon costume, et que maintenant mon travesti lui paraissait comme à moi un agréable mensonge et un délicieux raffinement.

Du moins, cela lui donnait plus de hardiesse. Songez que ce cher enfant n'avait encore appro-

ché d'aucune femme et qu'il ne savait point leur parler. Avec moi, il s'entretenait librement comme avec un compagnon d'armes. Nous nous promenions ensemble tous les soirs. Nous faisions les cent tours sans être troublés, car on est plus libre de ses mouvements dans un camp que dans une garnison. Les nuits étaient déjà bien froides, car l'automne commençait; et si la fantaisie nous venait parfois de nous asseoir, il fallait, pour nous réchauffer, nous enlacer étroitement. Nous prenions ce pays en affection, et cela nous était une cause de tristesse, car nous avions sujet de craindre que l'on nous en expulsât. L'ennemi devait être tout proche, il était formidable, et, malgré leur valeur, les troupes républicaines n'étaient pas encore favorisées de la fortune. D'un jour à l'autre, les lignes de Wissembourg devaient être forcées.

Je me souviens de notre dernière veillée, dans la nuit d'octobre qui précéda le jour fatal où elles furent forcées en effet. De sombres pressentiments nous oppressaient tous les deux. Nous parlions à peine. Nous soupirions, et puis nous nous donnions des baisers. Soudain, Charles se trouva sur mes genoux, il me tenait par le cou. Son visage était si près du mien que, malgré l'obscurité, j'en saisissais toutes les expressions. « Eh bien! me

dit-il avec un sourire hésitant, avec une gaieté forcée, eh bien! Émilie, ne nous aimerons-nous donc jamais? » Je tressaillis, je le serrai sur mon cœur; et cet enfant qui ne savait rien me rapprit l'amour que j'avais oublié...

Ah! pardonnez-moi de l'avoir fait homme si jeune : il n'y avait pas, en vérité, de temps à perdre, car on me l'a tué le lendemain.

VIII

LE BLOC

Écrit à Paris, en 1796.

J'ai tort, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Bon. Je me fais de la bile pour rien. D'accord; mais je ne suis pas maîtresse de moi. Quand je regarde les événements contemporains avec ces bons yeux que j'ai, je prévois les sots jugements que l'on portera, dans cent ans, touchant notre Révolution. J'enrage d'avance. J'imagine qu'elle aura ses fanatiques, et ses critiques aussi, lesquels opineront à la normande pour se donner des airs d'impartialité. « On ne discute point la Révolution française, crieront les premiers, plus exaspérés que Marat ou plus empesés que Saint-Just : il faut tout accepter *en bloc.* » Les autres feront des distinctions subtiles, diffameront Ro-

bespierre et laveront les mains ensanglantées de Danton, en considération de cette belle parole qu'il a dite, de la patrie qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers. Je ne suis, moi, qu'une femme, et voyant les choses de tout près, il se peut que je manque de perspective. Mais non, dussé-je vivre jusqu'au bout de l'autre siècle (ce qu'à Dieu plaise, car j'aime cela), je ne jugerais pas autrement qu'aujourd'hui. Je ne me rangerais point à la superstition des uns et à l'éclectisme des autres. Je ne serais point si sotte que de faire le départ du mal et du bien dans une histoire qui procède par explosions, et où le mieux vient en général du pis. Mais je voudrais réserver mon droit d'exécrer les crimes et de rire des bètises.

Au reste, j'aurais plutôt une faiblesse pour les gens du bloc, et ce qui m'irriterait davantage chez les ergoteurs à distinctions et à tempéraments, c'est que je les suspecterais d'indulgence pour cette vilaine époque du Directoire où nous vivons. Ils allègueront que nous avons reconstruit une société toute neuve sur les ruines de l'ancienne. Billevesées! Je vous dis, moi, que la Révolution a tourné court, et tout uniment parce que voilà trois ans que l'on prenait les choses au tragique : cela n'est point français.

On ne se soucie plus de l'austérité; on veut faire bombance, boire frais, manger copieusement : la vertu enfin n'est plus à l'ordre du jour, voilà tout le secret de Thermidor.

Mais je m'échauffe pour des opinions supposées. Je ne reconnais plus mon style : c'est Montesquieu qui parle par ma bouche! Halte-là! Nous ne ferions rien avec grâce. Revenons donc, je vous en prie, aux élégantes controverses de sentiments.

J'avais les miens fort en déroute, lorsque je rentrai à Paris. La mort de mon petit Charles m'avait fait une grande impression, je ne me consolais point. Je n'étais pas d'humeur à me dissiper, et j'assistai à la renaissance des plaisirs sans en éprouver aucun. Ce grand mouvement des voitures par les rues, que je retrouvais après un silence de deux années, ne me ranima point. Elles n'étaient plus à la mode de naguère, et je m'aperçus que j'avais vingt-trois ans. J'étais affublée comme une émigrée ou comme une provinciale, mais je n'avais point de goût à prendre le ton du jour, qui était donné, à ce que je vis, par des personnes bien extraordinaires. Si j'eusse rencontré dans la société des gens de ma caste, sans doute que j'eusse moins tardé à reprendre et affirmer mon rang; mais il me parut d'abord

qu'il n'y avait en évidence que des domestiques affranchis. Je lisais sur toutes les murailles des affiches qui annonçaient la vente de nos hôtels. Quant aux lieux de plaisir, où fréquenter? Je me souvenais d'être allée jadis, avant les États généraux, à des Porcherons et à des bals de barrière; pour une fois, cela est bon de s'encanailler; mais, à présent, les Porcherons étaient partout, et jusque dans le faubourg Saint-Germain. Je n'eusse point résisté peut-être aux séductions d'une régence; mais, n'en déplaise à nos incroyables et à nos merveilleuses, cela ressemble à la régence comme une mascarade en parodie. Telles furent apparemment les causes pourquoi ma douleur dépassa les bornes d'une raisonnable fidélité.

Mais on ne saurait vivre longtemps dans la maison des fous sans prendre un peu de leurs façons, et il m'arriva bientôt telles aventures que je fusse devenue folle moi-même, si je n'avais la tête bien solide. J'avais établi mon logis provisoire dans une maison en garni assez mal tenue, et je n'avais plus le courage de me transporter autre part. Un jour que mes ressources diminuaient au point de m'inquiéter, je fus au Palais ci-devant Royal. Je jouai, je gagnai. En sortant, je musai près du perron, parmi les agio-

teurs : on me proposa des opérations auxquelles je ne compris goutte. Le cours du louis était fort variable. Mon avoir se trouva doublé en trois heures. Ces affiches d'encan, qui souillaient tous les murs, me donnèrent l'idée d'aller voir ce qu'il advenait de notre ancien hôtel, rue de Grenelle-Saint-Germain. Je rencontrai, au coin de la rue des Saints-Pères, un homme qui venait justement de s'en rendre acquéreur pour un morceau de pain. Il s'était arrêté là, n'en pouvant détacher les yeux, et contemplant, comme un amoureux transi, ma jolie rotonde et ma porte cochère en retrait. Il consentit néanmoins, et moyennant un honnête bénéfice, à se défaire de sa nouvelle propriété, avant même d'être entré en possession. Nous achevâmes de régler le compte chez le portier. Je couchai le soir chez moi, et, ce qui est plus piquant, dans mon ancien lit. Vous pensez quels rêves j'y dus faire. Je songeai d'abord aux inconséquences des révolutions, car enfin la France est bouleversée, mais mon boudoir est intact. Les autres salons ne sont point trop gâtés. On a seulement tendu des lits partout, et je ne sais point quelle caserne on prétendait faire de mes appartements. Je songeai au marquis, à mon tuteur, à Henri, à la nuit du 14 juillet, et même à des temps plus reculés. Le matin, quand je traversai

les antichambres, je m'attendais à y rencontrer mon grand laquais qui criait si fort : « Rangez-vous, voilà madame ! »

Point du tout, j'étais bien seule. Je m'assommai deux heures à regarder de ma fenêtre celles de l'ancienne Abbaye-aux-Bois. J'employai quelques après-midi aux emplettes, à choisir des gens, à rétablir l'ordre partout. Mais les soirées n'étaient point supportables. Le souvenir de Charles m'obsédait. J'apercevais, à une faible distance, l'appartement où nous avions vécu ensemble plusieurs mois. Quand il y paraissait des lumières, cela me rappelait nos veillées, et je pleurais.

Un soir, je n'y pus tenir. Je sortis à l'aventure. Je mourais de peur, mais j'aime mieux cela que mourir de chagrin et d'ennui. Eh quoi? Voici des passants, des voitures dans mon paisible faubourg. Voici un vieil hôtel dont la porte cochère est ouverte, et où il y a des illuminations. La curiosité m'entraîne, et aussi le mouvement d'une foule qui s'y précipite. J'entre dans une vaste salle à décorations étrusques. Je vois des hommes en grands habits sombres, des femmes dont les vêtements semblent affecter par leur forme certaines allusions de regret au passé. Mais femmes et hommes tournoient enlacés dans

la danse la plus immodeste. Je veux faire retraite. Un cavalier me saisit par la main :

— Comment, dit-il, êtes-vous entrée jusqu'ici? Y avez-vous droit?

— Je l'ignore, mais j'en veux sortir sur-le-champ.

— Pourquoi?

— Ah! monsieur, je porte un deuil qui ne me permet point de danser.

— Vous êtes donc des nôtres : c'est ici le *bal des Victimes.* Et puis de quoi m'avisais-je de vous demander vos titres? Vous êtes jeune et jolie.

— Eh! monsieur...

— Venez, laissez-vous emporter. Ignorez-vous encore les délices de la *walse?*

— Je vous dis que je n'ai pas le cœur à danser.

— Quelque amant que vous aurez perdu?

— Il n'avait pas dix-sept ans, il est mort pour la patrie, dans les lignes de Wissembourg, voilà un an et six mois.

— La fidélité de votre douleur est une chose antique, et je vous admire à l'égal de la reine Artémise. Mais auriez-vous par hasard des inclinations républicaines?

— Monsieur, je suis la marquise de B..

— A la bonne heure.

Il m'entraîne, et tout en *walsant* : « Madame la

marquise, dit-il, n'avez-vous point perdu d'autres proches que votre petit patriote de dix-sept ans?

— Monsieur, c'est un deuil qui me suffit.

— Pardonnez-moi, c'est peu qu'un amant mort, et mort à l'ennemi. La plupart d'entre nous pleurent au moins un père ou une mère, les mieux partagés sont ceux qui n'ont plus aucune famille. On ne fait guère attention à ceux que le rasoir national n'a privés que d'un cousin. N'importe, l'on vous fera passe-droit.

J'étais étourdie. Il est inconcevable de s'abandonner ainsi dans les bras d'un homme, devant une aussi nombreuse assemblée. Je fis pourtant de même toute la nuit. Je passais de l'un à l'autre, et tous me tenaient le même langage. J'étais presque honteuse à la fin de n'avoir pour mon compte que le deuil de mon petit ami, qui n'était même pas mort sur l'échafaud.

Je me fis des reproches de cette folle nuit toute la matinée d'après. Mais après dîner, étant sortie, j'avisai des enfants qui jouaient à la porte d'un marchand de vins. Il y en avait un à califourchon sur une sorte de boîte, posée en travers d'une charrette à bras. Je m'approchai, je vis avec une indicible horreur que cette boîte était un cercueil : les porteurs s'étaient arrêtés à boire. Mais ensuite je me reprochai comme une fai-

blesse ce mouvement de répugnance bien naturel, et je décidai que vraiment j'avais une considération de la mort qui n'est point de ce temps-ci. Je fis le ferme propos d'oublier.

Je rentrai cependant fort en colère contre mon siècle, et occupée de deux sentiments qui ne s'accordaient guère. L'un me portait à faire mille extravagances, afin de me persuader à moi-même, par mes propres folies, qu'on se peut moquer impunément de toutes les lois divines et humaines. Avec cela, je me prenais à réfléchir qu'il est peu décent pour une femme de se promener seule par la vie lorsque les temps sont ainsi troublés. Et j'en venais tout doucement à me faire une idée du mariage bien raisonnable et bien sérieuse. Cela me fit du moins ressouvenir, et fort à propos, qu'au fait j'avais un mari.

Un mari, maître Nicolas. Autant celui-là qu'un autre! Que diable pouvait-il être devenu? Je partis pour ma ferme de Beauce. Je trouvai le domaine saccagé. Maître Nicolas avait tout laissé à l'abandon ; après quoi il avait quitté le pays sans livrer à personne le secret de sa destination. Par bonheur, il avait eu le bon esprit de rompre, avant son départ, le lien fragile qui nous unissait ; et je pus me procurer les preuves écrites que j'étais divorcée par défaut. Je mis le nez dans

mes affaires, je suis femme à me débrouiller fort bien. J'embauchai des gens pour la culture, et je partis, ayant rétabli là encore une belle pièce de ma fortune.

Mais cela ne me contentait point : j'étais plus entichée du mariage que jamais, à présent surtout que j'avais du bien, un hôtel à Paris et une terre en Beauce. Où dénicher un nouvel époux, dans ce monde où je ne connaissais plus une âme, et où je n'avais d'amitiés qu'au bal des Victimes?

Je ne sais point comment je serais sortie d'embarras sans le sieur Liardot. Comme j'étais un jour à bâiller dans mon boudoir en rotonde, l'on m'apporta le prospectus d'un bureau de confiance, ouvert par ledit sieur Liardot, dont l'adresse était rue de la Tixeranderie, près celle des Coquilles, 83 et 108. Les gens en appétit de se marier s'y pouvaient faire inscrire sur un registre, pourvu qu'ils eussent de bonnes mœurs. On mettait en regard de leur nom un état de leur fortune et un raccourci de leur caractère; de sorte qu'il ne fallait que feuilleter le registre pour être certain si Liardot avait votre affaire, oui ou non.

Je m'amusai fort de cette invention. Comme je n'y songeais déjà plus, je reçus un *Indicateur des mariages* qui paraissait le mardi et le vendredi.

J'y pris un abonnement et j'en fis assidûment la lecture, sans manquer un numéro, moitié par curiosité, moitié par divertissement, car les annonces étaient impayables. Il me vient là-dessus un autre prospectus : c'est un bureau mieux entendu, où il n'y a plus de registre, mais des réunions du dernier genre : bal trois fois la semaine, et les quatre jours qui restent, jeu. Ma foi ! je fus au jeu : j'en raffolais. La maîtresse de la maison me vint recevoir à la porte. Je pouffais de rire dès l'antichambre, à l'idée des façons qu'elle devait avoir. Il m'en fallut rabattre, elle savait son monde et sa révérence me parut étudiée. Ce qui me choqua plus, c'est qu'il y avait des jeunes gens dans le salon qui étaient entrés avec le chapeau sur la tête. Je jouai donc, et je gagnai. Je résolus d'y revenir, je me trompai de jour, je tombai dans un bal, et, d'abord, l'on me présenta l'un des épouseurs en expectative.

Il était bien. Il ne fut pas trop insolent à me lorgner de son binocle. Je trouvai qu'il portait gracieusement son disgracieux habit et que sa perruque de chanvre ne le déparait point trop, à cause de la grande blancheur de son teint. J'avoue qu'il me fallut la circonstance de cette présentation pour me rappeler tout d'un coup quelle était

l'industrie de céans, et ce que moi-même j'y venais faire. Je dévisageai plus attentivement ce jeune homme, et je fis en même temps mon examen de conscience : il ne me parut point que j'eusse d'aversion pour lui. Mes sentiments me viennent toujours en une fois et du premier coup. Ils se peuvent exciter par la suite ou amortir, mais il n'y a de différence que du plus au moins, et la qualité ne change pas. Je vis donc, sans plus attendre, quelle sorte de sentiment m'inspirerait mon inconnu. Ce n'était point de l'amour en coup de foudre, ah ! bon Dieu ! (et d'abord il ne s'agissait que d'un mariage). Je n'étais même pas curieuse de lui, si bien qu'il fût. Et néanmoins il me plaisait. C'est qu'il avait un souci manifeste de suivre exactement les modes et une façon brave, et même provoquante, de les porter. Cela ne saurait remplacer ces grandes allures que nous autres nous héritons de nos pères, ni notre aisance ni notre impertinence naturelles. Et quand même, ce... comment dire ? ce... je ne sais quoi... Je souhaiterais un mot nouveau pour cette façon d'être nouvelle ; nos fils l'inventeront sans doute, car il n'y aura bientôt plus de gens vraiment nés, et ceux qui voudront se distinguer encore de la crapule ne le pourront plus que par ce... ah ! je souhaiterais, dis-je, un mot, mais un

mot qui fût âpre, qui fût enlevé, qui fût bref, une syllabe ; un mot bien; mais un peu canaille, un mot gouailleur, un mot qui claque aux oreilles comme une onomatopée, un mot qui n'ait point d'origine, point de noblesse étymologique, un mot qui naisse à l'improviste et par génération spontanée, un mot qui n'ait aucun sens définissable, et qui exprime pourtant tout l'inexprimable de ce que je veux dire. Mais comme le mot n'existe pas encore, force m'est bien de m'en passer.

Or donc, ce je ne sais quoi, qui était le caractère de mon prétendu, éveillait en moi un sentiment également nouveau. Je n'aimais point l'homme, peut-être même que je ne le goûtais guère. Mais cette tenue excellente à force d'étude, cette élégance qui était plutôt de l'application à être élégant, une bonne volonté louable et d'ailleurs couronnée de succès, j'en étais dupe sans l'être, avec un certain plaisir mélangé d'ironie, avec une certaine indulgence et un certain attendrissement. Cela s'exprimerait bien en disant que je gobais ce prestige factice, et que j'étais tout ensemble assez heureuse, un peu honteuse, et fort égayée de le gober ainsi.

Je fus bien flattée de voir, au ton de son entretien, qu'il ne se leurrait plus sur la qualité de son

élégance depuis qu'il sentait le prix de la mienne. Il semblait se réjouir à part soi de la trouvaille, et songer que j'étais femme à lui faire honneur et à lui donner de bons avis. Cela passait avant tout, et ma beauté ne comptait point. Si je le gobais, il m'admirait, lui, humblement; et au lieu que mon sentiment était comme tempéré par l'ironie, le sien était tenu en haleine par la peur. Il s'observait, pour ne point lâcher de paroles qui fussent mal élevées. Il ne voulait point marquer d'étonnement à ma vue, mais j'y vois clair.

Après quelques instants il me quitta, comme il était convenable. La maîtresse du logis prit un siège à côté de moi et me donna des renseignements. Je vous fais grâce de ces dires de notaire. Je ne mentionnerai que le nom du personnage, pour la commodité de mon récit. Il s'appelait Sainte-Foy. Ce saint et ce trait d'union lui faisaient une noblesse : c'était de la grosse monnaie de particule. Il me plut de m'appeler Mme Sainte-Foy. « Se peut-il, me disais-je pourtant, que l'on se marie avec tant d'imprévoyance et de hâte? Bah! cela n'est pas beaucoup plus fou que mon premier mariage, et un peu moins dramatique que le second. » Sainte-Foy me fit sa cour pendant une semaine, aux trois bals et aux quatre

assemblées de jeu. Puis je l'admis chez moi. Mon luxe l'éblouit, bien qu'il n'en fît rien paraître. D'ailleurs l'intérêt n'avait point de part dans ses sentiments, car nous ne mîmes jamais rien en commun de nos affaires, et je ne sus de quoi il vivait. On m'avait dit ses ressources, qui étaient, je crois, assez considérables, provenant d'un petit commerce de son père récemment défunt, mais il ne me souvient plus.

Je l'épousai après trois semaines, et ce fut de tous points un mariage comme tous les mariages : à telle enseigne que nous eûmes même notre lune de miel. Sainte-Foy avait mon âge. Je sus me l'attacher quelque temps par des plaisirs à l'égard desquels il était déjà peut-être blasé, mais avec un assaisonnement de délicatesses qui restaient une nouveauté pour lui. Il alla jusqu'à la passion, mais le fond et les causes de son affection ne changèrent point pour cela : c'était toujours de l'admiration et de la crainte. Quant à moi, je gobais de plus en plus, et j'avoue que, durant plusieurs jours, ce fut sans arrière-pensée.

Il faut convenir que mon mari était le plus merveilleux des muscadins. Comment résister ? Il avait un soin de sa peau et une fatuité de son corps qui ne déplaît jamais aux femmes. Il courait à pied à Monceaux, il courait à cheval à Ba-

gatelle, et il jouait aux barres dans le bois de Boulogne toute l'après-midi. Quand il rentrait, c'était pour changer de vêtements et de linge, pour des frictions et des bains. Si je l'appelais, il ne pouvait se déranger pour l'instant, parce qu'on le massait. Dès qu'il n'était point dehors à exercer ses muscles, il était nu à la maison. Moi je rougissais de penser au temps de ma jeunesse (voilà déjà comme je m'exprime : j'ai vingt-trois ans); en ce temps-là on se mettait plus de rouge et de poudre que d'eau sur le visage. La propreté est récente, elle nous vient des Anglais. Sainte-Foy révérait ce peuple et tâchait à l'imiter en tout. Il en adoptait l'accent ; et comme il zézayait déjà et supprimait les *r* de tous les mots, on n'y pouvait plus rien comprendre ; raison de plus pour l'admirer.

Mon athlète conduisait divinement. J'en étais flattée lorsque, conduisant moi-même, je le rencontrais aux Champs-Élysées. Car nous sortions chacun de notre côté, et ne nous retrouvions que pour souper chez nous. Mais le soir il m'offrait son bras, nous ne savions comment choisir parmi toutes les fêtes qui se disputaient notre curiosité. On tirait des feux d'artifice aux quatre points cardinaux, et il y avait au ciel autant de fusées que d'étoiles. Cette profusion de plaisirs m'é-

tourdissait, et je sentais bien l'avantage d'être dirigée dans tout cela par un homme qui s'y remuait si facilement. Seule, je ne m'y fusse point reconnue. Je n'aurais pas su courir ainsi de tous les côtés, j'aurais passé mes soirées entières tristement assise chez Garchy, à prendre des glaces d'abricot. Enfin, je trouvais mon mari aimable, impayable et nécessaire.

C'est peut-être de cela qu'est composé l'amour conjugal ; ce qui m'induirait à le croire, c'est que le jour où Sainte-Foy me trompa, j'y fus sensible. Une telle vulgarité m'étonna, j'essayai de redevenir moi-même. J'étais en colère. J'usai de représailles : cela ne me fit point plaisir. Le pis, c'est que, grâce au refroidissement de Sainte-Foy et à ma mauvaise humeur, nos tête-à-tête tournaient à l'ennui. Allons, pensai-je, il faudra subir le sort commun, et perdre encore cet époux-là, quitte à en retrouver un autre demain. Sainte-Foy devait nourrir le même dessein, mais il avait trop peur de ne point parler comme il faut pour prendre les devants sur une matière aussi délicate. Je résolus de le tâter.

— Allons ! lui dis-je un matin qu'il me rentrait à quatre heures seulement, tu es donc un enfant, que tu n'oses pas me dire, une bonne fois, que tu ne m'aimes plus ? Il rit d'abord gau-

chement, puis trouvant sans doute la façon de rompre assez neuve : « Parbleu! dit-il, mieux vaut s'entendre.

— Eh bien! c'est tout entendu. Va te coucher, Sainte-Foy, et laisse-moi finir ma nuit. »

Au réveil, nous prîmes nos dispositions. Nous divorçâmes peu d'heures après. Il y eut, en sortant de la municipalité, une pluie qui m'obligea de lui offrir une place dans ma voiture. « Où vas-tu? » lui dis-je. Il fut gêné : « Je ne me suis pas encore, fit-il, assuré d'un asile pour cette nuit. — Oh! pour la nuit, il n'en manque point; mais, tout à l'heure? » Il hésita : « Dînerais-tu volontiers avec moi? reprit-il. — Sans doute. » On nous conduisit au Palais-Royal, où nous mangeâmes gaiement et de bon appétit chez Corazza. Nous ne nous quittâmes que vers le crépuscule.

Il m'ennuya de rentrer si tôt; je me mis à errer dans les jardins. Il faisait fort beau, mais il y avait peu de foule. Je montai jouer, je gagnai; je redescendis. La nuit était tombée, les galeries regorgeaient maintenant d'oisifs et d'aimables. Mais je coudoyai des filles, ce qui m'importuna; je fus de nouveau dans le jardin : il était sombre et désert. Je me hasardai jusqu'au cirque, et je vis, sous les charpentes extérieures, des ombres qui gesticulaient. Je m'avançai, et j'eus comme

une vision que je n'oublierai de ma vie. Des misérables... Ils mettaient en tableaux vivants les scènes de l'exécrable roman de *Justine*.

Ce ne fut point le dégoût, mais la peur qui me prit. Je trouvai je ne sais quoi de fantastique et d'effroyable au spectacle de ce palais entièrement illuminé, empli, depuis les caves jusques aux combles, de goinfres, de filles et de joueurs, avec cette ombre centrale, où des monstres, rebut de la civilisation, outrageaient la nature à la face du ciel. Je songeai de nouveau que j'étais seule et sans défense : ah! c'était bien le temps d'y songer.

Je me laissai aller sur une chaise. Plusieurs personnes passèrent. Soudain je pousse un cri de joie. J'ai reconnu celui... celui, hélas! qui fut hier, mais qui n'est plus mon époux. Il m'a vue, il s'approche et j'ai recouvré tout mon sang-froid. « Eh bien! lui dis-je en riant, eh bien! Sainte-Foy, tu es toujours réduit à l'état de vagabond? » Il haussa les épaules : « J'ai perdu, grommela-t-il — J'ai gagné, partageons. » Il refusa, c'est une mauvaise tête. Mais il s'assit auprès de moi. Je n'avais plus peur et tout me paraissait transformé. J'admirais à présent sans réserve cette exubérance qui fait la vie de Paris si étourdissante et si belle, même dans sa plus basse crapulerie. Il

n'était point jusqu'aux monstres du cirque qui ne me parussent là bien à leur place, comme un complément nécessaire de cette infernale harmonie.

Cependant nos sentiments s'alanguissaient un peu, sans doute par un effet de la sérénité de la nuit. Nous parlions peu et de choses indifférentes ; nous évitions les sujets trop particuliers qui révèlent entre deux personnes un accord, une intimité peu convenable entre nous. Cela pourtant était charmant et mélancolique, cet entretien suprême, je pourrais presque dire posthume.

Cela même était si charmant que, pour n'en point gâter le plaisir par l'excès, je résolus d'y mettre un terme. A minuit sonnant, je me levai. Sainte-Foy ne me permit pas de rentrer seule et prétendit m'accompagner jusque chez moi. J'y consentis. Nous revînmes à pied. A ma porte, il me laissa à entendre, avec un peu trop de vivacité, qu'il ne comptait point s'en tenir là. C'est alors que je vis plus clairement que jamais la différence de nos deux natures, et l'éminente supériorité de la mienne. Il eût été piquant pour lui de me posséder après le divorce. Combien il était plus piquant à mon goût d'aller jusqu'au désir de cette fantaisie, mais de s'arrêter en deçà! Je n'eus d'ailleurs besoin que d'un mot pour lui signifier mon refus et lui

en faire deviner les motifs. Il prit cet air un peu effaré qu'il avait quand il craignait de ne pas se bien tenir à ma hauteur. Il n'insista pas. Je lui tendis la main; au lieu de la baiser, il la secoua fortement, à la façon des Anglais. « *Good bye!* » me dit-il, affectant d'être brave. « Adieu! » lui dis-je en souriant. Je l'ai rencontré, depuis, deux ou trois fois.

IX

LE NU

Décembre 1796.

Si j'ai dû faire, voilà trois ans, un article sur le travesti, il faudra bien aujourd'hui que je fasse un article sur le nu. Souvent, comme j'ai dit, le costume, pour nous autres femmes, est tout ce qui dirige nos sentiments, tout ce qui fixe nos mœurs amoureuses. Or, de la façon qu'on s'habille présentement, autant dire qu'on ne s'habille plus. Une femme qui porte des culottes ne pense et n'agit point comme une autre : que dire d'une femme qui ne porte rien du tout? « Ah ! vous me répondrez, cela n'est point neuf ni intéressant, et nous savons toutes à quoi nous en tenir là-dessus ; car il n'y a point de femme à qui la chose ne soit arrivée du moins plusieurs fois. » Mais je ne parle point d'être nue par occasion et dans les

conjonctures que vous entendez, je parle d'être nue du matin au soir et dans l'ordinaire de la vie. « Fi! vous y êtes-vous résignée? » diront mes petites-filles, lesquelles seront, j'imagine, des personnes fort bégueules, par le parti pris de ne point nous ressembler. Je l'ai bien dû faire, mes enfants. Rien ne serait plus choquant qu'une femme toute fourrée parmi d'autres toutes découvertes. L'habit est indécent parmi des gens qui n'en ont point. La pudeur même, qui commande que l'on cache ce que cachent les autres, commande aussi que l'on n'affecte point de cacher ce qu'ils montrent. Je vous dis que, dans un cercle de femmes en tuniques, nos paniers d'autrefois ne feraient pas rire : ils feraient baisser les yeux.

De bonne foi, ce ne fut point mon sentiment, d'abord qu'il fallut livrer à la curiosité de tout Paris les trésors secrets que mes amants seuls, et mes époux tout au plus, avaient eu jusqu'ici le privilège de contempler. Je me révoltai ce qui était nécessaire pour donner satisfaction à ma conscience. C'était peu de temps après mon troisième divorce (je n'oserai plus les compter). Je n'avais plus dessein de m'enfermer comme avant mon troisième mariage, et bien que je n'eusse plus d'homme, je prétendais vivre comme du temps que j'avais Sainte-Foy. J'avais

à renouveler ma garde-robe. Lorsque l'on me vint essayer mes toilettes : « Oh! dis-je, que me présentez-vous là? Mais ce n'est point des robes, c'est des lingeries. — Madame, l'on fait ainsi. — Quoi, n'était-ce point assez de renoncer aux damas et aux velours? Proscrira-t-on les pékins et les soies? — Madame, tout sera demain aux linons, à la gaze et aux mousselines. — Mais les couleurs?... — Madame, il faut être en blanc. — Bon, je me rends; mais d'abord je vais passer ma chemise. — Madame, voilà trois jours que l'on n'en porte plus. Ne lisez-vous point les feuilles? Cela y était hier matin. Mme Hamelin a renoncé la première à cet incommode vêtement, et Mme Tallien a suivi. — Pourtant... — Cela faisait des plis disgracieux. Un juste sur une chemise n'était plus un juste du tout. Et puis, voilà quatre mille ans que l'on en porte : vous conviendrez que, pour une femme décidée à donner le ton, il serait fort de subir le joug d'un goût qui est à ce point suranné. »

Je me résigne donc. On me soulève, et on me fait glisser de haut en bas dans un maillot qui simule à s'y méprendre la couleur des chairs. Je m'y trouve d'abord à la gêne, puis les mailles s'assouplissent aux mouvements de mes jambes et de mes bras, me voilà tout ensemble prison-

nière et libre; ah! cela est impayable! Je ne puis me défendre d'éclater quand on m'attache mon corset : cela, un corset? J'en portais de tels quand j'étais toute petite fille. Je revêts une robe à l'Omphale, avec une grande queue que l'on retrousse et que l'on passe dans la ceinture; ma jambe en est découverte beaucoup plus haut que la cheville. Pour les souliers, ce sont des semelles; au reste je ne marcherai point, par ordonnance de mon bottier, « Ne porterez-vous point de bagues aux orteils? » J'essaie, cela est d'un joli effet. « Mais vos diamants? » Je les ai fait remonter fort simplement, sur un seul rang. On me les dispose à l'entour des seins. Ils jettent mille feux, chaque fois que ma gorge s'élève et s'abaisse. Je pense que l'œuvre de ma toilette est achevée, quand l'une de mes tailleuses pousse un cri : « Madame, cette perruque blonde!... — Eh bien? — On est aux cheveux bruns depuis hier, et si cette couleur vous déplaisait trop décidément, il serait à peine supportable que les vôtres fussent bleus. »

Je demeurai seule devant ma glace, à regarder dans le détail comment m'avaient accoutrée ces femmes-là; et il me vint une grande tristesse. J'aurais pleuré, si dès l'enfance ma maman ne m'avait donné l'habitude de ne point gâter mon

visage quand il est fait. Ma sincérité m'oblige de confesser que ce chagrin n'avait point sa source dans un sentiment très louable. N'allez pas croire que je fusse si sotte que d'avoir honte. Je ne craignais pas non plus de déplaire : je sais que je suis bien faite, et en m'habillant, mes femmes me l'avaient assez dit; elles n'avaient cessé de me comparer aux statues que nos armées victorieuses nous envoient de l'Italie. Cela est flatteur, mais je serais bien fâchée de leur ressembler en effet : elles sont de marbre; et, le puis-je avouer? je les admire, mais c'est de confiance et pour ne point me distinguer. Je ne donne point dans le goût de cette beauté-là. J'ai les yeux faits aux costumes qui agacent, et point aux draperies qui accusent tout naïvement les formes. Voilà vingt-quatre ans que je vois des robes et des corsages qui ne disent ni oui ni non. Est-ce que je puis retourner toutes mes idées à l'improviste, et m'accoutumer tout d'un coup à des habillements qui ne laissent rien à entendre et qui affirment si brutalement ce qu'ils disent? Une femme de beauté résistante peut prendre jusqu'à son dernier jour le pas de la mode, quand celle-ci veut bien comme d'ordinaire modérer ses évolutions et ménager ses changements; mais ces renversements brusques, et qui vous obligent de ne point

changer seulement vos robes, mais encore de changer votre jeu, voilà ce qu'on n'accepte pas si aisément dès qu'on a passé la première jeunesse, voilà qui vous fait sentir terriblement votre âge et qui vous donne les premières inquiétudes, même quand cet âge n'est que de vingt-quatre ans. Rien ne marque plus la maturité que de chérir ses habitudes et d'avoir peine à en démordre. On n'est plus jeune dès qu'on n'embrasse plus avec la même folie tout ce qui est neuf, avec la même bravoure tout ce qui est absurde. Ajoutez-y que je me sentais, une fois encore, isolée, et dans la nécessité de faire un choix. Le combat que j'allais livrer sous de nouvelles armes n'était donc pas une escarmouche indifférente, et je tremblais au feu comme une novice.

Je sortis, et l'admiration qui m'accueillit dans les promenades me rendit le cœur au ventre. Elle me réconcilia tant soi peu avec la mode, et sans doute me corrigea le goût sur-le-champ ; car j'eus celui de reconnaître que mes formes ne laissaient rien à désirer. Même avec cette taille sous les bras, une je ne sais quelle fuite de ma robe laissait juger que ma taille naturelle, celle que je portais jadis au-dessus des hanches, est longue, souple et arrondie. Je ne me permettais plus de regarder par-dessus mon épaule droite,

craignant que l'on me soupçonnât de vouloir accuser par ce geste une ressemblance que j'ai avec la Vénus Callipyge. Je puis librement parler de mes jambes, puisque aussi bien je les montre : elles sont minces, elles ont l'avantage d'un mollet point trop bas, point trop lourd, et dont l'effort nerveux semble étirer les chevilles déjà fines, au lieu de les charger et de les gâter. Je ne pouvais point tenir longtemps rigueur à un usage qui me contraignait si obligeamment de livrer à l'admiration publique ces objets dignes, j'ose le prétendre, d'un applaudissement unanime. Je fus bientôt la plus enragée à briguer les regards des passants, par les rues. Il faisait froid, je pris un rhume. Point de poche. Où glisser un mouchoir? Je m'avisai que toutes les femmes s'étaient attaché un suivant, un complaisant, un favori, qui ne les quittait pas plus que leur ombre et leur servait de *porte-mouchoir;* et vous voyez qu'il nous en faut toujours revenir à l'idée des hommes : quand ce n'est point pour le service de notre cœur, c'est pour le service de quelque autre chose, voire pour celui de notre nez. Il me fallait trouver un amant, avant que mon rhume fût guéri.

Sans que je susse comment, par des hasards, par des rencontres, par des retours et des radia-

tions d'émigrés, ma société, dans les derniers mois, s'était si fort étendue, que déjà je songeais à rouvrir mes salons. En attendant, je fréquentais chez d'autres qui m'avaient prévenue. On y tenait des réunions bien étranges, où des gens, qui pour la plupart ne savaient point leur monde, prétendaient imiter les façons de l'ancien régime. Il s'en trouvait pourtant d'agréables : c'étaient ceux où l'on attirait des hommes de lettres. Leur conversation ne ressemblait guère à ce que ma mère et mon tuteur m'ont jadis conté des Duclos, des Grimm et des Jean-Jacques : n'y ayant là personne qui fût capable de disputer avec eux, on les laissait discourir d'une haleine, et ce n'était plus une causerie, mais une série d'argumentations. Eux-mêmes ne s'élevaient point, comme ces autres que j'ai nommés ci-dessus, aux plus hauts sommets de la philosophie. Ils faisaient plutôt des harangues académiques, élégantes et correctes, touchant les mœurs du temps, dont ils se plaisaient à être les *spectateurs*, suivant une mode empruntée aux Anglais. C'est moi qui donnais le branle à ces conversations, étant la seule qui sût de naissance tenir un cercle. Je ne réformais point l'usage nouveau de faire discourir les gens un par un, mais je ne me gênais point pour donner à l'occasion une réplique, laquelle appe-

lait une repartie, je savais interrompre de façon à mettre mon interlocuteur en évidence et non pas moi. Aussi me chérissait-on fort, et j'avais principalement deux amis, M. Arnault, jeune encore et qui s'exerçait à la muse tragique; M. Mercier, le peintre ordinaire de la capitale.

La première fois que je parus devant eux, en cet état où me réduisait la stricte observance de la mode, j'eus fantaisie de les interroger sur cette question du nu qui me préoccupait. « Franchement, dis-je, qu'en pensez-vous? Pour moi, je ne suis point revenue encore de mon premier effarouchement.

— Et moi, repartit M. Arnault, je ne suis point revenu de mon enchantement. Voilà dix ans que nous ne tarissons pas sur les vertus des Grecs et des Romains : il ne nous restait plus qu'à leur emprunter leurs usages et à nous approprier leurs goûts. Dès l'enfance, les maîtres m'ont formé à leur école; il me semble que je suis né parmi eux, et je me sentais exilé au milieu de mes concitoyens. Mais nos beauté sont consenti à revêtir la tunique, la chlamyde, le peplum. Je me suis attendri à cette vue, des larmes me sont venues aux yeux, et j'ai cru que je rentrais enfin dans ma véritable patrie. Heureux siècles, cités heureuses, où la plus enviée des gloires était

celle de posséder un beau corps, et où un tribunal de sages vieillards ne pouvait se résoudre à condamner Phryné coupable mais nue! Les femmes de la Grèce ne songeaient point à rougir lorsqu'elles assistaient à ces jeux où les adolescents, d'une grâce presque divine, luttaient ensemble sans aucun voile, et c'est peut-être un effet mystérieux de ce spectacle sur leurs imaginations passionnées qui leur conservait le privilège de produire de beaux enfants. Elles-mêmes, bien qu'elles fussent les modèles de la pudeur et de la chasteté, ne redoutaient point tant les regards, et vous savez que les vierges de Lacédémone, pour s'exercer dans le gymnase, ne se mettaient pas moins nues que les éphèbes. Pourquoi donc avons-nous honte de notre corps? N'est-ce pas un préjugé de la religion, qui a survécu à la religion même? Fuyons ces ténèbres, remontons jusqu'aux sources de l'humanité. Ce que nos pères appelaient une guenille est encore le plus clair de nos biens. Je veux qu'on la soigne, je ne déteste même pas que l'on ait un culte pour elle, et j'ai joie à voir comment les mœurs d'aujourd'hui répondent à mes désirs : si vous êtes les seules, mesdames, qui aient encore osé faire le public juge de vos beautés les plus intimes, si les hommes, avec une modestie qui leur sied mieux,

se dissimulent sous des habits grossiers et carrés comme quatre planches, eux-mêmes, avec leur habitude nouvelle des jeux athlétiques, ils me sont garants que l'esprit de l'antiquité renaît parmi nous, et lorsque vous leur prodiguez vos faveurs, vous ne les trouvez point indignes.

— Mais, monsieur, la décence, la vertu!

— Ah! j'en conviens, nos mœurs ne sont point sans reproche, mais attribuez-vous nos vices à la liberté du costume? Le nu n'inspire point les désirs, et j'ose affirmer que rien ne désoriente l'amour comme une admiration exclusive et absolue. Où se fixe votre attention, lorsque vous contemplez une statue? La grâce d'un geste ou le bonheur d'un contour vous attache : vous ne désirez point. Si les femmes ne savaient toujours où se reprendre, je les croirais désarmées dès qu'elles sont nues ; mais cela ne m'effraie guère, et j'ai confiance dans un avenir où les choix de l'amour seront guidés par un jugement que rien ne pourra plus séduire, au lieu d'être surpris et trompés par une stratégie subtile de trahisons et d'hypocrisies. »

Cette péroraison renouvela mes terreurs et en détermina plus précisément l'objet : je ne me voyais point réduite, pour plaire, à lutter nue dans un gymnase; j'eusse été médiocre à lancer

le disque; et puis — c'est une perversité de mon cœur peut-être, — bien que je ne redoute guère les jugements éclairés, je préfère les applaudissements surpris. Mais, fort à propos, M. Mercier me rendit l'espoir : « Moi, dit-il, je soutiens l'opinion contraire, et je ne m'en cache point. Je ne crois pas qu'on soit chaste quand on ne réserve pas sa nudité. Je crois que les hommes sont naturellement portés au vice, ou, si vous voulez, au plaisir, et que l'innocence même n'est pas sûre de soi si elle ne se dérobe sous des voiles. Au nom des mœurs que notre scandaleuse impudeur menace, je réprouve la mode nouvelle, je réprouve cette exposition publique de la beauté vivante; je dirai plus, je réprouve celle des statues dans les jardins, je souhaiterais qu'elles fussent enfermées dans des muséums, pour n'être soumises qu'aux regards des gens qui manient le ciseau. Certes, le culte que professaient les Grecs pour les beautés de la forme fut élevé, fut sublime comme une religion; mais j'en cherche les origines, et je les crois découvrir dans une préoccupation continuelle de l'amour, et presque dans une manie. Je ne crois pas à la pureté des regards qui profanaient les Lacédémoniennes au gymnase, les éphèbes aux jeux Olympiques; eux-mêmes se méfiaient des pensées mauvaises; n'avez-vous

point lu qu'en se levant pour prendre part aux exercices, du bout du pied ils effaçaient leur empreinte dans la poussière où ils s'étaient assis nus. Mon sentiment est que ce peuple fut amoureux des belles formes, parce qu'il était un peuple méridional brûlé de sensualité, avec cela merveilleusement doué par les dieux, si bien qu il a fait de ses vices la matière de ses chefs-d'œuvre. Mais j'admets votre proposition, j'admets que la nudité absolue inspire les idées poétiques et ne suggère point les autres, que la beauté soit un spectacle sans péril dès qu'elle est parfaite : où donc trouvez-vous des beautés de la sorte dans notre France, dans notre Paris? Ces jolis corps que l'on nous montre sont-ils modelés comme ceux d'autrefois? Point. J'y cherche et je n'y trouve plus la sévère ordonnance des lignes. J'y trouve, en revanche, de la friponnerie et de la polissonnerie. Jadis, la poitrine de Vénus même accusait la virginité. Celle de nos Vénus est provocante quand elle n'a pas fléchi; dès qu'elle s'appesantit par l'effet de l'âge et de la maturité, elle tâche à provoquer encore en se faisant un mérite de sa lourdeur et de sa nonchalance. Les chairs potelées ne présentent plus l'uni et la netteté du marbre. J'y vois des fossettes, j'y vois des taches, j'y vois des meurtrissures : elles semblent porter

la marque des mains qui les ont passionnément caressées. Ah! ces défauts mêmes sont un charme de plus lorsque l'amante les révèle à son amant dans l'alcôve; ils deviennent de honteux stigmates dès que le public entre dans la confidence. Et pour finir, ce marché ouvert de beautés nues dans nos promenades, au soleil de notre ciel trop pâle, à la neige de notre hiver inclément, est un défi au bon sens autant qu'aux bonnes mœurs! »

Je ne me souciais guère du défi que cela pouvait être. J'étais éperdue, j'aurais donné la moitié de mon bien pour un de ces grands peignoirs comme en dessine Watteau. A chacune des paroles que prononçait M. Mercier, je jetais involontairement un regard sur moi-même, et il me semblait que le malicieux orateur se divertît à tracer mon portrait. Ciel! des chairs potelées! Ciel! d'amoureuses meurtrissures! Ciel! des fossettes! Ah! de fossettes surtout j'étais criblée. Et moi qui boudais depuis une heure à la pensée que je pouvais bien ressembler à un antique! Je ressemblais tout bonnement à une nudité de Boucher, à une gaillarde de Fragonard, qui aurait enlevé entièrement ses jupes, au lieu de se les relever pardessus la tête. J'en devins toute rose : ce fut de honte d'abord, ce fut de plaisir ensuite, car je compris que mes inquiétudes étaient bien folles,

que le goût public ne se retournait point comme j'avais cru, et que j'étais encore fort capable de mener des hommes à ma guise. « Allons ! m'écriai-je, austère Mercier, optimiste Arnault, vous avez raison tous les deux. Il y a deux façons d'être nu. Celle qui vous plaît à vous, monsieur l'amant de l'antiquité, me paraît, en effet, peu dangereuse : elle fait froid dans le dos. L'autre, monsieur le censeur des mœurs contemporaines, me semble fort épineuse au contraire, et vous souffrirez que je n'en sois point fâchée... » J'allais poursuivre, quand les valets introduisirent une femme qui me fit voir qu'il y a bien une troisième façon d'être nu.

Elle venait pour la première fois dans cette maison où nous étions réunis, et j'avais fort ouï parler d'elle sans la rencontrer jamais. La belle Julie, bien qu'elle eût un corps admirable, ne donnait point du tout l'impression de cette beauté grecque, et ses gestes ne rappelaient point ceux des statues : elle en fit un naturel et gracieux, dès qu'elle fut assise, pour croiser les bras sur sa gorge, comme si elle avait froid. On n'aurait su découvrir aucune irrégularité dans ses traits, et pourtant ils n'avaient point cette ennuyeuse monotonie des figures sans défaut. Sa tête fort petite était mobile, légère, éventée. Ses yeux, ses lèvres étaient comme humectés d'esprit, de douceur,

de bonté et d'ironie. La liberté d'allures de son nez, si je puis dire ainsi, était quelque chose d'amusant et d'inconcevable. Elle n'avait point l'air de la jeunesse, mais de l'enfance, et elle était gaie de partout. Elle ne jouait point la pudeur ni l'innocence, on la sentait follement joyeuse de plaire, et avec cela on ne doutait point de son honnêteté, on lui découvrait même, à je ne sais quoi, une ignorance totale qui gênait. Voilà qui est bien à rebours de nos goûts et de notre esprit. Et pourtant accommodez cela : j'eus le sentiment que ce genre de beauté, qui est comme la contradiction de notre époque, en est aussi le fruit naturel et la création originale, et qu'il en restera dans les siècles à venir le type, le modèle achevé.

Les affections que cette beauté virginale inspirait pouvaient-elles s'abaisser jusqu'à la matérialité commune ? On contait de Julie certaines singularités, que jusqu'ici je n'avais point voulu croire, mais que je compris et que j'acceptai sur-le-champ : qu'elle était chère à son époux, et toutefois respectée de lui comme une sœur, qu'elle était chère à son amant et ne lui avait rien accordé. Ces passions toutes spirituelles me parurent, par un contraste du même ordre, la dernière et la plus raffinée invention de notre siècle dont je n'avais connu encore que le libertinage et les orgies. Ah !

Dieu! inspirer l'amour comme cette femme, par un prestige innocent, j'en voulus tenter l'aventure. Je ne prétendais point imiter Julie : ma dignité m'interdit l'imitation; au reste, celle-ci est inimitable. Je prétendais voir seulement si je saurais pratiquer cet art nouveau, si la souplesse de ma beauté irait jusque-là. J'allais négliger d'écrire que son amant platonique et fidèle l'accompagnait ce soir; je ne dirai que son prénom de Mathieu. Il était comte, et revenait de l'émigration.

Je m'occupai d'abord d'arranger un décor convenable à ma métamorphose. Mon grand salon, tel qu'il était, m'y parut fort impropre. J'en fis changer tout l'ornement, qui était bien tortillé. On appliqua au mur des boiseries d'acajou, des panneaux de stuc, des médaillons sur un fond jaune en des cadres d'argent. Les tentures furent de soie puce et de soie violette. Les meubles d'acajou, fauteuils bien carrés et bien raides, furent ornés de cuivres légers et fins, drapés de damas à grandes fleurs violettes, assortis aux rideaux; et quant à moi, j'eus pour m'étendre une sorte de canapé dont le fond était en fronton, et dont les deux dossiers, faisant avec le siège un angle droit, s'échappaient au sommet en col de cygne.

Le premier soir que je tins un cercle, on se récria sur le genre merveilleux de cette décoration.

J'y fus à peine sensible. J'étais exténuée. Par peur d'un embonpoint qui me menaçait depuis quelque temps, je m'étais mise au régime de toutes nos *Madame Angot* qui veulent être pâles et minces comme des duchesses : je ne mangeais plus, je buvais du thé toute l'après-midi et, ce matin même, je m'étais fait tirer deux palettes de sang. Il me vint tant de monde que je n'eus guère à donner de ma personne; je restai étendue. Mais, vers minuit, il me prit une faiblesse et je faillis à m'évanouir tout à fait. Alors, mon ami Arnault s'écria : « Messieurs, laissons-la, sortons; mais, auparavant, souffrez que je l'admire. Ah! comme elle est belle! » Et il demeura quelques instants en contemplation devant moi. Tous les hommes défilèrent ensuite, répétant : « Qu'elle est belle! » et partant sur la pointe du pied comme afin de ne m'éveiller point. J'étais mieux, cette façon de congédier son monde me paraissait adorable. A un moment que j'ouvris les yeux, je vis le comte Mathieu qui se penchait à son tour sur moi, et à qui je paraissais faire une grande impression. Ah! se pouvait-il que ce fût lui que je séduisisse justement? Quelle piquante victoire! mais non, quel enivrant triomphe!

A la fois suivante, je me portais fort bien, mais je résolus de clore la soirée de cette même façon.

Je me plaignis à plusieurs reprises, et enfin je feignis encore une faiblesse. Arnault s'y prêta. Sur son initiative, on recommença de défiler avec les mêmes cris d'admiration étouffés. Cela me procurait un plaisir si étrange et si délicat que je demeurai longtemps encore sans bouger de place après que tout le monde fut parti. Je poussai enfin un long soupir, comme si je fusse réellement revenue à moi. Je crois que je finissais par être dupe moi-même de cette petite comédie, et que j'avais perdu les sens quelques instants.

J'eus à peine soupiré que je m'entendis demander si j'étais véritablement mieux. « Quoi! monsieur, m'écriai-je, vous êtes resté? » Je reconnaissais l'amant de la belle Julie, mon cœur se mit à battre violemment, moins de crainte que d'orgueil. Mais déjà le comte s'est prosterné à mes pieds. Il en manie les bagues. Il baise les bracelets de mes chevilles, il m'embrasse les genoux, ses mains s'égarent. « Ah! lui dis-je, ce n'est pas ainsi que vous aimez Julie. » Il était trop affairé pour me répondre. Hélas! pensai-je, pour une fois que j'avais des fantaisies d'autre sorte!... Mais je crois bien qu'il me va prouver que je ne suis pas taillée pour inspirer des sentiments platoniques. » Du moins, il me le prouva comme il faut. N'importe, j'en eus un peu de tristesse et de regret... le lendemain.

X

DIVERTISSEMENT PROPHÉTIQUE

1797

Je donne mes contemporains au diable, il faudra bien que désormais l'on se passe de mes réceptions. Comment! cela n'est point tenable, mon goût n'est plus maître chez moi. J'ai beau faire, je ne suis point libre d'avoir seulement qui me plaît : mes salons sont envahis par le public, lequel n'est plus une élite comme autrefois, mais tout le monde. Mes réunions ne ressemblent pas mal à des fêtes où l'on paie. Les manières d'aujourd'hui sont écœurantes : on critique, on se gausse tout haut. Mes soupers ne paraissent point agréables, parce que mes potages ne puent point l'oignon. Les hommes y font des calembours depuis le premier service jusqu'au dessert, voilà

leur esprit ; et quant aux femmes, elles m'envient, tout en se réglant sur moi. La mode m'a volé mes évanouissements, à tel point que j'en suis moi-même excédée ; il n'y a point de soir où quatre ou cinq de mes invitées ne se trouvent mal. Toutes les autres ont des vapeurs, et je ne puis me débarrasser d'une grosse dame qui nous assomme tous avec ses spasmes à la Nina. Avec cela, des obligations qui révoltent : j'ai dû, bon gré, mal gré, prier les personnages du jour ; la Tallien est venue, plus nue encore que je ne craignais, avec des diamants aux pattes de devant et aux pattes de derrière. Dieu ! que cette femme est laide ! Je n'ai pas voulu du mari, qui est malpropre et qui m'offense l'odorat. Barras l'a conduite ; il est entré chez moi la tenant par la taille. Lui-même se balançait sur ses hanches, il était ridiculement chamarré, avec un plumet blanc sur la tête, qui heurtait les lustres. Quel mardi-gras !

J'ai fait mettre les volets aux fenêtres, et présentement je me tiens, avec mes amis de choix, dans mon boudoir en rotonde d'un style suranné, où rien n'est changé depuis la prise de la Bastille. J'y admets Julie, qui raffole de moi et moi d'elle, son fidèle amant, qui n'a été le mien qu'une fois ; Arnault, Mercier, fort peu d'autres, triés sur le volet. On touche du forte-piano, on zézaie des

romances; Julie, dont les bras sont beaux, joue de la harpe. L'on cause enfin, et je dirais bien qu'il n'y a plus que chez moi que l'on cause; mais les deux ou trois femmes bien que je connais se targuent toutes d'être chacune la dernière et la seule chez qui l'on fasse la conversation.

Ce qui me chagrine davantage, c'est que, dans le dégoût où je suis de ces mœurs, je ne rencontre plus personne à mon gré pour faire l'amour. Je n'éprouve même plus de ces curiosités que je vois naître autour de moi, se satisfaire et s'épuiser. La solitude de mon cœur a duré, en somme, depuis l'avènement du Directoire, avec des intermèdes qui ne furent même pas des fantaisies. Je m'en plaignais l'autre soir à mes entours. Il s'ensuivit un entretien de métaphysique, lequel fut bien agréable. Comme chacun parla comme il faut! Quelle connaissance du cœur de l'homme et du nôtre! Quelle pénétration de toutes les subtilités! Quelle imagination! Quelle poésie! Quelle analyse délicate de nos sentiments! Le malheur est que nous n'en éprouvons aucun.

De fil en aiguille, et remontant des effets aux causes, nous fîmes une critique bien acerbe et bien juste des coutumes présentes. Chacun dit tour à tour son fait à notre siècle. J'ai remarqué que tous les gens d'esprit de tous les temps se

trouvent mal logés dans leur époque, et qu'ils crient, mais qu'ils se gardent bien d'ailleurs de manquer à l'usage en quoi que ce soit.

Arnault eut pourtant le courage de son optimisme. « Mon Dieu! dit-il, vous vous indignez des dehors de nos gens et de leurs mœurs amoureuses! Savez-vous ce qu'il en sera dans cent ans d'ici, et que nos petits-enfants auront peut-être sujet de regretter le Directoire?

— Non, monsieur, dis-je, je ne le sais point, moi ni personne.

— Et moi, peut-être que je puis vous le faire savoir.

— Êtes-vous donc magicien, monsieur?

— Non, madame; et toutefois... mais il suffit: je vous réserve une surprise pour demain.

— Eh bien! donc, à demain; et, en attendant, apportez-nous, citoyen, les viandes froides, le thé. » (Car voilà encore un usage dont je pâme de rire et que j'observe, qui est d'appeler ses convives *monsieur* et ses domestiques *citoyen*.)

Le lendemain, même assistance, mais point d'Arnault. Sur les dix heures, il arrive, point seul. Il est accompagné d'un petit homme assez gros, enfin un poussah, olivâtre, la tête toute ronde comme une boule, les yeux tout ronds comme des billes et saillant sous les sourcils, un

nez retroussé, où l'on aurait mis un pouce dans chaque narine, coiffure démodée en catogan, costume de charlatan de foire, plus de galons d'or que Barras, sur son habit gris de fer, plus de plumes que le même Barras, sur son chapeau, culotte de panne rouge, l'épée, des dentelles, des diamants, que je pense faux.

— Mesdames, dit Arnault, c'est M. le comte de Cagliostro.

— Quelle plaisanterie! s'écria la belle Julie, qui est en relation de correspondance avec des diplomates étrangers. Cagliostro a été condamné à une prison perpétuelle, voilà plus de huit ans, enfermé au château de Saint-Léon, près de Rome, et voilà deux ans qu'il y est bel et bien défunt.

— Ah! madame, repartit l'étranger, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, mais je suis coutumier des résurrections. Ignorez-vous que j'existe dès le commencement du monde, et que j'ai notamment avisé Jésus-Christ qu'on le crucifierait?

Je le coupai : « Passons au déluge, monsieur, nous sommes de pauvres âmes bien terre à terre, qui n'avons d'intérêt que pour le présent, et un peu pour le plus prochain avenir. Nous voudrions savoir comment le monde se comportera dans la fin du XIXe siècle, pour ce qui est de la société et

de l'amour, afin de savoir du même coup s'il faut décidément nous plaindre de vivre et d'aimer dans la fin de ce siècle-ci.

— Madame, je vous veux contente; mais deux objets me sont nécessaires. Le premier est une carafe en cristal uni, au ventre bien rebondi, toute pleine d'une eau parfaitement limpide; au reste, voici la chose, fit-il en saisissant une carafe de ma grand-mère (car les miennes sont de cristal taillé). Il posa celle-ci sur un guéridon, et il poursuivit, avec un sourire qui n'était point sot : « L'autre objet ne se trouve point si aisément; je l'eusse apporté avec moi si je n'eusse craint de passer pour un imposteur qui prépare ses jongleries. C'est une personne dont la pureté n'ait subi aucune atteinte, et qui, par surcroît, ait un grand fonds de sensibilité; enfin, les lois de la magie exigent aussi qu'elle ait des yeux bleus. »

Il se tut, et nul ne souffla mot, attendu que je n'avais chez moi que des femmes mariées, veuves ou divorcées. Vous pensez bien que je n'y reçois pas les petites filles : j'ai en horreur ces pécores-là, et c'est à peine si elles commencent à devenir une compagnie, depuis que le ton est de les mener au *Cercle de l'Harmonie* ouïr et voir des obscénités.

Quand le silence eut duré un assez long temps

pour mettre nos curiosités en alarme, le Cagliostro, faux ou véritable, se retourna vers Julie : « Allons, dit-il, j'ai idée que madame fera l'affaire. » Et soudain, il la fixa d'un regard tellement flamboyant qu'elle se déconcerta. Elle ne répliqua point, elle se leva, elle marcha sur lui avec une raideur bizarre, comme mécanique. Il semblait qu'elle fût sur le point de se cogner à lui, s'il ne l'eût arrêtée de son bras tendu. Puis il fut quérir un coussin qu'il déposa devant le guéridon, et avec un mélange de galanterie et d'autorité que je ne saurais rendre, il donna l'ordre à Julie de s'agenouiller, ce qu'elle exécuta. « Maintenant, dit-il, ordonnez, mesdames ; moi, je ferai les conjurations nécessaires pour que vous ayez satisfaction. »

— Eh ! dis-je, il est à supposer que dans un siècle toute chose sera remise en sa place, la monarchie restaurée, la noblesse rétablie, sinon dans ses privilèges politiques, du moins dans les prérogatives de son rang, de son élégance et de sa fortune. Nous n'allons pas nous inquiéter des petits bourgeois, il n'y a que le dessus du panier qui nous importe, montrez-nous donc un peu des gens du faubourg Saint-Germain.

Je passe les simagrées du charlatan, qui durèrent plus d'un grand quart d'heure. Julie fixait

le globe de verre et riait de n'y rien voir du tout. Cagliostro semblait furieux. Nous faisions des gorges chaudes. A la fin, Julie eut une palpitation d'un si bel effet que j'y voulus voir plus d'intention que de magie. Mais elle cria aussitôt : « Grand Dieu ! Je vais voir ! Je vois ! » On m'avait conté que l'eau de la carafe doit bouillonner au même instant, le fait est qu'elle ne bougea point et que je continuai de voir au travers, comme si c'eût été de l'eau qui ne fût bonne qu'à boire. Mais Cagliostro tempêtait : « Parlez ! Parlez ! Que voyez-vous ? »

Julie reprit sa voix, son assurance naturelle, et même son ton d'enjouement : « Ah ! dit-elle, je n'aperçois rien de si prodigieux. C'est tout bonnement le grand salon de votre hôtel, ma chère, comme vous l'avez fait décorer à neuf ces temps-ci. Je ne m'étonne point que cela soit resté si frais tout un siècle, à voir la façon dont cela est soigné. Il y a, le long des murs, de grandes toiles grises, qu'un valet de chambre fait tomber en ce moment. Les meubles sont sous des housses et le grand lustre dans une chemise. Les boutons des portes sont enveloppés d'une peau de gant, qui est recouverte d'un papier de soie, qui est recouvert encore d'un gros papier. Une fille est en train d'enlever cela et de le plier, avec l'aide de

trois jeunes filles qui sont bien laides et pointues, et que j'ai failli prendre pour des filles de chambre à cause de leur tablier, mais qui sont apparemment les trois demoiselles de la maison.

— Quel monde est cela? m'écriai-je.

— Je n'en sais rien, mais le fait est que cela vous a succédé dans votre hôtel. Bon. les apprêts sont terminés, votre jolie pendule de bronze doré marque cinq heures, et l'on apporte le thé, tout comme ici. Quel pauvre thé! Voilà déjà un point fixé : ces gens-là n'auront guère d'appétit. Il n'y a que deux assiettes de petits gâteaux, et je ne vois point de viandes, que des petites languettes de jambon entre deux tranches de mie... Ah! comment se peut-il que je démêle ceci? j'ai une intelligence bien singulière : je ne puis pas connaître, n'est-ce pas? le dernier genre de ces temps futurs qui me sont révélés dans une carafe, et pourtant sans le connaître, je sens. à je ne sais quoi dans la façon d'être des objets, que cela est suranné, mal entendu, que des gens qui présentent leur thé de la sorte ne sont point du tout *dans le mouvement* et *dans le train* de la mode.

Je me pris à rire : « Mais, Julie, quelles sont ces façons de parler inusitées et bizarres?

— Laissez-la dire, fit Cagliostro sérieusement, ce sont peut-être des expressions prophétiques.

— Vous n'avez pas idée de cette argenterie, de ces théières, de ces tasses, poursuivit la voyante avec encore plus de volubilité. Cela est dans le goût que nous inventerons d'ici à dix ans, et par conséquent cela est en retard de quatre-vingt-dix ans. Mes trois jeunes filles reparaissent ; elles ont dépouillé leurs tabliers, je vois bien que leurs robes ont été taillées à la maison par des couturières de service. Et quant à la douairière qui vient d'entrer, je vois...

— Vous voyez, dis-je, d'assommantes caricatures, et vous avez une drôle de manie de ne découvrir que des femmes dans votre carafe. J'aimerais un peu savoir comment les hommes sont faits.

— Ah! Dieu!

— Quoi donc?

— C'est que votre souhait vient d'être exaucé sur-le-champ. Le salon s'est effacé, nous sommes présentement au jardin. Ils en ont fait de belles! On a coupé vos arbres, aplani vos corbeilles, et attaché des cordages à deux grandes potences de bois qui se rejoignent par le haut. Voici un jeune homme, ah! il est bien! c'est sans doute le frère des trois donzelles, je le trouve plus appétissant, mais quelle singulière occupation!

— Que fait-il?

— Des cabrioles autour d'un trapèze.

— Ce ne sont pas les mœurs d'un autre siècle, ce sont les nôtres.

— Il reprend terre, il s'entretient avec un homme chevelu, vêtu de satin noir, sanglé dans un gilet d'or : ce doit être un mage, comme M. de Cagliostro. Mon gymnasiarque monte à sa chambre, il s'habille... je demande grâce (Julie ferma un instant les yeux). — Quel vilain accoutrement tout noir il a revêtu! il porte une cravate de batiste blanche, mais on en taillerait cinquante comme celle-ci dans le goître d'un de nos incroyables. C'est donc la nuit? car il y a des bougies allumées. Notre homme les souffle. je ne distingue plus rien.

— C'est, dis-je, qu'il sort, il a quelque rendez-vous; enfin nous allons assister à quelque scène de galanterie.

— Ah! il fait clair.

— Où sommes-nous?

— Dans un cirque.

— Dans celui du Palais-Égalité, qui sans doute s'appelle de nouveau le Palais-Royal. Nous allons contempler le *grand Casoar des Indes.* Belle nouveauté!

— Point du tout, c'est un cirque particulier, si je ne me trompe, et où l'on se trouve dans une sorte d'intimité. C'est apparemment ce qui rem-

placera les salons. Je n'y découvre point le casoar des Indes, mais mon jouvenceau de tout à l'heure, qui est dans un maillot de soie violette pâle, avec un petit caleçon de satin de même couleur, mais plus soutenue. Il répète ses cabrioles, toutes les femmes ont les regards fixés sur lui : elles ne portent point nos binocles, mais des face-à-main en écaille ; à la plupart d'ailleurs il suffit d'avoir de bons yeux. Elles palpitent, elles admirent ces muscles vigoureux et souples. Il n'est point difficile de voir qu'elles souhaiteraient d'en juger autrement, elles s'en parlent à l'oreille ; mais pourquoi secouer ainsi la tête? Que prétendent-elles dire? Que cet Hippolyte est, comme l'autre, « implacable ennemi des amoureuses lois »?

— Ceux d'aujourd'hui, dis-je, sont plus humains, nos athlètes sont moins ménagers de leurs forces ; mais, Julie, je ne comprends rien au tableau que vous nous décrivez là. Il faut que la société soit destinée à rester plus de cent ans encore sens dessus dessous et que j'aie eu tort, en conséquence, de vous adresser dans le faubourg Saint-Germain. Mais où sera le monde que l'on peut voir? Se faudra-t-il accommoder encore d'une bourgeoisie parvenue? Est-ce que c'est les financiers qui auront le haut du pavé? Monsieur

de Cagliostro, remuez un peu vos génies. Je ne serais pas fâchée d'assister à une réception du bel air.

Julie poussa des soupirs. « Ah! que cela me fatigue, quel voyage! Je n'ai, de ma vie, autant marché. Je traverse la Seine. Quel changement! L'église de la Madeleine est entièrement construite, et elle est le centre de Paris. Quels boulevards! quelles avenues! Je touche au but. C'est un grand salon. Félicitez-vous, vos désirs sont exaucés, il y a là un luxe magnifique, et on y doit attendre une nombreuse compagnie; déjà les bougies sont allumées.

— Enfin! vite! comment cela est-il décoré? Comment cela est-il meublé?

— Il y a une grande incohérence, des sièges de toutes les façons, de ceux où l'on se tient tout raide et de ceux où l'on est enfoncé jusqu'à se perdre; pour les recouvrir, on a cherché partout des morceaux de vieilles étoffes. Quelque chose s'accroche à la cheminée, qui est certainement une chasuble de prêtre. Peut-être qu'il y a eu encore une révolution. Mais je démêle dans toute cette confusion un goût dominant pour les objets du temps de Louis XV, dont il y a des reliques parmi cette défroque du passé. Une femme amplement vêtue d'étoffes éclatantes se démène,

elle trotte, elle se rasseoit, elle s'évente. Elle vient de pousser de petits cris... Comme cela est comique! Je n'ai pas entendu ses cris, je les ai vus. Monsieur de Cagliostro, est-ce que vous ne pourriez pas obtenir de vos génies qu'ils me fissent aussi lire dans sa pensée, cela m'éclaircirait.

— Faites effort, madame, vous y lirez.

— Mais oui, je sens, je devine. Elle examine tout, elle se demande si tout est comme il faut, suivant un modèle convenu qu'elle s'est fixé. Elle s'examine elle-même et se dit : « Est-ce que je suis assez ressemblante à Mme Geoffrin, puisque aussi bien mon embonpoint ne me permet pas de prétendre aux grâces de Mme d'Epinay? »

— Je suis, dis-je, curieuse de voir les têtes qui viennent ici.

— Le défilé commence. Il y a des hommes politiques et des hommes de lettres.

— A quoi les reconnaissez-vous?

— Sans doute, c'est par la faculté nouvelle que j'ai de lire dans les âmes, car ils n'ont point leur littérature sur le visage. Comment aussi est-ce que je reconnais que leurs vêtements sont taillés à Londres et que leur linge y est blanchi?

— Et les femmes?

— Elles arrivent en foule. Je ne m'y débrouille

guère, je ne vois qu'en gros. Leur caractère principal me paraît être qu'elles n'ont point de style, elles sont comme ces meubles, de toutes les époques. J'en vois une qui a des paniers, une autre, parole d'honneur, aussi déshabillée que nous pouvons être, jusqu'à la taille du moins. Je cherche son corsage, et ne lui trouve aux épaules que des bretelles de pierreries. Elle doit être une beauté reconnue comme notre Tallien, car il y a les mêmes bousculades et les mêmes exclamations sur son passage. Oh! cette autre est en velours noir, à cru sur la gorge. Combien nous eûmes tort de renoncer à cette magnifique étoffe, nous qui avons des peaux si blanches! La robe est simple, unie. Un croissant de diamants étincelle dans les cheveux blonds, dont l'arrangement est sans artifice. Cette femme a le visage d'une vierge, avec des yeux d'une froideur et d'une perversité, d'une cruauté au moins singulière. C'est un ange, mais entre les pattes de qui je ne souhaiterais à personne de tomber. En voici d'autres, de vives, de gaies, une toute follette. Ah! la charmante étourdie! Elle est coiffée de biais, habillée de travers, poudrée inégalement, et malgré cela élégante; elle porterait sa toilette retournée, que l'on devinerait encore qu'elle sait la porter.

— Quel joli tableau! quelle diversité! Mais l'essentiel serait d'entendre causer ces personnages-là. Ils se mettent par groupes, j'imagine, et vous devez surprendre des entretiens d'amoureux.

— Point du tout. L'on s'est mis en rang, un rideau se lève dans le fond, et on joue une comédie qui est d'un auteur étranger.

— Ah! dis-je, bien entendu,

— C'est un poète septentrional.

— Il va de soi; mais comment? dans cent ans d'ici le goût d'Ossian ne sera point passé?

— Je ne sache point qu'Ossian ait fait des pièces de théâtre, et il doit s'agir d'un Scandinave plus moderne.

— Ma chère, dis-je à la voyante, une comédie dont les paroles ne s'entendent point ne divertit guère, et pour moi je n'aime au théâtre que les entr'actes.

— Les spectateurs me semblent du même avis. Ils viennent d'applaudir à tout rompre quand le rideau est tombé, mais ils s'empressent de quitter leurs places et de former des groupes, dont quelques-uns sont de plusieurs femmes autour d'un homme qui pérore, mais dont la plupart sont d'un seul couple.

— Nous tenons enfin des amoureux. Tâchez d'entendre.

— Je ne le puis, mais la pantomime ne laisse point de doute. Cette beauté que je vous ai décrite, vêtue de velours noir et parée d'un croissant de pierreries, s'entretient de fort près avec un homme jeune. L'amour seul peut faire le fond de leurs discours, mais je gagerais qu'ils se sont égarés dans la métaphysique, ainsi que nous hier soir.

— C'est, dis-je, que cette nombreuse assistance les gêne. Monsieur de Cagliostro, je vous prie, faites-les nous voir dans le tête-à-tête.

— Oui, répondit Julie, cela sera piquant : je pense qu'ils viennent de se donner un rendez-vous. Elle a secoué la tête mais elle ira, car il lui vient d'affirmer que cela est sans conséquence, attendu qu'il s'agit simplement de visiter son appartement de garçon. (Admirez encore, je vous prie, l'intelligence que j'ai de la pantomime, ayant deviné tout cela sans rien entendre.)

— Mais, dis-je, je veux le voir aussi, cet appartement. Quel dommage que je n'aie qu'un grand fonds de sensibilité, mais point des yeux bleus, ni l'autre chose qu'il faut pour être voyante !

— Consolez-vous, je vous le décrirai, vous y croirez être vous-même ; m'y voici, je le vois. Ah ! quel goût barbare ! quel fouillis ! quel brouillamini ! Je conçois que l'on s'irrite le regard de

temps à autre sur l'une de ces monstruosités de la Chine, mais d'en faire un ameublement tout entier... Et puis ces brimborions-là ne doivent pas être de la belle qualité, gageons qu'il n'y en a pas un seul qui vaille un louis.

— Nos amoureux sont-ils là-dedans?

— Lui seul, et fort mal vêtu, avec une veste ronde, d'un lainage tout à fait grossier. Il bâille, il tire sa montre. Il se lève, il court, c'est sans doute que l'on a sonné. La porte s'ouvre, c'est bien elle : quel paquet! Voilà donc une toilette de rendez-vous? Pourquoi tant de mystère? Elle ne consent qu'à peine à soulever un voile fort épais. Il lui prend une main qu'il baise. Il est discret. Les voilà qui parlent. Encore de la métaphysique? Ce n'est plus l'heure. Est-ce que nos filles et nos fils seraient destinés à manquer de tempérament?

— J'en ai peur. A quoi bon cette comédie?

— Ah! il prend l'initiative, mais point hardiment comme j'aurais cru. C'est tout juste s'il ose toucher à sa maîtresse. Elle résiste. Eh quoi? elle résiste pour de bon, et je vois d'ici qu'elle vient d'alléguer des raisons plausibles, car il ne désobéit point : il discute. Il entr'ouvre une porte. Ah!

— Qu'est-ce?

— Je devine les motifs de cette résistance : ils sont plaisants.

— Mais quoi ?

— Je n'ose les dire. Elle a peur... mettons : de se décoiffer, et il vient de lui rétorquer son argument, en lui ouvrant un cabinet de toilette fort bien aménagé. Laissez-moi le temps d'y regarder, cela est beau. Voilà des peignes, des brosses à montures d'argent, des glaces. Qu'est cela? Une cuvette. Les nôtres ne sont point de cette immensité. Patience, je quitte ce réduit, je rentre à leur suite dans la chambre. Ciel ! c'en est fait, elle n'a plus rien à lui refuser.

Nous nous pressons tous autour du guéridon, nous voulons voir. « Point, dit Julie en riant comme une folle, il n'y a que moi qui aie les yeux ouverts. — Mais, dis-je, hâtez-vous de les fermer. Monsieur de Cagliostro, est-il concevable qu'un tel spectacle soit réservé à des yeux innocents?

— Oh ! dit-elle, ne vous effrayez pas ainsi. Nos amoureux sont de ceux que l'on peut suivre jusqu'au bout de leurs ébats, sans risque de perdre son sang-froid.

— Décrivez pourtant, décrivez, et que votre précision ne nous laisse aucun regret de notre fâcheuse indignité.

— Eh bien! elle s'apprête à couronner les désirs de son ami. Dirai-je qu'elle se déshabille? je mentirais; elle s'est mise à l'aise tout au plus, et c'est une femme qui ne doit point renoncer à son corset, même la nuit. Mais à la facilité de ses mouvements, je devine que sa corsetière lui en a fait un tout exprès pour de telles séances, et dont l'élasticité doit convenir à l'amour comme à l'équitation. Mais le corset n'est rien : je comprendrais encore que nous autres qui portons des vêtements si légers et rien dessous, nous nous fissions un jeu de ne pas nous dépouiller davantage pour accorder nos faveurs, un peu d'agacerie ne nuisant point pourvu qu'il n'y ait pas véritablement d'obstacle. Mais cette femme si enveloppée, et qui doit par-dessous comme par-dessus... Ah! l'adroite personne! comme les apparences trompaient! Je crois que j'en ai plus qu'elle, et comme le peu qu'elle a est léger, soyeux, impalpable!...

— Ah! de grâce, moins de discours et plus de faits. Peignez-nous les physionomies, et laissez-nous en paix avec le costume.

— Je n'y comprends rien. J'ai rarement vu deux personnes qui eussent l'air de s'ennuyer davantage. Ils rempliraient une corvée qu'ils auraient plus de cœur à l'ouvrage. Ils jouent

leur rôle comme des comédiens de la province. Leurs attitudes sont embarrassées. Ils ne savent que faire de leurs mains.

— Voilà qui n'est pas croyable.

— Ils prennent leur résolution tout d'un coup, comme si c'était un mauvais moment à passer qu'il valût mieux passer vite. Et je doute, en effet, que la chose soit bien agréable pour l'amoureux, à en juger par la médiocrité de son action. Elle pose maintenant une question à laquelle il répond affirmativement, et aussitôt elle est debout devant la glace. Il lui exprime sa reconnaissance en termes mesurés, tandis qu'elle rajuste ses épingles à cheveux. »

Il y eut quelques instants de silence, après quoi, Julie n'ajoutant rien, ne voyant plus rien sans doute, je dis à M. de Cagliostro : « Vous prétendez que cela doit se passer ainsi dans une centaine d'années? J'en suis fort aise, car j'aurais alors cent vingt-cinq ans, et je ne veux pas vivre assez pour voir cela. »

XI

PETIT PARADOXE SUR LES COMÉDIENS

1797.

Qui a une fois agioté, toute sa vie agiotera. Je dis cela pour moi, qui ai commencé de rétablir mon bien au tripot, et qui ne puis plus vivre hors des tripotages. Ce n'est pas au moins par intérêt : je n'ai point du tout d'avarice et j'aime à jeter l'argent par les fenêtres, mais j'ai la passion de l'intrigue et elle ne s'exerce plus que dans les affaires. Naguère les femmes employaient leur génie politique dans les cours, aujourd'hui c'est dans les banques. Il ne s'agit plus de surprendre la faveur d'un maître, mais d'attraper et d'enlever le public, et aussi d'acheter ou de vendre quand il faut. La lutte est plus brutale et plus sanglante. Il n'y a plus des disgrâces, mais des

ruines. Au reste, on en revient, et j'ai vu des gens remonter sur leur bête, après avoir dégringolé, à se casser le cou, du haut de leur fortune en papier. Mais je m'emporte jusqu'à l'éloquence, et, tout en écrivant, je fais sauter en l'air le ridicule qui pend à mon bras et ne me quitte point, à cause des valeurs dont il est rempli. C'est que je suis belle joueuse, et vive la guerre aux écus !

Tout ce préambule est pour dire que l'on m'a engagée dans une entreprise admirable. Un homme que j'aime parce qu'il aime l'aventure, parce qu'il dédaigne les chiffres qui ne sont point gros, parce qu'il est avec cela épris des belles-lettres, farci d'idées nouvelles, grand inventeur d'utopies, un ancien joaillier, banquier en cour de Rome, enfin qui a fait tous les métiers où l'on manie et où l'on caresse l'or, Sageret, s'est mis en tête d'accaparer les théâtres de comédie, de musique et de ballet, d'acheter Feydeau, d'y installer les Français conjointement avec les chanteurs de l'Opéra-Comique et de l'Opéra. Il avait besoin pour cela d'une somme; j'en ai fourni une bonne partie, sur les conseils de mon banquier Perregaux, qui est celui de tous les comédiens de France. J'en ai déjà perdu les trois quarts, mais je ne regrette point mon argent, et j'en donnerais encore dix fois plus pour réduire à

merci la Montansier qui est contre nous. Je la déteste, cette femme.

Il va de soi que je me suis jetée à corps perdu dans la société des comédiens. Combien mal je les connaissais! Comme je les jugeais à faux! On a beau raisonner droit et gratter les sots préjugés qui vous ont été inculqués dès le premier âge, c'est toujours sur les principes de l'éducation que l'on se règle et point sur les principes de la raison. Vous pensez que je fais bon marché des superstitions qui avaient cours dans mon enfance, et avec cela je gardais je ne sais quelle impression diabolique des comédiens, comme s'ils étaient toujours pour moi des excommuniés.

J'entre au foyer du Théâtre-Français; j'y trouve ce qui n'existe plus autre part : un cercle. Je m'assieds sur le grand divan réservé aux dames, qui règne tout autour du salon : la Contat y préside vis-à-vis de la porte d'entrée. Je prends part à des conversations où s'agitent les questions de l'art et de la philosophie. On n'y met plus peut-être cette vraie chaleur du temps où le siècle était jeune, emporté; mais c'est une finesse, une ironie, un scepticisme qui déconcerte et qui charme. J'apprends ici les nouvelles galantes, la chronique amoureuse et la chronique scandaleuse; je médis du prochain, qui doit bien me le rendre

dès que j'ai le dos tourné ; j'ai, pour me donner la réplique, mes amis anciens et des nouveaux, qui sont Colin d'Harleville et Alexandre Duval, et un jeune homme qui, je pense, ira fort loin, Legouvé. Voilà des satisfactions pour l'esprit. Bref, si je raffole des théâtres, c'est que j'y trouve tout à la fois un aliment, et pour la passion que j'ai des affaires, et pour la passion que j'ai aussi des entretiens délicats.

Mais, en vérité, tous mes désirs y sont comblés : j'y trouve encore ce que j'aime le plus au monde, c'est le monde, la bonne compagnie, dont le regret est tout ce qui m'attache à l'ancien régime. En ces lieux, il n'y a point de Mme Angot. On y rencontre ce que la guillotine a oublié de la noblesse ; mais je n'en dis point assez : tous les gens d'ici ont les allures de la naissance et le langage aristocrate. Je ne me lasse point de les admirer, car ils sont les seuls que la Révolution n'ait pas atteints : ce n'est plus que dans les pièces que l'on vous appelle ouvertement comte ou chevalier, ce n'est plus que chez les comédiens que l'on déniche encore des cœurs titrés et des âmes à particule.

Bon ! Émilie, perdez-vous le sens ? Que vous sert d'avoir vous-même le sang bleu et d'être une marquise authentique, si vous vous laissez pren-

dre comme une bourgeoise aux faux-semblants de cette politesse prétendue, à la grimace de cette distinction, au clinquant de cette richesse! — Faux-semblant? Clinquant? Grimace? D'abord cela n'est point vrai. Faux-semblant, les rentes de Mlle Raucourt? Et son palais de la rue Royale, où, jusqu'au début de l'an dernier, elle a donné des fêtes qui faisaient courir tout Paris; où je l'ai vue, moi, travailler ses rôles en un boudoir tendu de taffetas vert? Et les terres qu'elle a achetées, une fois son hôtel vendu? C'est une fille de théâtre qui porte les dentelles de la ci-devant reine, et elle les porte bien, en reine, point de théâtre; et je n'imagine point qu'elles soient devenues fausses en passant des Tuileries aux coulisses.

Grimaces! Et ce qu'il vous convient d'appeler le vrai monde, que pensez-vous qu'il soit? L'estimez-vous plus vrai, plus proche de la nature que ce monde-ci? La nature, dont mon cher tuteur me rebattait jadis les oreilles, est comme ces monarques de l'Orient qui ne se montrent point à leurs sujets. Qui se pourrait vanter de l'avoir touchée du doigt, de l'avoir jamais vue face à face et toute nue? J'ai senti, rien que deux ou trois fois depuis que j'existe, son haleine qui m'effleurait la peau, et ce petit souffle est quelque chose de si terrible que j'en suis tombée à la renverse. On éprouve

ensuite bien affreusement la fausseté de tout ce qui fait l'ordinaire et le quotidien de la vie du monde; on y retourne, mais avec la distraction d'un enfant grondé, à qui les bourrades viennent de communiquer un peu de gravité passagère et qui est désenchanté de ses jouets. Dans ce monde, que vous appelez le véritable, tout est hors nature, tout est mensonge. On y est littéralement et sans métaphore sur des planches, où l'on récite un rôle appris, où les plus belles joies descendent du cerveau plutôt qu'elles ne montent des entrailles, où les plus belles larmes sont celles qui coulent et qui s'arrêtent aux ordres de la volonté. Et, puisque la vie du monde n'est que comédie, personne, à mon sens, ne la doit mieux vivre que les comédiens, attendu qu'ils sont de la profession : je pense là-dessus comme ce roué qui ne voulait faire l'amour qu'à des filles, comme étant les seules qui sachent la cuisine de leur métier.

Ces façons de voir me devaient inspirer de prendre un amant au théâtre. Car enfin je cherchais encore, et parbleu! cela est d'une bizarrerie qui ne se peut point supporter. Peu de femmes ont compté, je pense, de plus nombreux amants que moi : or je me vois à tout propos dans l'état d'une femme qui n'en a aucun. Je songeais que le

plaisir d'aimer est bien plus vif lorsque l'on aime un personnage en vue, et que rien ne met en évidence comme les tréteaux : il y a des milliers de gens qui paient pour contempler l'homme qu'on a choisi; cela est flatteur. Cette idée m'enflammait encore davantage, mais dès que je voulais passer des généralités à la pratique, je ne découvrais personne qui fût susceptible d'éveiller en moi, tout d'un coup, une grande passion. Les comédiens que je fréquentais ne parlaient guère qu'à mon imagination : il fallait s'y attendre et je ne pouvais espérer mieux; mais le fâcheux, c'est qu'ils n'y parlaient chacun que par intermittences, dans des conjonctures très particulières, et, pour tout dire, dans un rôle déterminé, hors duquel je les voyais sans plaisir. Or, de coucher avec un homme qui ne serait toujours qu'Agamemnon ou Mahomet, cela m'eût semblé trop imposant et monotone. Pour mes sens, ils n'étaient émus que par les Arlequins et les Jocrisses. J'ai eu honte souvent de cette inconcevable faiblesse pour les queue-rouge, et si ma franchise veut que je l'avoue, je ne me charge point de l'expliquer.

A la fin, tout s'arrangea pour le mieux : je trouvai mon affaire en la personne d'un débutant qui ne me plut aussi que dans un rôle; mais ce

rôle embrassait pour ainsi dire tous les autres et satisfaisait à toutes les exigences de l'amour. car c'était le rôle de l'Amour même. J'entends que mes vues se portèrent sur un petit figurant de seize ans ou peu s'en faut, qui représentait le fils de Vénus dans une décoration d'opéra. Il paraissait quelques instants, très haut, vers les cintres, où il était soutenu par des fils de laiton invisibles. Il avait la plus jolie figure, la plus divine. On pouvait aisément juger de son corps, qui n'était vêtu, à proprement parler, que d'un maillot. Ce n'est point ses ailes qui l'eussent dérobé à la curiosité ardente de mes regards. Son arc tendu semblait diriger une flèche contre moi. Je crus la recevoir en pleine poitrine, car je fus toute prise en un clin d'œil; oui, mon cœur même ne se désintéressa point cette fois, car celui qui s'offrait à moi n'était pas seulement le comédien que je souhaitais, c'était aussi le chérubin, le premier et le seul amour de toute ma vie.

Je ne fis rien d'abord pour approcher l'objet de ma nouvelle affection. Il me suffit d'aller. tous les soirs que l'on jouait la pièce, assister à son apparition, de ma loge d'avant-scène. Je me plaisais à le voir voltiger dans les airs, et je demeurai longtemps rebelle à l'idée de l'en faire

descendre. Mais, peu à peu, mon amour s'humanisa. Le plaisir trop platonique de la vision fut gâté par l'impatience de la possession. Nouvelle étrangeté : tout le temps que ce premier plaisir m'avait suffi, pas une fois je n'avais songé au péril que courait mon idole dans la situation fantastique où elle se présentait à mes yeux; du jour où je désirai de la voir véritablement près de moi et sur terre, j'eus des peurs affreuses qu'elle y tombât. Fut-ce un pressentiment? Je n'y crois guère. Mais le soir même je vis son corps, qui était presque horizontal, se redresser tout à coup par la rupture sans doute de l'un des fils. Les autres, ayant à supporter un poids plus lourd, se rompirent presque aussitôt, trop vite pour que l'on pût venir au secours de l'infortuné, assez lentement pour laisser aux spectateurs haletants le loisir d'une horrible réflexion et d'une angoisse mortelle. Enfin, il s'abîma sur le milieu de la scène. Je poussai un grand cri, qui se perdit dans la clameur universelle, et je faillis m'évanouir, mais je pris sur moi. Je me levai, je me précipitai vers les coulisses. Le rideau était baissé, la représentation interrompue. Je montai sur la scène. Je saisis dans mes bras la victime de ce malheureux accident : elle vivait! Le médecin, qui l'examina sur mes genoux, ne lui découvrit

point de fractures. On l'étendit sur un méchant matelas. Il reposait sur les deux tronçons de ses ailes brisées qu'on ne lui avait point détachées des épaules. Il entr'ouvrit les yeux. « Peut-on le transporter? demandai-je. — Sans doute, mais où cela? — Chez moi, j'ai ma voiture. » On le dépouilla de ses oripeaux. Malgré moi, je détournai la vue. Puis on me le remit, enroulé dans une couverture. Il n'avait personne au monde, et il restait à l'abandon, si je ne l'eusse ramassé là.

Chez moi, il fut pris de fièvre, effet d'une peur tardive. Ses dents claquaient, il pleura. Je fondis en larmes. Il s'endormit, et je m'installai près de lui dans un fauteuil pour le veiller. Le médecin, qui revint le visiter dès la première heure, me retira de l'inquiétude. Toutefois, notre intéressant malade ne quitta point le lit de toute la semaine. Il dormait la journée entière, et assez mal la nuit. Je passais des après-midi à contempler son joli visage pâli qui se renversait dans les oreillers. Quand il eut la permission de se lever, je le fis habiller, je l'emmenai dans mon jardin; il s'appuyait sur mon bras : ah! quelle ivresse de soutenir ainsi Eros blessé! Il souriait avec un peu de souffrance et de contrainte, comme je l'avais vu sourire quand il planait dans les cintres, et moi je songeais à part moi que le

temps approchait enfin où je pourrais commettre le crime délicieux dont tout Paris m'accusait déjà. Mais, obligée de me réduire quelques jours encore aux termes de la pure tendresse, j'eus d'abord un assez fâcheux désappointement : le Cupidon ne me témoignait aucune reconnaissance. J'ai la tête légère et autre chose également, mais le cœur bon et sensible. Lorsque j'aime, je me plais aux plus pénibles services, aux plus humiliants, et ma joie est excessive dès qu'une parole, dès qu'un signe me récompense de cette abnégation ; mais ma douleur devient effroyable aux moindres apparences de froideur ou d'ingratitude. Mon Cupidon convalescent me mit à de rudes épreuves. Dès qu'il eut la force de marcher seul, il repoussa mon bras assez brusquement. Mes attentions, ne lui étant plus indispensables, parurent aussitôt l'excéder. Comme tous les jeunes gens de cet âge, — hélas ! moi qui les aime tant ! — il avait la vanité ridicule de se refuser aux caresses, qui lui paraissaient tout au plus un traitement convenable à l'enfance ; et cela est plus fort que moi, je ne puis aimer sans enfantillage, il faut que j'embrasse et que je berce, que je flatte les joues, que j'accommode les cheveux, que je cajole.

Bah ! me dis-je, essayant de me consoler, je

prendrai du moins une certaine revanche, il me suffit. Le garçon est bien fait, il est gracieux, il a l'air de la volupté, il deviendra moins farouche quand il comprendra que je ne le traite en enfant que pour mieux le traiter en homme... Mais le pis, c'est que son physique même semblait se métamorphoser à vue d'œil. Cette beauté, qui m'avait séduite, et à laquelle mon aveuglement attribuait des caractères presque divins, prenait ceux de la plus affligeante vulgarité. Il n'était plus Cupidon, mais à peine un de ces jolis gamins qui font qu'on se retourne dans la rue. Ses gestes qui, dans un décor de théâtre, usurpaient la noblesse antique, perdaient dans un appartement toute ampleur et toute élégance. Eh quoi! ces façons lascives étaient donc un mensonge aussi? Celui qui, par un effort de son art, les avait su affecter sur la scène, demeurait dans le terre à terre un enfant novice et timide que mes avances paralysaient au lieu de l'irriter, et, avec des yeux tout pétillants de vice, il m'opposait une froideur dont je ne pouvais plus moi-même éviter la contagion.

D'abord je le laissai en paix, fort mortifiée. Pour me divertir, je pris des livres. J'ouvris un jour le *Paradoxe sur le comédien*, de Diderot. J'y remarquai cette distinction subtile que fait le

philosophe entre l'homme et le comédien. J'y lus que le talent d'un acteur ne tient point du caractère de sa personne; que ce n'est point avec sa sensibilité naturelle qu'il émeut, ni avec ses joies ou ses douleurs propres qu'il touche, ni avec sa beauté réelle qu'il est beau; et même que, s'il prétend user à la scène des qualités qu'il possède véritablement, il se trouve fort au-dessous de ceux qui ne les possèdent point, mais qui les empruntent. Ce fut un éclair. « Diderot, m'écriai-je, a raison, et je suis une bien grande sotte: j'ai voulu d'un comédien pour avoir un comédien, et je ne l'ai pas plus tôt sous la main qu'au lieu du comédien j'y cherche l'homme. » Après cela, comme il faut toujours que mon imagination s'emporte, je m'allai figurer que mon petit ami avait l'étoffe d'un génie et d'un amoureux de théâtre magnifique, justement parce qu'il était, de sa nature propre, froid, malhabile et même stupide. Je le grandis, je l'exaltai : peu s'en fallut que je ne lui appliquasse l'indécente comparaison que fait Diderot, de Shakespeare avec le saint Christophe de Notre-Dame.

Il me fallait donc tout doucement l'amener à se dépouiller de soi-même dans nos tendres entretiens, et à me donner la comédie. J'entrepris d'abord de le prêcher sur son art. Il en parlait mé-

diocrement. Je prétendis lui suggérer de l'ambition ; je lui déclarai que ces fonctions de figurant muet n'étaient point dignes de lui. Je lui dis un jour par hasard : « Quelle manie ont les comédiens français de faire jouer Chérubin en travesti? Tiens! voilà un rôle qui conviendrait à un joli garçon comme toi. » Cela m'inspira sur-le-champ un projet assez original : je résolus de jouer avec lui cette adorable scène où la comtesse habille et chiffonne le petit page. « Ah! dis-je, battant des mains, quelle idée! Cela m'amusera follement. Apprenons les rôles. » Et j'eus la patience d'enseigner celui de Suzanne à une soubrette assez ragoûtante qui me servait.

Nous fûmes, au bout de huit jours, en état de répéter. Dès les premiers mots, je me félicitai de mon invention. Tous les détails que donne Suzanne sur le physique du personnage tombaient sur l'acteur à propos. « Les longues paupières hypocrites », que voilà une expression qui peint! Je frissonnai malgré moi, lorsque, relevant la manche du jeune homme, elle dit : « Ah! qu'il a le bras blanc! C'est comme une femme! Plus blanc que le mien! Regardez-donc, madame. » Quand Suzanne tint la guitare afin de l'accompagner, il prit assez bien devant moi cette attitude qui doit être imitée de la belle estampe,

d'après Vanloo, intitulée *la Conversation espagnole*. Il ne chanta point trop mal sa romance. Enfin, cela était beaucoup mieux que la réalité, — mais cela était encore loin de mon idéal. Il jouait avec si peu d'expérience qu'il perdait par sa propre faute la moitié de ses avantages. Il avait véritablement l'âge de Chérubin, et il ne semblait point l'avoir ; il était jeune, et le feu, la vivacité, l'aspect même de la jeunesse lui faisaient défaut. Avec des yeux d'une langueur adorable, il ne savait point lancer de regards langoureux. Allons, j'en conviens, c'était une nouvelle défaite, et je ne fus point fâchée du tout quand, à l'instant juste où le comte Almaviva doit frapper à la porte de la triste Rosine, quelqu'un frappa en effet à la mienne. Mon Chérubin n'eut que le temps de décamper comme dans la pièce de Beaumarchais, et fut, « sans manteau, le cou et les bras nus », s'enfermer dans un cabinet voisin.

Je criai que l'on entrât. C'était Molé, ce grand amoureux, ce merveilleux acteur qui joue les jeunes premiers à plus de cinquante ans, et qui sait se jeter à genoux comme pas un, se relever mieux encore. Je me suis liée avec lui, depuis que j'ai des intérêts dans le théâtre, et je lui ai donné chez moi ses grandes et ses petites entrées.

Il me plaisanta sur le bruit de fuite qu'il venait d'entendre, sur mon trouble manifeste, et aussi sur le brillant costume d'Espagnole que j'avais revêtu pour la circonstance. Je lui confiai sans détour l'histoire entière et ma déconvenue.

— Eh! fit-il, vous n'avez point lu avec assez d'attention le *Paradoxe sur le comédien*. Vous n'avez point lu que Baron jouait à soixante ans passés le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait mieux qu'un jeune homme, attendu que, pour être jeune au théâtre, il ne s'agit point de l'être en réalité, mais qu'il faut « s'être promené longtemps sur les planches ». Mais, ajouta-t-il en se penchant sur moi davantage, il y a un passage après cela, qui me concerne et que je sais par cœur : « De nos jours, la Clairon et Molé ont, en débutant, joué à peu près comme des automates, ensuite ils se sont montrés de vrais comédiens. Comment cela s'est-il fait? Est-ce que l'âme, la sensibilité, les entrailles leur sont venues à mesure qu'ils avançaient en âge?... »

Il se tut. Je demeurai un peu embarrassée. Je répondis enfin : « Savez-vous que votre citation a tout l'air d'une impertinence? Prétendriez-vous par hasard doubler le rôle de Chérubin que ce petit morveux a si mal rempli?

— Entendez-le, dit-il, comme il vous plaira. »

J'éclatai de rire : « Eh! dis-je, mettez-vous donc là. Nous n'appellerons point Suzanne, jouez de la guitare vous-même et chantez la romance de la marraine sur l'air de Marlborough.

— Point, il y faut plus de préparation. Et puis ce n'est point ce rôle-là que j'entends jouer. J'en veux composer un tout neuf et le créer pour vous.

— Ah! répliquai-je en soupirant, il est inutile, vous savez bien que vous ne le feriez pas, et moi je ne retrouverai de toute ma vie ni un Henri ni un Charles.

— Qui sont-ils? »

Je lui peignis les deux personnages. Je lui fis le détail de notre intimité et un récit fidèle de ma rencontre avec Henri le jour du 14 juillet, de notre retour par les rues désertes, de notre rentrée triomphale dans ce boudoir où nous avions célébré la victoire populaire à notre façon d'amoureux. Je lui dépeignis encore la campagne de Wissembourg et ne lui cachai rien de cette nuit suprême où mon Charles ne s'était donné à moi que pour m'être retiré le lendemain.

— Fort bien, dit-il, je tiens mes rôles. J'y vas travailler cette nuit, et je vous prie de m'attendre demain soir, vers dix heures, dans votre petit boudoir en rotonde. Mettez en scène comme il faut, afin que mon entrée ne manque point. Que

tout soit dans l'ordre où il était voilà huit ans, et surtout les bougies éteintes.

J'obéis, et à l'heure dite, je suis dans mon boudoir, sans lumières. J'ai sacrifié une robe hors d'usage pour reproduire ce déshabillé galant où les femmes de Saint-Roch m'avaient mise impromptu. Je rêvais sur mon canapé. J'entends des pas, je me lève, je cours à la porte. Elle s'ouvre, et je suis saisie à bras-le-corps par un homme qui est nu jusqu'à la ceinture et dont le fusil tombe sur le tapis, avec un bruit sourd. A la clarté douteuse de la lune, je vois, je distingue... Oh! miracle! c'est le vainqueur de la Bastille, c'est Henri en personne! Hélas! pensai-je, la ressemblance doit s'arrêter à la physionomie et au costume. Elle ne s'y arrêta point, l'illusion fut si forte qu'il y eut un moment où, comme dans un rêve, je crus ouïr la grande voix de la foule et les cris confus d'autrefois.

Le lendemain, Molé me vint voir en volontaire de la République. Il fut Charles comme il avait su être Henri. Mon imagination effaça tous les objets dont j'étais environnée, je pensais me trouver en pleine campagne, dans cette mauvaise hutte isolée où j'avais perdu le courage de me refuser à ce jeune héros, et je m'abandonnai aux transports de l'amour, au milieu

des terreurs et des pressentiments de la mort.

Mais le plaisant, c'est qu'à la troisième épreuve, pour me montrer la souplesse de son talent, Molé eut la fantaisie de jouer un rôle tout opposé. Il voulut me rendre le marquis, mon premier époux. Il l'imita si bien au naturel, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir de lui un hommage, que j'appellerai conjugal. Je m'amusai d'abord de ce badinage, puis je me vis sur le point d'en bouder : « Ah ! lui dis-je à l'oreille, je ne goûte point l'ancien régime, reprends ton rôle d'hier, et figurons-nous, s'il se peut, que la patrie est en danger. » Souveraine puissance de la muse tragique ! Cet homme plus que mûr put changer d'allures dans l'instant même. Il n'avait point là son uniforme pour que la représentation fût parfaite ; mais l'on ne répète pas toujours en costume, et c'est quand ils manquaient de culottes et de souliers que nos soldats, dit-on, chantaient le mieux la *Marseillaise*.

XII

LE ROMAN PAR LETTRES

Écrit en 1797.

J'étais seule dans mon boudoir. Julie entre en coup de vent. « Ah! lui dis-je, que vous paraissez émue! — Ah! dit-elle, il faudrait avoir un cœur de roche... Je viens de lire l'histoire la plus touchante et la plus palpitante. Cela est vrai, cela est d'hier, et ce n'est point dans un livre que je l'ai lu, mais sur des pièces authentiques. Je veux que vous goûtiez le même plaisir : prenez ces lettres que je vous laisse. » Elle en posa un paquet sur la cheminée et ne demeura ensuite qu'un instant, trop rêveuse, et moi trop piquée, pour que la conversation ne languît point. Dès qu'elle fut dehors, je me jetai là-dessus; j'y

passai une bonne partie de la nuit. En voici quelques morceaux :

Lettre du chevalier de Roquebrune
à Mlle de Saint-Amand.

« Mademoiselle, on me permet de vous écrire : cela n'est pas ordinaire ; mais notre aventure n'est pas ordinaire aussi. Il y a un mois que mon père me fait appeler dans son appartement, et m'avertit à brûle pourpoint de mon prochain mariage avec vous. Il veut bien entrer en des détails touchant les arrangements qu'il a pris avec monsieur votre père, qui est l'un de ses amis plus anciens et plus intimes. Il me met à même d'apprécier les avantages réciproques que nous trouverons, vous et moi, dans cette union assortie. Il va jusqu'à me fixer la date de toutes les cérémonies, qui seront : la présentation au parloir de votre couvent, dans huit jours ; huit jours après, afin que l'on ait du temps pour le trousseau, la présentation à votre famille, dans un grand dîner qui se fera chez vous, qui sera suivi d'un autre chez lui ; dans la même semaine, la discussion des articles, la signature du contrat et la publication des bans, dont on rachètera l'un ; la noce, le lundi suivant. Je lui fais remerciement de ses bontés, je l'assure de ma sou-

mission, de ma reconnaissance, et je lui témoigne en même temps une vive impatience de vous connaître. Je vous prie de croire que ce sentiment n'était point simulé : j'en fus toute la semaine occupé à un tel point que je ne prêtai pas la moindre attention aux événements politiques, à la rébellion du peuple et à la prise de la Bastille. Je n'observai point davantage l'air soucieux de mon père, et quant aux préparatifs que je voyais faire, qui mettaient toute la maison en remue-ménage, je ne doutai point qu'ils eussent pour objet la prochaine réalisation de notre bonheur commun. Il n'était qu'une chose que je n'omisse point, c'est le jour choisi pour notre première entrevue. Le matin même, mon père ne m'en soufflant mot, je l'interrogeai. « Ah! fit-il de mauvaise humeur, il ne s'agit point de cela du tout : nous partons ce soir, et en grand secret, pour l'étranger. — Mais, monsieur... — Je l'ai décidé, et je vous engage à prendre vos dispositions, vous n'avez que la journée. — Monsieur, un seul mot, de grâce : est-ce que vos accords avec M. le marquis de Saint-Amand sont rompus? — Point du tout; j'ai donné ma parole, et le malheur des temps ne m'oblige qu'à différer. — Verrai-je du moins ma fiancée? — Cela est impossible, attendu qu'elle est sortie hier du cou-

vent et partie le soir pour l'Italie, où M. de Saint-Amand compte de belles relations. J'ai moi-même de la ressource en Allemagne, puisque je suis chambellan honoraire du grand-duc de Bade : je ne doute pas que Son Altesse nous fasse la grâce de nous recevoir comme il convient. M. votre futur beau-père et moi ne nous sommes résignés qu'avec peine à cet éloignement; mais il voit les choses au pis, et moi de même. D'ici à trois mois, la vie ne sera plus tenable pour les gens de notre rang : mieux vaut prendre ses mesures à temps. Au reste, comme en un pareil désarroi l'on est excusable de déroger un peu aux usages, il a la bonté de vous autoriser à faire votre cour par lettres; et je compte que vous profiterez de cette licence dès que nous serons arrivés au lieu de notre retraite.

« Ce lieu est Manheim, l'une des plus belles villes de l'Allemagne, à ce qu'on dit. Je puis par là juger des autres. Celle-ci est à périr d'ennui. Mon père s'est déjà mis au ton des petites cours de l'Empire, ce qui, au reste, ne lui est pas d'un sensible avantage, car l'on nous a reçus très froidement. Son titre de chambellan indispose les hauts dignitaires d'ici, qui ne se soucient point qu'un Français vienne manger à leur râtelier : il n'est point trop richement pourvu. Le grand-duc

ne mène pas seulement le train que des gens comme nous mènent à Paris. Mais cela ne vous importe guère. Peut-être que vous me faites l'honneur d'être un peu plus curieuse de ma personne, et je dois suppléer à la présentation que nous avons manquée par une présentation épistolaire : j'entends que je vais vous faire mon portrait en pied.

« L'on a dû vous dire que j'ai dix-neuf ans, qui est un âge bien tendre pour se marier. Mon père hésitait, malgré l'amitié qu'il porte au vôtre et son désir ancien d'unir nos maisons. Ma mère lui a objecté qu'il serait fort sot de manquer une occasion si honorable pour ce mauvais motif de mon excès de jeunesse, attendu que je serais aussi bien libre de jeter ma gourme après le mariage qu'avant : je ne me permettrais pas de vous l'écrire, si ce n'étaient là les expressions propres de madame ma mère, mais je vous supplie de croire que telles ne sont point mes intentions. — J'ai, dit-on, quelques traits de ressemblance avec le roi Louis XV, d'où l'une de mes gouvernantes avait pris coutume de m'appeler le bien-aimé : je l'aimais bien aussi, et je ne sais pourquoi on l'a chassée. J'ai des dents fort blanches, un peu grandes, et que je montre beaucoup, car je suis d'un naturel ouvert et je ris à tout propos.

Mes cheveux doivent être bien, car ils faisaient des jaloux parmi mes camarades, qui me les tiraient de toutes leurs forces afin de me les arracher; mais c'est une beauté de peu de conséquence, et je pense que la mode des perruques nous survivra. Je ne voudrais point, par exemple, que celle des moustaches reprît, car mes lèvres n'ont pas besoin d'être cachées. Mes yeux sont bleus, mais j'ignore s'ils ont de l'expression. J'ai le front haut, mais qui fuit un peu, et le nez bourbon comme tous les miens. Vous avez ouï dire, sans doute, que nous sommes un peu parents du roi : cela est glorieux, et je me demande pourquoi l'on n'en parle qu'à l'oreille. Ma taille est un peu médiocre, mais ma croissance n'est pas achevée. Au moral, j'ai beaucoup de fougue et d'ardeur, l'orgueil de mon nom, une vanité insupportable pour la toilette et le cœur sur la main. Je suis, du premier mouvement, assez brusque, mais je ne puis supporter d'avoir fait de la peine aux gens, et l'on m'a vu donner des gages de mon regret à des domestiques même que j'avais battus.

« Voilà, mademoiselle, tout ce que je débrouille de moi-même. Je ne sais pas analyser profondément et je ne suis pas un faiseur de caractères. J'attends que vous m'écriviez aussi votre portrait.

Les événements ne nous auront peut-être pas mal servis. Nous nous serions mariés après trois entrevues et sans nous connaître aucunement. Nous allons faire connaissance plus amplement qu'il n'est d'usage et qu'il n'est convenable. Il serait plaisant que de la sorte nous prissions d'avance un peu de goût l'un pour l'autre. — Mademoiselle, je vous prie de dire à Madame votre mère et à Monsieur le marquis de Saint-Amand que je leur porte déjà les sentiments d'un fils, et je reste votre fiancé fidèle autant que respectueux.

« ROQUEBRUNE. »

De Manheim, ce... août 1789.

Lettre de Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune.

« Monsieur, l'on me permet de vous répondre, et cela est encore moins ordinaire. Je pense que vous ne seriez point fâché de connaître comment se sont passées les choses pour moi. Donc, à la fin de juin dernier, l'on se mit à me traiter, dans le couvent, avec plus d'égards. L'on me donna une fille de chambre nouvelle, qui me reprenait à tout propos sur les négligences de ma toilette. Madame la Supérieure me prêchait dans tous les coins, et me jurait que l'on peut faire son salut

dans le monde : je le veux croire, car mon intention est d'y vivre et j'aurais regret, comme vous pensez, de manquer mon salut pour cela. Enfin, mon père se fait annoncer, ma mère l'accompagne ; et il me déclare brusquement que je me dois apprêter à recevoir votre visite dans huit jours et à vous épouser dans trois semaines. Ma mère verse quelques larmes. Je demeure dans un état de stupidité que je ne peux décrire. Je n'ose pas affirmer que j'aie compté les jours, ni que j'aie senti quelque chose. Il me semble que ma tête ne s'est éclaircie et mon cœur remis à battre qu'au matin de la présentation. On m'appelle, je cours, je trouve M. de Saint-Amand seul et l'air presque égaré. « Ah! mon Dieu, m'écrié-je, est-ce qu'il est arrivé quelque malheur à M. le Chevalier? — Mademoiselle, interrompit la Supérieure, il n'est point convenable que vous demandiez d'abord de ses nouvelles et avec cet intérêt. — Mon papa, repris-je sans prendre garde à cette réprimande, rassurez-moi. — Je le voudrais, mais je ne puis. Il ne s'agit plus de mariage pour l'instant. — Est-ce que vos accords avec M. de Roquebrune le père sont rompus?... » Je vois que je m'exprimai comme vous mot pour mot. Mon papa s'exprima à peu près comme le vôtre, et tandis que vous partiez pour Manheim, nous

étions en route pour Vérone. Nous n'y avons trouvé non plus que vous ce que nous attendions. Les belles relations de ma famille sont avec deux ou trois nobles personnages de la république de Venise, qui sont des gens vivant de rien dans des palais fort magnifiques, mais gothiques et incommodes. Ils sont entre soi et ne se soucient point de nous. La ville est triste, et il y a des murailles et des tours crénelées en pleine rue. — Mais je veux suivre point par point la composition de votre lettre et j'arrive au jeu des portraits.

« Je vous remercie du vôtre. A le lire, d'aucuns vous pourraient juger un peu fat; mais je sais, moi, par ce que l'on m'a dit, que vous vous êtes montré plutôt modeste. Je voudrais bien l'être aussi : il y aurait pourtant de l'excès à nier que que je suis agréable. Au couvent, tous les frères de mes amies tombaient amoureux de moi. Je plais à la première vue par la blancheur de mon teint et par une gaieté qui est sur toute ma personne. Vous êtes bien venu à me parler de vos cheveux : les miens sont en si grande quantité qu'ils suffisent à toutes les coiffures. On prétend que mon profil et le vôtre ont quelque ressemblance. Enfin, ma physionomie est si parlante que je suis d'une inconséquence et d'une étour-

derie incroyables; mais vous savez que j'ai seize ans. Monsieur, les paroles ne peignent point, et comme j'entends que vous me connaissiez véritablement, je serai plus généreuse que vous : je joins à cet inventaire de ma personne une miniature que l'on m'a faite cet hiver, et qui est ressemblante sans être flattée. Je compte bien que vous allez suivre cet exemple et m'envoyer votre portrait. Je veux le graver dans ma mémoire, assez pour vous découvrir du premier coup d'œil entre dix personnes que je verrais : car il serait bien ridicule que l'on fût dans la nécessité de vous désigner à moi, après que nous aurions été fiancés plusieurs mois peut-être.

« Adieu, monsieur, et souvenez-vous, je vous prie, que vous êtes à moi comme je suis à vous. »

De Vérone, ce... septembre 1789.

Le chevalier de Roquebrune
à Mlle de Saint-Amand.

« Depuis un mois tantôt que j'ai votre lettre, je fais le possible pour me procurer ce portrait. N'en ayant point, ni mes parents, il en fallait faire exécuter un, et outre que la trouvaille d'un peintre paraissait assez malaisée, je... ah! tant pis, je vous dois de ne vous rien cacher : le vrai est que nous

sommes réduits aux expédients, et que pour le paiement je n'avais pas le premier écu. Comment diable mon bonhomme de père a-t-il pu s'embarquer de la sorte, à l'étourdie? Il faut qu'il ait eu l'idée que nous ne resterions pas six semaines, ou bien une peur épouvantable. Mais je ne veux point traiter mon père de poltron : cela serait impertinent pour le vôtre, qui est, paraît-il, dans une communauté parfaite de sentiments avec le mien. Notre gêne d'ailleurs n'est point un cas singulier. Il afflue ici des Français, qui arrivent munis d'argent; mais ceux qui ont émigré aux premiers jours sont déjà fort dépourvus, et croiriez-vous qu'il s'en trouve qui doivent travailler pour vivre! Il font monnaie de leurs talents, lesquels ne sont d'ordinaire que des talents d'agrément. Les miniaturistes ne manquent point, mais ils n'exercent point leur art pour le plaisir, c'est conscience d'y faire appel quand on ne les saurait rétribuer. Et pourtant, je ne me trouvais point le courage de renoncer à vous satisfaire. Vous savez que je n'ai point l'âme basse ni faite pour solliciter. Mais la jeunesse et le sentiment sont des excuses. Je me suis confié à une dame de très haute noblesse, qui vit de faire des portraits. La pauvreté est charitable. Comme elle ne pouvait prendre sur ses heures de travail néces-

saire, elle a pris sur ses heures perdues. Elle n'a pas craint de se gâter la vue en dessinant aux lumières, et en mettant les couleurs quand le jour est déjà incertain. Aussi n'a-t-elle pas attrapé ma ressemblance trop bien. Je vous l'envoie, car je ne saurais pas dire à ma bienfaitrice que je vous l'ai envoyé si je ne l'eusse fait véritablement, et je ne voudrais pas lui causer de chagrin ; mais je vous l'envoie en tremblant. Si vous alliez juger de moi d'après cette image imparfaite! Si j'allais vous déplaire! Il faut que je vous fasse un aveu, qui est plus doux mais plus difficile que celui de ma pauvreté. Je crois... oui, je crois que me voilà en passe de tomber amoureux de vous. Depuis que je possède votre image, je ne me lasse point de la regarder. Et même il n'est plus nécessaire, car je l'ai imprimée dans les yeux. Aussi j'en ai suspendu le médaillon à mon cou. Qui m'eût dit, il y a quelques mois, que je ferais des actions semblables et qu'elles occuperaient mon cœur tout entier? Combien notre destinée est étrange! Comparez ce qui nous arrive à ce qui était vraisemblable qu'il nous arrivât. J'ai dix-neuf ans et le cœur tout neuf, l'on me vient annoncer que l'on me marie : c'est ma vanité qui en est touchée d'abord, et je sens que je suis un homme ; mais je ne suis au fond qu'un

enfant, je me réjouis à l'avance de m'amuser de vous comme d'un jouet qu'on m'aurait promis. Oui, je le crois de toute mon âme, si notre mariage s'était accompli dans les règles, nous devions nous plaire par notre jeunesse et par notre gaieté réciproques; peut-être même qu'il nous serait venu de l'inclination. Mais le siècle nous aurait bientôt repris, le monde nous aurait bien défendu de pousser cela hors de certaines limites. Il nous en aurait divertis par les soins de paraître à la Cour et à l'Opéra : après quoi nous aurions pris nos habitudes chacun dans notre appartement. Au lieu que l'on nous promet et l'on nous retire aussitôt l'un à l'autre. Nous n'y voulons voir d'abord qu'une situation neuve et piquante : c'est l'esprit du temps ; mais il faut bien que nous échappions de force aux façons de voir de notre siècle, car nos infortunes nous ont véritablement retranchés du monde. La gêne de notre vie l'a rapprochée de la nature. Je parle de nous, et j'ai tort : puis-je espérer?... parlons de moi seul. Quelques semaines d'épreuve m'ont suffi pour dépouiller l'homme du monde. Je reste réduit à moi-même et à mon caractère tout nu, qui est celui d'un homme franc, sensible, assez naïf et à peine sorti de l'enfance. Je pense à vous, et je vous jure que je n'y

eusse point pensé de la même sorte si c'était dans notre hôtel à Paris. Je pense à vous et une mélancolie me vient, je n'y tiens plus. J'ai le cœur gros. Ne vous riez pas de moi, j'ai versé des larmes : j'ai dix-neuf ans. Mon Dieu! que je suis heureux de vous aimer comme je fais, et que je suis malheureux de ne pas vous voir! Pardonnez-moi si cela est mal élevé, et laissez-moi souhaiter que vous ayez oublié comme moi les règles du monde et les préjugés de l'éducation. »

Novembre 1789.

Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune.

« Allons, monsieur le chevalier de Roquebrune, il paraît que décidément nous étions faits l'un pour l'autre. Une jeune personne met un peu plus de façons qu'un homme à déshabiller son cœur, mais je vous ai averti de mes inconséquences, et puis vous ne recevrez pas ma lettre avant plusieurs semaines, et il n'y aura plus alors de précipitation trop révoltante dans l'aveu de mes sentiments que je n'ai plus la cruauté de vous dissimuler. Savez-vous, chevalier, que nous serions déjà mariés depuis quatre mois pleins, et que, sans doute, nous commencerions de nous refroidir, si tant est que nous n'eussions à souffrir

déjà, moi de votre légèreté, et vous de la mienne. Ou bien vous seriez dans la voie de chercher des distractions, et moi dans celle de refuser pour quelque temps encore les consolations qu'on ne manquerait point de m'offrir. Et en place de cela vous m'aimez, et cet amour est dans un tel mouvement de croissance que votre dernier billet débute par de la tendresse discrète pour finir par de la passion! Bon Dieu! à quel point en devez-vous être aujourd'hui qu'il y a si longtemps que vous me l'avez écrite, cette lettre? Moi aussi, j'ai de l'inclination pour vous, mais je vois bien à votre ton que mes sentiments sont fort différents des vôtres, et si terre à terre que je rougis presque de vous les confesser. La gêne où je suis m'a comme vous rapprochée de la nature, mais plus brutalement, je pense, et plus parfaitement que vous. Il semble qu'il ne subsiste plus rien en moi de ce que l'éducation y avait mis. Je suis telle qu'une petite bourgeoise. J'en ai les goûts. Ainsi j'imagine que la simplicité de ma condition me deviendrait chère si vous la partagiez avec moi. Je souhaite la fin de tout ceci parce que j'aspire à notre union, et point pour reprendre mon train de vie ancien; et je crois que j'aimerais mieux, s'il était possible, vous posséder dans ma médiocrité présente que dans les richesses où je suis destinée.

Après tout, cela est peut-être fort romanesque dans son genre; n'oubliez pas que je viens d'avoir dix-sept ans le premier du mois. J'ai dix-sept ans et vous dix-neuf! Il me souvient maintenant qu'à la nouvelle de mon prochain mariage, d'abord j'ai senti une grande frayeur. Mais dès que j'ai connu votre âge, ma frayeur s'en est allée, je ne pouvais plus me mettre dans la tête qu'il y eût là autre chose qu'un jeu. Hélas! mon ami, si cela continue encore un peu de temps, lorsque Dieu nous réunira, nous serons des personnes d'importance et nous n'aurons plus le goût à jouer!...

« Je recule à vous parler de votre miniature, vu que l'on n'a jamais de hâte à donner la nouvelle d'un malheur. Il faut qu'elle soit perdue, car votre lettre m'est bien parvenue, mais la miniature point. Pauvre portrait que je souhaitais avec tant d'impatience, car, à la fin, je suis curieuse de votre visage! Pauvre portrait que j'eusse aimé, pour ce qu'il vous a coûté de soucis et de peines! Il est étrange d'affectionner une personne de qui les traits même vous sont inconnus; la raison sait différer ses jugements, mais le cœur n'est pas raisonnable. Je ne puis plus tenir le mien. Vous allez penser qu'il est bien fou. »

Décembre 1789.

Le chevalier de Roquebrune
à Mlle de Saint-Amand.

« Tous mes chagrins se dissipent en fumée. Il n'est plus d'exil ni de misère. Que vous disais-je, que cette ville de Manheim m'excédait par sa laideur et sa monotonie? Je ne vois plus aucun lieu du monde que je me sente plus en disposition de chérir. Il n'en est qu'un autre qui me puisse agréer autant, c'est Vérone où vous respirez, Vérone que j'aime sans la connaître, comme je vous aime, vous que je ne connais point. Est-ce l'amour qui embellit ainsi toutes choses? Depuis que j'ai la conscience du mien et que j'ai reçu l'aveu du vôtre, je découvre partout des beautés qui m'échappaient. Je ne méconnais plus le charme de cette province, de ces mœurs paisibles et naturelles. Je ne crois plus vivre parmi des étrangers : ils me sourient, connaissent-ils les sentiments de mon cœur, sont-ils devenus malgré moi-même les confidents de mon secret? Je me rends, j'avoue la majesté de ce fleuve dont naguère je fuyais les rives trop sévères au gré de ma fantaisie; mais les plus sauvages aspects de la nature s'humanisent comme pour me plaire et se mettent pour ainsi dire dans l'harmonie de ma pensée. Aujourd'hui je suis sorti dès l'aube, j'emportais

dans la campagne votre lettre que je réciterais de mémoire, mais que j'aime toujours à relire comme si c'était toujours la première fois. La saison est rigoureuse, le froid piquant, il n'y a point de fleurs sur la terre et les oiseaux ne chantent plus ; « mais elle pense à moi », me disais-je, et dans cette campagne que l'hiver a dépouillée, je croyais par une illusion sublime assister au réveil du printemps... »

Janvier 1790.

Mlle de Saint-Amand au chevalier de Roquebrune.

« Mon ami, j'ai trois lettres de vous qui sont mon seul trésor, et voilà, si je compte bien, la troisième que je vous écris. Il n'en a point fallu davantage... Ah! mon ami, je ne puis me défendre à la fin de vous le déclarer ingénument et sans détours : c'est avec passion que je vous aime. Je me plais, ainsi que vous, à m'égarer dans la solitude pour songer à vous et relire ces précieuses lettres. Ma promenade favorite est hors de la ville, sur l'autre rive de l'Adige. Là s'élève une colline avec un jardin en terrasse, d'où l'œil découvre Vérone tout entière. Des cyprès gigantesques y donnent un ombrage funèbre, mais qui est approprié à ma mélancolie. C'est là que mon

cœur s'entretient avec cette idée insaisissable que j'ai de vous. C'est là que nous reviendrons un jour quand nous serons unis et heureux. Nous nous assoirons tous les deux sur ces mêmes tertres où si souvent je me serai assise toute seule; nous bénirons l'Être suprême de la félicité qu'il nous accorde enfin, et aussi de l'épreuve ancienne qui nous aura permis d'en devenir dignes... »

La plume me tombe des mains. Je ne saurais en vérité copier tout ce joli fatras. Il y a des lettres de chaque mois de l'année 1790 et de la suivante. Cela se répond et se balance comme dans les églogues alternées. Et point d'événements ni de péripéties. On ne dirait point que ces amoureux-là vivent sur la terre : jusqu'au jour où le chevalier de Roquebrune croit devoir à son nom de prendre du service dans l'armée des princes. Il écrit de là à son amie :

« Je suis, parmi cette foule de soldats, comme un homme pareil aux autres, et je sens bien pourtant que je ne ressemble à personne, et que c'est à cause de toi. Presque tous ont le cœur occupé, aucun n'éprouve des affections qui se puissent comparer à la mienne. Les uns sont attachés à de grossiers objets et je ne dois point t'entretenir de

ceux-là. D'autres nourrissent une affection honnête, noble et même romanesque, mais qui est quand même soumise aux conditions habituelles de la vie, au lieu que nous y échappons. Toi que j'aime sans t'avoir vue, tu n'es pas une créature faite de matière et de poussière, et je crois bien que tu n'es qu'une idée de mon cœur. Cet éloignement qui est la cause première de notre amour en est peut-être l'essence même, et tout s'écroulerait peut-être si nous pouvions nous voir face à face. Cette idée me transporte et me désespère, car on n'aime point sans désirer de voir et de toucher celle qu'on aime. Et moi quand seulement je pense à toucher ta main, je sens que je vais mourir. Mais serais-tu toi-même encore si tu cessais d'être celle que je ne connais point? Hélas! mon cœur est simple, et il ne sait comment faire pour sortir de cette contradiction. »

Avec la charmante familiarité des amoureux sincères. il descendait de ces hauteurs jusqu'aux plus vulgaires détails. Il traçait un journal de sa vie. C'était deux mots comme, « mon cheval est tombé », ou bien un aperçu de bataille, ces trois lignes du soir de Valmy : « Nous sommes couchés dans la boue. Je suis exténué. Mais je ne veux pas encore dormir. Je n'ai pas eu de

toute la journée cinq minutes de liberté d'esprit pour penser à toi exclusivement comme j'aime cela. »

Mme de Saint-Amand la mère, qui me fait l'effet d'une intrigante fieffée, voyage de ville en ville pour des machinations politiques. Le marquis meurt sur ces entrefaites. La pauvre fille reste seule au monde. Elle écrit : « Dans ces épreuves, mon bien-aimé, j'ai commis un crime de pensée affreux. J'ai oublié des douleurs si naturelles, et je me suis sentie profondément heureuse de n'avoir plus à compter que sur toi. »

La passion ne s'affaiblit point, mais les lettres se font plus rares et pour la dernière fois je lis l'écriture du chevalier sur un billet très bref daté de 1793 : « L'ami qui vous remettra cette lettre est chargé par le roi d'une mission secrète en Italie. Je suis chargé d'une autre en France, qui est plus périlleuse. Mon seul regret, en courant à une mort certaine, est que je meurs sans vous avoir vue, mais ce n'est point sans vous avoir aimée. L'impossibilité où je suis de vous écrire davantage, me désespère. Mon cœur déborde, et je ne puis vous dire plus longuement adieu ! »

Le dénouement un peu mystérieux de ce roman épistolaire se trouvait dans une lettre de Mlle de Saint-Amand, adressée à une amie de couvent

dont je ne pus lire le nom, la suscription étant toute raturée.

Fragments de la lettre écrite
par Mademoiselle de Saint-Amand à son amie.

« ...A cette fatale nouvelle, je pris sur-le-champ et sans réfléchir ni hésiter, la résolution la plus impraticable, qui était de partir pour Paris, d'accomplir ce voyage seule et presque sans argent, de retrouver celui que je considérais comme mon époux devant Dieu, et de partager sa destinée. Je voyais clairement que cela n'était point faisable, mais cette considération ne m'arrêtait point, et je me trouvais comme divisée en deux personnages, dont l'un parlerait raison à l'autre qui l'entendrait bien et l'approuverait même, mais n'en démordrait pas. Ce qui me touchait uniquement, c'est la certitude où j'étais de ne point trouver dans Paris celui que j'y serais venue chercher au prix de tant de périls : vu que dans l'ordinaire cette recherche eût déjà présenté des difficultés sans nombre, et qu'en de telles conjonctures M. de Roquebrune se devait cacher avec le plus grand soin Mais cette idée m'était un motif de désespoir et nullement d'hésitation. Hélas! je ne savais point que j'aurais au contraire si peu de peine, et qu'une horrible cruauté de la Providence me réservait de

rencontrer mon amant dès les premiers pas, grand Dieu! en quel appareil! Me voici déjà au terme de mon voyage et je ne t'ai seulement pas dit comment la générosité de personnes charitables me mit à même de le poursuivre, comment j'échappai vingt fois à la mort en affichant des opinions que je déteste. Ah! n'exige point que je t'écrive tous ces détails, je n'en ai pas la force. Je ne sais pas même si je pourrai me soutenir jusqu'à l'achèvement de ce lugubre récit.

« J'arrive dans Paris que je ne reconnais plus. Partout règne la stupeur de la mort. Chaque matin, des crieurs proclament au coin des rues les noms défigurés des nobles victimes qui doivent être sacrifiées le soir. J'entends... je crois entendre... Quel doute affreux! Mais le doute n'est pas longtemps possible. Ils vendent ce qu'ils appellent une liste des gagnants à la loterie de Sainte-Guillotine. J'achète, j'ai dans les mains cet infâme papier. Et son nom, ce nom qui devrait être le mien depuis quatre ans, est le premier qui frappe ma vue.

« Mais tu ne connais pas encore tout l'excès, et si je puis dire, le raffinement de mon supplice. « Mon époux, dis-je, ne périra pas sans avoir reçu mon adieu, je serai au pied de l'échafaud, j'assisterai à ses derniers moments, j'espère que j'en

mourrai aussi de saisissement et d'épouvante. » Hélas! vain projet, inutile courage! Tu sais que je ne le connais point et que même je n'ai jamais pu contempler l'image de ses traits chéris. Mon amie, j'ai vu tomber vingt-deux têtes, et Dieu que je priais avec ferveur n'a pas eu la clémence de me désigner par une révélation miraculeuse celle sur qui je devais pleurer. Chaque fois qu'un nouveau martyr descendait de la fatale charrette, j'avais un tel saisissement que je me disais : « C'est lui, mon cœur le devine! » Hélas! à la victime suivante, mon cœur battait aussi fort; et cette angoisse était si insupportable que je goûtai un soulagement quand ce fut une femme qui gravit les marches de l'échafaud : car pour cette fois du moins j'étais sûre que je ne voyais pas assassiner mon époux. »

Mes yeux se brouillent de larmes, je laisse tomber la lettre. Je la reprends, j'y vois, à la fin, ces lignes : « Il me disait toujours que nous devions nous féliciter de cette révolution, et que notre passion en était née. Hélas! c'est jusqu'au bout qu'elle aura gouverné notre vie : elle a mis la passion dans notre cœur, mais elle a terminé cette passion dans la tragédie et dans le sang. »

De nouveau la lettre m'échappe. Je soupire. Je

m'examine. Et moi aussi je fus un jouet de la Révolution. Pourquoi donc m'a-t-elle façonné le cœur d'une autre sorte? Au prix même de cette tragédie et de ce sang, j'eusse préféré... Mais à quoi bon? ma vie est faite. Cette passion jusque dans la mort, je crois bien que c'est cela que je cherche toujours, mais il est sûr que je ne le trouverai plus.

XIII

PETIT PARADOXE SUR LES FILLES

Après le 18 fructidor (4 septembre 1797).

J'ai bien failli garder cette aventure-ci pour moi : c'est qu'elle est vive. Mais je viens de rencontrer mon prophète à la carafe, qui se prétend Cagliostro ressuscité : il m'a soutenu que, dans le XIX[e] siècle, les femmes de bonne compagnie auraient un goût singulier pour la crapule, et qu'elles se feraient accompagner par des gens de police dans les repaires les plus infâmes de la mendicité et de la prostitution. J'y suis allée, moi, et je n'y ai point porté, comme elles feront sans doute, une curiosité vaine et stérile. J'y ai du moins gagné quelque chose, qui est de perdre un préjugé. Écoutez donc et instruisez-

vous. La morale touche à tout, et sans mitaines: ne vous scandalisez en aucune manière.

Depuis que j'avais lu les lettres du chevalier de Roquebrune et de Mlle de Saint-Amand, je ne rêvais qu'amours sublimes et pures. N'en trouvant point de telles dans la réalité, il m'en fallait bien chercher dans les livres. Hélas! la littérature du jour ne me fournissait guère à mon gré. Les auteurs tragiques vous présentent des Romains et des Grecs qui ne vivent point, dont les passions sont dépendantes de la rime et coupées à l'hémistiche. Du coup, j'ai pris en grippe mon ami Arnault. Les comiques, qui pourraient choisir leurs personnages dans notre monde et leurs sujets dans l'actualité, sont des timides et des indécis. Ils ne font ni rire ni pleurer, sourire tout au plus. Mais où ont la tête ces gens-là? Oubliez-vous, messieurs, que vous êtes nés au milieu des orages et qu'il y a encore du sang où l'on marche? Ce n'est point le temps d'être Athéniens. Collin d'Harleville, Andrieux, je pourrais bien aussi vous prendre en grippe, comme Arnault. Je n'entends qu'une voix sincère et qui semble bien sortir des entrailles de la nation, c'est la voix de la presse : mais elle ne fait point une musique dont j'aie les oreilles flattées; je donne fort dans les idées nouvelles, et,

d'autre part, je suis fort délicate sur le choix des expressions, en sorte que je ne me puis plaire ni à l'*Accusateur public* ni à la *Résurrection du père Duchêne.*

J'avoue même qu'à ce propos je ne dérageais point. N'y a-t-il donc, me demandais-je, que nos ennemis qui aient de l'esprit et de l'éloquence? Devient-on stupide en France dès que l'on tient pour le gouvernement, et à quoi songent nos Directeurs de ne pas museler toutes ces gueules hurlantes après eux? Ma foi, je fus ravie, le 18 fructidor au matin, quand, me promenant par les rues, j'y lus l'affiche qui ordonnait *à tous exécuteurs des mandements de justice, de conduire dans la maison d'arrêt de la Force* les auteurs et imprimeurs de ces méchantes feuilles, *prévenus de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République, spécialement de provocations au rétablissement de la royauté et à la dissolution du gouvernement républicain.* J'applaudis encore davantage lorsqu'on les expédia dans la Guyane française. Bon voyage! Je n'eus de regret que pour Ange Pitou : il chantait des sottises, mais il était joli homme.

Mon enthousiasme se modéra quand je vis qu'on ne s'en tenait point à ces premières exécutions et qu'il y avait de la malveillance dans l'air

contre tout ce qui portait un ci-devant nom. Je trouvai un soir la belle Julie dans les larmes. Son Mathieu avait dû s'enfuir au plus vite. Je me croyais bien à l'abri, nul n'ignorant mes opinions; mais, en rentrant chez moi, j'y trouvai ma soubrette tout effarée, qui me dit que l'on était venu faire des perquisitions. On avait saisi la correspondance de mes deux émigrés. En fallait-il davantage pour me rendre suspecte? Suspecte ! c'est un mot qui fait frémir. On commençait déjà de fusiller les gens bien élevés dans les plaines de Grenelle. Une femme qui a vu le feu comme moi ne plaisante point avec les fusils. Je décampai donc dès l'aurore, n'emportant que les vêtements que j'avais sur moi, et, à tout hasard, de l'argent.

Mais où fuir? où me cacher? A la campagne? Y serais-je plus en sûreté? Je n'en voulais point courir le risque. On ne disparaît que dans Paris. Grand Dieu ! en être réduite, comme les voleurs et les assassins... Ils se cachent le mieux dans les endroits les plus fréquentés. En est-il de plus passant que le Palais-Royal? Je ne connaissais personne ailleurs qui me pût prêter un asile, au lieu que là... — ces gens de rien sont quelquefois les plus dévoués... — enfin là, j'avais une femme qui me vend mes gants, mes jarretières

et mon eau de lavande. J'y cours, je me confie à elle. Elle se trouble, elle balbutie. « Voyons, votre logement est petit, mais ne pourriez-vous, pour quelques jours, me tendre un lit dans votre arrière-boutique? » Elle rougit. « Eh? — Mon arrière-boutique... ah! madame, vous n'y songez pas. — Quoi donc? — Mon arrière-boutique... vous... mais cela est impossible. — Vous m'abandonnez! — Non, mais... Ah! madame, je sais un endroit où les plus fins limiers ne vous dépisteraient point, mais j'ose à peine vous en faire la proposition. — C'est?... — C'est chez la *Potironne*. — La Potironne? — Oui, la femme que l'on a surnommée ainsi tient... — Parlez donc! — Tient... une sorte d'hôtel garni. Je ne vous garantis pas les mœurs des hommes qui y fréquentent, ni des femmes qui y logent; mais la Potironne a de l'éducation, elle saura vous épargner des spectacles qui vous répugneraient; et quand vous serez enfermée dans votre chambre, je vous assure que votre vie du moins n'y courra aucun danger. »

Il fallut bien accepter. Que celles qui ne furent jamais en péril de prison ou de mort ne se mêlent point de me juger. J'estime que dans une extrémité pareille, il est déjà beau d'avoir balancé, car je balançai, cela est vrai, mais peu de

temps. Et puis je me reprochai cette ridicule pruderie. Est-ce qu'une femme qui est sûre de soi comme je suis ne peut pas aller partout le front haut? Ce n'est pourtant pas le front haut que je pénétrai dans mon nouveau domicile. Je tremblais comme la feuille. Mais le noble accueil de la Potironne me remit d'aplomb.

C'était une femme un peu bien ronde, comme son nom l'indique, et je ne vois que ce défaut qui l'empêchât d'exercer la galanterie au lieu du métier qu'elle faisait, qui en est la retraite ordinaire : car elle semblait jeune encore, fraîche et appétissante. Elle fut discrète à mon endroit, mais en revanche elle me donna sur elle-même cent détails que je ne lui demandais point : qu'elle était de haute extraction, réduite à cet état par de prodigieuses infortunes, que le malheur et la pauvreté ont droit aux excuses et aux égards, que nulle part je ne serais mieux que chez elle, car où pourrait se trouver mieux une ci-devant marquise, que chez une ci-devant baronne? Là-dessus, des révérences de cour, et je vous jure que nous n'avions garde d'employer le vocabulaire républicain, mais que nous nous traitions de *madame* gros comme le bras.

Le romanesque dédale des escaliers m'enchanta. Ma chambre avait une fenêtre sur le

jardin, que je voyais d'un bout à l'autre avec la foule en raccourci. « Voilà, me dit ma geôlière, une agréable prison. A présent, ne vous choquez point : il est indispensable, pour votre sécurité, que vous en adoptiez le costume. Cela n'engage à rien. — J'y compte. — Je ne veux point vous surfaire et ne vous vendrai pas un trousseau dont vous n'auriez plus l'emploi, quand vous sortirez d'ici. Je vous en louerai seulement les pièces nécessaires, savoir... je passe les souliers, les vôtres suffisent — savoir : des bas, qui font cinq sous par jour, une chemise dix sous, un déshabillé quinze sous et dix pour le bonnet, soit quarante sous. Vous me rétribuerez, s'entend, pour le coucher ainsi que pour les repas. — Hélas! m'écriai-je toute en larmes, il est vraisemblable que je n'aurai guère faim. » Elle me consola de son mieux, puis me laissa, sur ma prière, et je continuai de pleurer comme une bête jusqu'à l'heure du souper.

C'est que j'ai — je devrais dire que j'avais alors — une répugnance horrible des filles. Je n'y mets point de bégueulerie. On connaît mes faiblesses. Mais plus j'ai d'indulgence pour les femmes qui ne se montrent point avares de leurs faveurs, plus j'ai de haine et de colère contre celles qui les vendent. Je les mets hors la loi de

l'humanité. Je les méprise, et... et surtout elle me font peur. Je prends ma course, lorsque dans la rue je suis frôlée par l'une d'elles, et je verse des pleurs, comme j'en versais alors, si le soir quelque passant qui me coudoie me témoigne par une galanterie trop audacieuse qu'il se méprend sur ma qualité : non que je redoute les hommages. Enfin, il est des femmes qui perdent la tête à la vue d'une araignée ou d'une souris : c'est l'effet que me font les filles. Vous imaginez si je me sentais à l'aise dans cette caverne. Ma pudeur ne comptait pour rien, mais j'étais tout bonnement affolée.

La Potironne revint à la nuit tombante et me dit : « Je pense que vous préférez souper seule. Je vous apporterai votre souper ici et moi-même. » Dans l'état affreux où j'étais, on a le cœur enclin aux sympathies déraisonnables et aux attendrissements soudains. Cette faveur me parut admirable. Je larmoyai de plus belle et tombai dans les bras de la grosse femme, qui, de surprise, pensa choir à la renverse. Quand elle m'apporta le potage, elle y pleurait aussi. Son enthousiasme était si violent qu'elle éclatait en propos contre-révolutionnaires qui, il y a quatre ans, l'eussent fait à coup sûr guillotiner.

Elle recouvra le sang-froid dès que j'eus fini

de manger (ce que je fis, sans y penser, d'un merveilleux appétit). « Ma petite, me dit-elle avec une aimable familiarité, dont j'eus encore les yeux mouillés, vous vous désolez sans motif, et vous vous renfoncez dans votre chagrin. Il serait mieux de vous divertir. Je crois que vous vous méprenez sur la compagnie où le hasard vous a jetée. Vous nous rendrez justice, lorsque vous nous connaîtrez mieux. La plupart de mes jeunes amies passent avec moi leur soirée dans un salon fort somptueux, où l'on s'occupe à la conversation et à la musique. L'on y sert des rafraîchissements. Venez-y, ou vous me feriez de la peine : j'ai commandé chez Velloni du *moustachiolly* de Naples à votre intention. » Je ne voulais point lui faire de la peine, et je la suivis sur-le-champ. On trouvera que je n'ai guère de suite dans les idées, mais j'étais curieuse, et ma peur n'entrait plus dans ma curiosité que comme un assaisonnement.

Le salon où je fus introduite était d'une décoration brillante et surannée. Il me parut que je pénétrais, comme on dit, chez ma mère-grand. La Révolution a pillé ou détruit les hôtels des particuliers ; elle n'a respecté que ceux-ci. On se sentait à cent ans d'ici et dans un autre monde, cela n'est point déplaisant. Tous ces ornements

contournés irritaient et amusaient mes yeux, accoutumés depuis longtemps à des lignes plus raides. La draperie était bien criarde et d'un rouge qui offensait, mais on se reposait la vue sur le gris et sur le rose des parois, agrémentées de filets, de coquilles et de treillages d'or. Un feu clair pétillait dans la cheminée.

L'assistance était d'une dizaine de ces personnes toutes fort belles, jeunes, et d'une grande diversité de costumes et de visages. Une seule était mise comme une campagnarde, qui avait les joues pleines, et le teint d'une vivacité extraordinaire. D'autres portaient des robes fort apprêtées, de soies légères et de nuances vertes, roses ou jaunes, avec des coiffures considérables et de vastes chapeaux noirs à glands d'or. D'autres encore étaient entièrement vêtues de linon, à la dernière mode. Enfin il en était qui portaient le costume à l'antique, et cela seyait surtout à l'une d'elles, remarquable par l'exactitude de ses proportions.

Un cercle se tenait près de la cheminée. A quelque distance, une femme qui avait des bras incomparables, et qui les avait nus, promenait ses doigts sur une harpe, sans d'ailleurs en tirer aucun son. Deux jouaient aux cartes en silence et avec acharnement. Tout le reste travaillait à

l'aiguille, à la tapisserie où à de menus ouvrages.

Je n'eus que le loisir d'un coup d'œil pour me graver dans la mémoire ce charmant tableau, car, dès que j'eus poussé la porte, il changea. Toutes ces filles se levèrent par enchantement, embarrassées, sottes, ne sachant comment porter leur tête ni que faire de leurs mains; enfin, comme mes amies m'ont dit que c'était dans les couvents, quand la Supérieure tombait à l'improviste au milieu des parties enfantines.

Il n'en fallut point davantage pour me rendre à moi-même toute mon assurance et mon habitude. Je fus aussitôt, si j'ose le dire, comme chez moi, et je sus, d'une phrase générale, d'un mot ici, d'un geste là, remettre tout le monde à son aise. La conversation reprit de plus belle, avec des éclats joyeux et naïfs. Rien n'est tel que d'en imposer aux autres pour reprendre l'empire sur soi que l'on allait perdre. C'est justement ce que j'éprouvai « Quoi? me dis-je, mais je suis folle d'avoir perdu une partie de la journée à me désoler pour rien? Assurément ce qui m'arrive n'est point commun, mais il n'en est que mieux pour mon instruction. Les gens sages font leur profit de tout : ne perdons pas une si belle occasion d'exercer notre philosophie. »

J'avais pris place au coin de la cheminée, vis-

à-vis de la Potironne, qui occupait le fauteuil de la maîtresse de maison. La moitié de ces filles s'empressaient autour de moi pour me rendre de petits services. L'une me plaçait un coussin dans le dos, l'autre, à genoux, me glissait un carreau sous les pieds. Plusieurs s'étaient emparées de mes mains, dont elles maniaient les bagues avec des cris d'admiration. Je les écartai doucement, et leur tins à peu près ce discours : « Mesdemoiselles, je suis une étrangère parmi vous, et la curiosité ne m'est point défendue. Je vous avoue que j'arrivais ici avec quelques préventions. Ceci est à votre honneur : il m'a suffi de vous voir pour qu'elles fussent dissipées. J'ai compris que je devais nourrir de sots préjugés contre vous, ou plutôt que je n'avais aucune idée de votre état. Enseignez-moi. Nul mieux que moi n'est susceptible de comprendre que l'on cède à ses doux penchants; mais est-il rien de plus triste que d'en faire besogne et métier? Aucune de vous n'est déshéritée de la nature, vous jouissez toutes du physique le plus séduisant. Si donc vous avez abdiqué la liberté de votre cœur pour vous soumettre aux exigences des hommes brutaux, ou, pis encore, à celles des hommes raffinés, ce n'est point la nécessité qui vous y obligeait, mais, il me semble, une sorte de vocation. Vous plairait-

il de me raconter chacune votre histoire? Ce serait une agréable matière d'entretien pour la soirée. »

Toutes battirent des mains, mais aucune ne se décidait à parler la première. Elles se poussaient l'une l'autre : « Vas-y, — Vas-y, toi, » et rien n'était plaisant comme leur gaucherie. Je me plantai mon binocle devant les yeux et lorgnai celle qui avait le costume d'une bergère de Trianon. « Eh! lui dis-je, vous, la villageoise, l'esprit vous a dû venir depuis si longtemps que vous avez quitté vos moutons. Approchez un peu et faites-moi votre récit comme à la veillée. » Elle se recula jusqu'à la porte. Toutes ses camarades la tirèrent par ses vêtements. « A toi, Fanchon. A toi. Parle, madame le veut. — Intéressante Fanchon, lui dis-je, remettez-vous, je vais vous venir en aide. Voyons, vous êtes née à la campagne. Je sais que les filles et les garçons y attendent rarement le mariage pour y former des engagements, et je ne m'étonnerais point que vous eussiez commis une faute ou deux; mais par suite de quelles infortunes en fûtes-vous réduite là, ou par quelle étrange volonté avez-vous fait choix de cette destinée misérable?

Elle devint toute rouge, et parla tout d'un coup : « Ah! madame, dit-elle, je n'ai point

choisi. Cela est vrai qu'à la campagne les garçons prennent les filles avant la noce, mais c'est toujours pour préparer des unions, pour faire des enfants et pour arrondir les biens. Quand ils ont maîtresse ou femme, ça n'est pas assez pour leur désir. Leurs intérêts s'en accommodent, mais la nature ne s'en accommode point. Ils ne sauraient aller chez la voisine, qui, grâce au voisin, a son content, et cela ne serait point de la bonne économie. Il faut donc qu'il y ait des filles pour la paix des ménages et parce que la nature le veut. Elles ne choisissent pas leur destinée, elles sont marquées d'avance. Moi, je ne restais presque jamais dans le bourg où je suis née. J'étais de celles qui emmènent les troupeaux souvent au loin et qui vivent parmi leurs bêtes jour et nuit, pendant des semaines, pendant des mois, pendant tout le temps qu'il fait assez beau pour ne pas les rentrer à l'étable. Ce travail-là est fait par des femmes et aussi par des hommes qui sont jeunes et vigoureux. Que voulez-vous qui arrive? Le printemps est très chaud. Le soleil fait monter la sève dans les arbres et aussi dans les hommes, et ce n'est pas moi qui pourrais empêcher les bourgeons d'éclater ni les hommes de faire l'amour. Ils rôdaient autour de moi, qui, à ces époques-là, me sentais aussi plus facile. Et puis,

je n'ai pas beaucoup de raisonnement; mais quand la peur de leur approche me faisait par hasard hésiter ou réfléchir, je me demandais si j'avais bien le droit de résister au vœu de la nature. Au reste, pourquoi refuser? Ils m'auraient prise de force. Pouvais-je aussi m'en approprier un et lui dire : « Tu ne seras qu'à moi, et moi à toi seul, défends-moi? » Les autres l'auraient tué. Voilà pourquoi j'étais à tous. Et quand ils retournaient dans le village, ils se mariaient à d'autres femmes. »

Il n'y avait point là de quoi émouvoir ma sensibilité, et je ne sais pourquoi je fus remuée si profondément. Je fis une petite toux et je repris : « Fanchon, avec vos origines rustiques, vous êtes une exception. Je voudrais entendre à présent l'une de ces dames, qui soit du pavé de Paris. » Alors, une grande fille maigre se dressa devant moi. Elle me regarda dans les yeux : c'était la seule qui l'osât. Les siens étaient noirs comme des charbons, et encore fardés de noir aux cils, avec des sourcils fort épais. Elle était l'une de celles que j'ai dit qui portaient le grand chapeau noir à gland d'or. Elle avait des joues creuses, trop de rouge aux lèvres et au visage, enfin elle présentait l'ensemble de ces laideurs que nos Parisiens pervertis préfèrent à toutes les beautés.

Elle eut un petit ricanement, elle sembla, pour tout dire, me rire au nez ; mais ce n'était point impertinence, c'était plutôt l'effet d'une timidité que son air de provocation ne dissimulait qu'à demi.

« Donc, me dit-elle d'une voix forte, et comme si elle eût fait une parade sur des tréteaux, vous souhaitez voir une fille qui soit du pavé de Paris? Regardez-moi, j'y suis née, dans les faubourgs. La rue est ma patrie et ma maison. Nous autres, nous ne voyons des arbres qu'à la Courtille et à Belleville, et quand il fait soleil le décadi, nous n'allons guère plus loin que la barrière du Trône-Renversé. Mais la rue est aussi propice aux amours que les grandes prairies et que les bois. Et le peuple des villes en connaît la fièvre, aussi ardente pour le moins que ces animaux de la campagne. Toutes les énergies de l'humanité se déchaînent en lui, et, comme les forces de la nature dans un ouragan, n'y semblent plus connaître aucune loi. Le peu d'amour qu'il dépense dans la paix de l'étroit foyer et du ménage besoigneux lui peut-il suffire? Il faut que la surabondance de ses facultés déborde et coule à la rue. Moi, qu'aux premiers jours de mon enfance on ramassait dans le coin des portes ou sous les arches des ponts, je n'étais point faite

pour occuper sans partage la tendresse d'un seul époux, et dès ma naissance j'étais déjà fiancée à la foule. Ma tâche, en ces années de révolution, fut enviable et magnifique. La nation soulevée avait rompu ses digues. La vie était publique, et aussi les amours. Le peuple semblait puiser dans l'ivresse du sang une soif d'aimer plus inextinguible. Paris, après les grandes journées de la guillotine, avait des nuits que l'on ne verra plus. Le monstre maintenant s'apaise, il ne gronde plus que sourdement; mais si l'œuvre de destruction est abandonnée, celle de débauche se poursuit. J'en demeure le fidèle instrument, et je me suis enfermée dans ce palais, qui est la citadelle du plaisir. »

Elle se tut. Voilà, me dis-je, des vues nouvelles, et ces questions-là décidément m'étaient tout à fait étrangères. Je gardai le silence quelques instants, puis soudain, et comme en dépit de moi-même, je me retournai vers cette fille de qui j'avais remarqué le costume à la grecque et les proportions de statue. « Et toi? lui dis-je, qui es-tu? Parle! » Il se fit une grande risée, mais j'imposai le silence et je répétai ma question. Cette fille secoua la tête et me jeta un regard qui semblait bien trahir une parfaite stupidité. Puis elle s'avança vers moi d'un pas majestueux. « Je ne

sais point, dit-elle, si je suis de la ville ou de la campagne. Je ne sais plus rien de mon enfance, sinon que tous les hommes louaient ma beauté, et que cela m'était indifférent. Je ne sais rien ni de mon père ni de ma mère, sinon qu'il m'ont vendue. Et je ne sais rien de moi-même, sinon que du jour où je fus assez grande pour me vendre toute seule, je vins m'enrôler ici. » Toutes les autres éclatèrent de rire, et moi je frémis; car je sentis que les deux premières étaient d'ordinaires créatures qui appartenaient encore à notre pays et à notre temps; au lieu que celle-ci était comme le modèle accompli de la courtisane, qui n'appartient qu'à l'éternité.

J'en avais ouï suffisamment pour m'instruire, et ne souhaitais plus que la solitude. Je prétextai des vapeurs et me fis conduire à ma chambre. Je n'y pus dormir, à cause des bruits du dehors et de la maison, qui ne se taisaient point encore malgré l'heure avancée. J'ouvris ma croisée, bien que l'air fût vif. Autour du jardin, entièrement plongé dans les ténèbres, toutes les fenêtres du palais jetaient des flammes. C'était un spectacle prodigieux, qui me rappela le jour où, divorcée du matin, je m'étais rencontrée ici avec mon époux Sainte-Foy. Rien depuis lors n'avait changé, mais j'y trouvais ce soir un je ne sais

quoi de plus solennel. Je n'étais plus mêlée dans la foule, mais séparée d'elle, et je rêvais dans cette chambrette de mauvais lieu ainsi que dans une cellule d'ermite. Fut-ce le motif pourquoi ma méditation prit comme une tournure religieuse? Jamais ma pensée ne s'était attachée à des objets plus bas, jamais pourtant elle ne m'avait paru si sublime.

« Pauvres filles, me disais-je, je ne voyais jusqu'à ce soir que les viles apparences de votre métier, et vous venez, par vos récits naïfs, de m'en faire paraître la grandeur épouvantable. Après tout, vous êtes les instruments, comme vous dites, d'une des lois de la nature, et je ne sais guère si vous valez moins que moi. Et je me demande si c'est moi qui me conforme aux vœux de l'Être suprême ou si c'est vous. J'ai cru suivre ses intentions en n'acceptant point d'autre règle que mes instincts et ma volonté libre. Vous êtes, vous, ses véritables esclaves, car vous n'avez point de volonté, ni même de caractère personnel. Il est triste, votre sort de victimes ignobles et résignées, mais en revanche mon indépendance n'est-elle point criminelle? Peut-être vous êtes les pierres angulaires de ces sociétés, que moi je trouble et je désorganise par mes caprices libertins. Je n'ose plus vous insulter de ma pitié,

car je commence à croire que vous êtes respectables et peut-être sacrées. Il me revient que dans les temps antiques vous n'étiez pas l'humble et méprisé troupeau que vous êtes, mais vous formiez des collèges de prêtresses; ce que nous nommons aujourd'hui vos débauches étaient des mystères, et vous passiez vos nuits laborieuses au pied des statues de Vénus.

« O Vénus! où t'invoquerai-je plus dignement que dans ce palais, sanctuaire qu'une ville infâme et superbe t'a voué sans te connaître et sans t'adorer sous ton nom? Ainsi que toutes les divinités des anciens âges, tu personnifies une force particulière. Elle se révèle à nous par des manifestations diverses, aussi tu as plusieurs noms et plusieurs visages. Elle pousse l'un vers l'autre les êtres qui sont destinés à se plaire, à s'aimer, à s'unir et à enfanter, — et toi tu es celle que l'on appelait la mère des hommes et des dieux. Dans son excès et dans son exubérance, elle répand sur la terre une telle richesse de volupté, que l'œuvre utile ne l'emploie pas toute, l'amour devient un jeu, un art, une religion, — et toi tu es la déesse des mystères que l'on célèbre à Cythère et à Paphos. Ces mystères, ô bonne déesse! qui les a célébrés plus dignement, ces pauvres êtres ou moi-même? J'ai cru te servir et

n'ai peut-être servi que ma fantaisie égoïste. Est-ce que ces malheureuses t'auraient mieux comprise et peut-être moins profanée que moi?... »

... Je m'éveillai le lendemain dans des dispositions si bienveillantes que je n'hésitai point à partager le repas de mes misérables compagnes. Je les traitai avec de tristes égards; si, à la faveur de la nuit, je m'étais fait une idée si haute et si poétique de la Vénus des mystères, celle de l'amour me paraissait toujours préférable. « Quoi, me disais-je, ces infortunées n'ont-elles jamais connu, ne connaîtront-elles jamais celle-ci, pour s'être réservées à la première? » Au sortir de table, je pris familièrement la main de Fanchon. « Ah! Fanchon, lui dis-je, que je te plains! Tu trouves le plaisir entre les bras d'hommes indifférents et dont tu ignores jusqu'au nom, et ton cœur n'a jamais parlé! » Elle rougit. « Mais pardonnez-moi, madame, j'ai un amant, qui est le seul que j'éprouve du plaisir à caresser. C'est un soldat, que j'ai déjà vu trois fois depuis quatre ans. Il vient ici entre deux guerres, et m'apporte toujours un bouquet. Depuis dix-huit mois qu'il est à l'armée d'Italie, je puis jurer que je ne lui ai pas fait la plus petite infidélité. »

J'interrogeai la grande fille de Paris... « J'ai un amant, répondit-elle, que je ne trompe jamais.

C'est un apprenti, mais il ne travaille guère. Il a dix-huit ans, il est mignon; il vient rarement, mais chaque fois il m'emporte tout ce que j'ai d'argent dans mon ridicule. Je le lui donne avec bien du plaisir. »

J'interrogeai la troisième, cette courtisane à la grecque. Les lazzi recommencèrent de plus belle, mais elle ne s'en émut point. « J'ai un amant, dit-elle. Il n'est venu qu'un soir, avec quelques amis, qui portaient tous le collet noir. J'ai senti que s'il en choisissait une autre, je serais rongée de jalousie. Il m'a regardée, et je suis devenue toute pâle. Mais à cet instant une dizaine d'hommes qui avaient de grands manteaux ont fait invasion ici. Ils ont commencé à briser les glaces avec leurs gourdins et à tuer les autres hommes avec leurs pistolets. Je me souviens que l'un d'eux a simplement dit à celui que j'aime : « Ta tête me déplaît! » et lui a fait sauter la cervelle. On l'a emporté expirant; et depuis, moi non plus, je ne lui ai fait aucune infidélité. »

Je demeurai muette d'horreur, mais une nouvelle risée me divertit : « O Vénus, dis-je à part moi, tu n'es point sans pitié pour tes servantes. Si elles sont les esclaves sacrifiées de la nature, elles en peuvent du moins connaître les sentiments : elles ont moins perdu par leur prostitu-

tion que moi par mon libertinage. Ne me pardonneras-tu pas? Ne m'accorderas-tu pas, une fois du moins, la même faveur qu'à celles-ci? »

Je me levai toute hors de moi. Je sortis un instant. Je rentrai l'instant d'après. Ce jeu de scène me fut inspiré sans doute par la déesse du plaisir, qui voulait exaucer ma prière. Car, dans l'intervalle de ma sortie et de ma rentrée, on avait introduit un muscadin tout jeune, qui venait, je crois bien, consommer son premier sacrifice. Il était charmant, aussi gracieux qu'on peut l'être sous ce costume, avec quelque chose de délicieusement niais dans la physionomie. J'éprouvai sur-le-champ ce que la fille en péplum avait dû sentir à la vue de son collet noir, et je fus également payée de retour, car le petit me tendit les bras. Ce fut une indignation générale. « Petit morveux!... s'écria la Potironne. — Ah! madame, lui dis-je, comme dans la tragédie d'*Athalie*, excusez un enfant. » J'ajoutai, à voix basse : « Je veux lui donner une bonne leçon. » J'ignore comme elle l'entendit. Il n'importe. On me livra le coupable à merci.

Ici, je tire le rideau. J'ai soutenu un ton trop élevé pour m'abaisser maintenant au badinage. Je passe donc jusqu'à l'instant où je conduisis mon étourneau à la porte. « Madame, dit-il, je ne

suis pas bien riche : je n'ai qu'un écu. » J'éclatai. « Tiens, lui dis-je, prends, cela t'en fera deux. » Il hésita, le prit enfin, puis tourna la tête à gauche, à droite, promena ses regards effarés sur les murailles du corridor... Et tout à coup il sortit, d'un air fier, redressant sa petite taille.

C'est qu'il venait de lire l'inscription collée sur les glaces :

Ici on s'honore du titre de citoyen.

XIV

LE GÉNÉRAL

1799 (octobre-novembre) et 1800.
Écrit longtemps après.

Si mes contemporaines avaient ma franchise et mon humeur de se confesser, elles pourraient toutes signer ce que je vais écrire, et cet article ne ressemblerait pas mal à une pétition. Toutes l'ont aimé comme moi. Qui donc? Eh! LUI; enfin, LE GÉNÉRAL.

Ce ne fut pas du premier coup. A ses débuts, il ne fit impression que par sa gloire et par son génie, et les sentiments que l'on lui porta ne dépassèrent point la reconnaissance ou l'admiration. Après le retour d'Égypte, il prit le rôle d'un séducteur, et la France prit celui d'une amoureuse. Elle n'imaginait plus de récompense pour son

héros, elle n'aspirait qu'à se donner avec grâce, à être possédée par lui. Il avait sauvé les conquêtes de la liberté : que lui pouvait-on sacrifier de plus précieux que les fruits de son œuvre même? Voilà les inconséquences de l'amour, qui sont aussi ses grandes joies. En est-il de plus saisissante pour les cœurs passionnément épris que de se soustraire au jour aveuglant de la raison, tout en demeurant encore assez éclairé par elle pour découvrir à ses dernières lueurs que son flambeau vacille et s'éteint?

Mais ces amours d'un peuple pour un homme ont beau intéresser le cœur, elles ne sont point de mon ressort. Elles me paraissent d'un genre trop sublime, et me rappellent ces histoires mythologiques des déesses qui s'échappaient de l'Olympe afin de tâter des mortels. Certes, j'ai une faiblesse pour ces légendes, et je ne saurais oublier que des allégories peintes furent ce qui, dans mon enfance, caressa d'abord mes yeux, éprouva ma sensualité : il en fut de même, dit-on, pour le roi Louis XVI, mais seulement le soir de ses noces. Je m'égare. Je veux dire que mon goût quand même me porte davantage vers les sentiments qui ne sont qu'humains. L'amour est à mon gré le plus simple de tous, et il n'y faut point mettre tant de malice ni de métaphysique.

Il se rencontre plus chez les personnes réelles que chez les personnes civiles, et les bêtes même savent où il tend. C'est bien dans ce sens-là que j'ai voulu dire que toutes mes contemporaines et moi nous avons aimé le Général.

De vrai, il faut convenir pourtant que cet amour ne nous est point venu par les voies ordinaires. Le hasard jette sur votre route un homme de bonne mine, je ne sais quoi se décroche dans votre cœur, et en voilà pour une éternité de plusieurs mois. J'avoue que ce n'est pas ainsi qu'il m'est venu d'aimer Bonaparte, à moi ni aux autres. Notre amour dut tenir, au moins par ses origines, à cet amour en société, à cette affection mythologique dont je parlais; mais justement, c'est nous qui avons donné une forme de sentiment à cette espèce de passion panique; c'est nous qui avons tiré cela de son nuage et l'avons campé sur la terre. On prétend que nous autres femmes n'avons de goût qu'aux choses spirituelles et idéales, avec un mépris superbe pour ce qui fait la pratique de la vie. Je ne le pense point, attendu que nous prenons tout par le petit côté sensible, et que c'est les hommes qui voient souvent dans le grandiose et dans l'absurde, sous l'angle obtus de leur raison. Moi qui en écris si long sur la différence des sexes, j'écris, parbleu! en ce mo-

ment, comme ferait un homme : je déduis, j'abstrais. Ne vaudrait-il pas mieux tout naïvement conter ce qui m'est arrivé à moi? Ce qui m'est arrivé? Hélas! rien, ou si peu. Cette aventure ne ressemble guère aux précédentes, et je serais bien fâchée qu'elle y ressemblât en effet. Elle n'est pas même une aventure, c'est ce qui en fait le prix à mes yeux. J'ai presque tout dit en deux mots : au fait, je n'ai rien à dire, j'en vais être réduite à l'analyse de mon cœur.

Pauvre cœur si curieux d'aimer, si fréquemment chatouillé, si rarement satisfait, toujours en éveil, trop en éveil pour être surpris, cette fois pourtant tu succombas à ton insu : car il me souvient qu'à l'aurore de cette affection timide, tu ne parus rien deviner.

Le héros revenait chargé des lauriers d'Italie. Je fus dans la rue Chantereine à différentes heures du jour. Je le vis entrer, sortir comme un simple particulier. Ses yeux profonds, son visage maigre me frappèrent; mais ce fut tout, mon cœur ne battit point à sa vue. Je sus les jours qu'il allait au théâtre, j'y allai. Il se dissimulait dans une loge grillée. Déjà la foule semblait prête à se désaffectionner de lui : elle veut qu'on réponde à ses avances et prend la modestie pour de la froideur. C'était une présentation manquée.

Il fallait revenir là-dessus à une heure plus opportune, et qu'il y eût de part et d'autre un temps de divertissement et d'oubli. Soumise aux fluctuations du sentiment que je partageais, je souhaitais l'éloignement du Général parce que je comptais sur les effets de l'absence et du retour.

Moi pourtant, j'étais entretenue dans une certaine fièvre de curiosité. Mon ami Arnault avait rencontré le Général en Italie pendant la campagne, et n'avait point déplu : on lui tirait l'oreille. Il ne sait pas résister à ces faveurs familières, son enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Il s'était, de son plein gré, attaché à la personne même de Bonaparte. Il allait quotidiennement lui rendre ses devoirs, ne parlait plus, n'écrivait plus que de lui : enfin, c'était le Dangeau du Général. J'interrogeais Arnault, qui était inépuisable en anecdotes. Il en savait du héros lui-même, de son épouse, de sa belle-fille, du sémillant Eugène, de cette Pauline qui, paraît-il, se tient à table comme ne se tiendrait pas une pensionnaire de couvent. Elle roule des boulettes de mie et les jette à la figure des invités. Arnault m'assomme avec ses tragédies, mais quand il rapporte les propos de table du Général, je l'embrasserais. J'adore cela. Je suis la souris de l'histoire : le gâteau

m'en indigestionne, il ne me convient que d'en grignoter les miettes.

Je n'eus garde de manquer la fête qu'offrirent les Directeurs au vainqueur d'Arcole. Ma belle Julie m'y accompagna. Ce fut au Luxembourg, dont la cour était décorée d'une façon magnifique. M. de Talleyrand prononça un discours, où il félicita moins le triomphateur de ses victoires que d'aimer les lettres et de goûter les poèmes d'Ossian. Est-ce qu'en vérité il les goûte? Je n'en puis douter : ce grand esprit doit toucher à tout. Il ne répondit pas grand'chose; mais il se leva, il se montra, et tout le monde le regarda. Je le voyais fort bien de mon siège; cela n'empêcha point que je me levai : quand on meurt d'envie de voir quelque chose ou quelqu'un, on ne le croit pas bien voir à moins d'être dans une position bien forcée et bien incommode. Je me levai donc, et personne ne s'en avisa. Mais je venais à peine de m'asseoir que Julie à son tour se leva comme j'avais fait. Sa beauté souleva un tel murmure que le héros lui-même tourna son regard de notre côté. Il n'aime guère que l'on fasse attention à d'autres qu'à lui, et son expression fut si vive que Julie, interdite, retomba sur sa chaise à l'instant même. Je rougis, je pâlis comme si j'eusse été sa complice. Je fus honteuse de cet affront plusieurs

jours durant. Ma pensée ne pouvait se distraire de celui qui l'avait infligé à ma compagne. Bonaparte m'occupait tout entière. Et quand il partit pour cette expédition mystérieuse dont nous ignorions l'objet, ce fut pour moi tout ensemble un soulagement, une angoisse et une espérance anticipée. Il reviendra, me disais-je, il reviendra!

Il est revenu. Quelle différence entre l'enthousiasme raisonnable qu'avait soulevé son premier retour, et l'émotion de celui-ci! Les nouvelles manquaient. L'on ne savait pas que l'on fût à la veille d'un événement. L'on ne s'attendait à rien. Arnault accourt chez moi. Il avait suivi l'expédition jusqu'à Malte, à bord de l'*Orient*, du vaisseau même qui portait notre idole. Depuis, rentré seul en France, dans Paris, il ne vivait plus Mais je le vois tout haletant. Les télégraphes aériens ont transmis la nouvelle du débarquement. Paris tout entier frémit. On dit qu'un député, je ne sais plus lequel, des Ardennes je crois, en est mort de joie et de saisissement. Mais je brûle les détails. Le voici donc. Il est parmi nous. Ah! cette fois, il a bien senti qu'il n'est plus de mésintelligence ni de froideur possible. Il ne se réserve plus. Il se laisse voir. Il ne grille plus sa loge au théâtre. Il parcourt à cheval les

rues de Paris. Ce cheval, ce cheval arabe, nous l'avons toutes aimé comme un peu de lui-même, ce cheval, vivante enseigne de la gloire fabuleuse qu'il rapportait des lointains pays. Ah! nous avons bien aimé aussi ce petit sabre recourbé qu'il attachait avec un cordon de soie à la taille de sa redingote grise!

Les gens grognons — il en fallait bien, mais ils baissent la voix quand notre Alexandre passe devant Tortoni à cheval, traînant tous les cœurs après soi — donc, les gens grognons prétendent nous prêcher le bon sens. Après l'Italie, passe encore, mais après l'Égypte, holà! Qu'est-ce maintenant que votre Général? Un vaincu, pis, un traître, un déserteur. Sieyès l'a dit bien haut : « Le Gouvernement devrait faire fusiller ce petit homme. » Fusiller...? C'est lui... Mais silence, à tous ces bavards. Un brave officier disait aussi, et plus haut : « Suspendons la représentation nationale et jetons les avocats dans la rivière. » On n'imaginerait pas ce que lesdits avocats ont trouvé pour se défaire de Bonaparte. Ils lui proposaient le commandement d'une armée! Un commandement d'armée à un général qui a sauvé sa patrie! C'est la présidence qu'il lui faut offrir — car on parle d'en créer une. La présidence? Vaine et illusoire dignité! C'est plutôt... Mais ne

parlons point trop vite de César, pour n'éveiller point les Brutus qui dorment.

Ils connaissent bien peu le cœur des femmes, ceux qui pour nous détacher de Bonaparte s'avisent de si maladroites calomnies. Pour diminuer le conquérant de l'Égypte on exalte le libérateur de l'Italie. On nous parle d'un coup d'œil plus sûr et d'opérations mieux conduites. Que nous importe? L'Égypte est une région étrange et lointaine. C'est là que se font les grandes choses et les singulières, les seules qui aient du prix à nos yeux. On veut que la gloire de Bonaparte s'y soit ternie, on ne voit pas qu'elle s'y est consacrée. — Mais il a souhaité les défaites de la patrie, il ne s'est éclipsé que pour compromettre les affaires de la République? — C'était une bonne leçon, et moi je n'ai pas trop de peine à lui pardonner. Et puis, quand il aurait eu des faiblesses? C'est qu'il n'est pas Dieu, il est homme, nous pouvons donc l'aimer. Il est homme, à la merci d'une défaillance, d'une passion. Ce maître si volontaire ne s'est-il pas laissé prendre aux filets de Joséphine? La nonchalance créole a eu raison du despotisme corse. Comme je lui sais gré d'avoir prouvé une fois qu'il n'avait pas trente ans! Cette femme le tient. Elle le manie à son gré. Elle l'aime ou ne l'aime pas; à coup sûr elle

lui montre plus de tendresse que d'amour... plus d'amour que de fidélité. Lui est en proie à la passion, et il a des façons d'aimer passionnément qui ne me paraissent point avoir été trop répandues jusqu'à ce jour. C'est une passion à la Saint-Preux, mais plus concentrée, plus concise si je puis dire et plus militaire, et qui ressemble à une passion de roman comme une proclamation à une lettre de la nouvelle Héloïse. Il semble que son amour ait emprunté les allures de son ambition, qu'il soit insolent et fiévreux comme elle, que, comme elle, il lui brûle le sang et soit cause de sa maigreur effrayante.

Avec cela — ah! ces contradictions m'enchantent, — cette femme qu'il adore, Bonaparte l'a trompée. Il n'est bruit que de son aventure avec la femme d'un officier d'Égypte, une Mme Fourès. On prétend que le Général l'aimait, qu'il l'aime encore. Cela ne l'a point empêché d'entrer dans une belle colère, quand il a su que Mme Bonaparte avait peut-être aussi bien employé que lui-même le temps de leur séparation. Il a oublié les intérêts de son ambition, les affaires de sa patrie; et comme s'il ne revenait en France que pour traiter celles de son cœur, il a couru d'abord chez lui, sans escorte. Arnault pourtant s'y trouvait, bien entendu. « Jamais, m'a-t-il dit, jamais je

n'oublierai le regard dont Bonaparte a foudroyé son épouse coupable. »

Mais qu'elle est habile ! Quelques instants après, tout était pardonné, oublié dans les larmes et dans les embrassements. Je l'envie d'être la femme de cet homme. J'envie celle qui fut sa maîtresse quelques mois. Si ma fortune... Je l'avoue, j'y ai pensé. Et je n'étais pas encore reçue chez lui !

Il faut convenir que l'accès de l'hôtel ne me fut pas malaisé. Le Général accueillait tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté. On ne faisait d'exception que pour Barras, et c'était tant mieux pour moi, chacun sait que je le déteste. Le Général n'était point défavorable aux ci-devant : sans doute qu'il voulait faire oublier fructidor et vendémiaire. Vous pensez que le nom que j'ai gardé n'est pas celui de Sainte-Foy ni de M. Nicolas. Le Général enfin se plaisait à rassembler autour de lui le grand parti des mécontents : c'est le moyen, en France, d'avoir pour soi tous les Français. Je n'avais plus besoin que d'un introducteur : Arnault me présenta. Qu'il prenne garde à lui : il n'est plus Dangeau, mais un maître des cérémonies.

Malheureusement, j'arrivai un peu tard, avec le gros de la foule. L'étrange maison que cette

maison de la rue de la Victoire! Les ministres y apportaient leur portefeuille. Le gouvernement s'y faisait dans une pièce, et dans une autre un complot pour le renverser. Tous ces déjeuners, tous ces soupers, toutes ces journées, toutes ces nuits furent historiques. Parmi ce chaos, j'eus la joie d'être distinguée par Mme Bonaparte. Je la flattai, je lui plus, et tous ceux qui lui voulurent plaire aussi me firent des avances : si bien que je fus priée par le directeur Gohier de ce fameux dîner où Bonaparte s'invita chez lui pour le 18 brumaire, afin de détourner les soupçons.

Les Français, qui sont les plus respectueux des frondeurs, sont aussi les plus ponctuels des révolutionnaires. Chez eux, l'orage n'éclate jamais à l'improviste : à commencer par celui de 1789 que l'on pressentait plus d'un demi-siècle à l'avance. Il y avait un grand mois que le coup d'État de brumaire faisait l'unique sujet des conversations. Aussi, le matin du 18, quand je vis par les rues des officiers en grand uniforme, des troupes de cavalerie et des badauds échauffés, je n'eus point de surprise. Je pensai tout uniment : il paraît que c'est pour aujourd'hui.

Pouvais-je me dispenser de courir rue Chantereine? Tout Paris qui s'y rendait m'y eût emportée. J'arrive, Bonaparte venait de haranguer,

l'enthousiasme était au comble, on poussait des acclamations, on se pressait les mains, une émotion qui ne s'expliquait point se communiquait pourtant de proche en proche, on se félicitait sans savoir ce qui était exécuté déjà, ce qui se tramait encore, enfin chacun était assuré que son voisin ou lui-même avait sauvé la République. Mais vous n'attendez pas que je vous raconte le 18 brumaire : cela ne me regarde point; moi, je n'ai à voir que l'envers sentimental des événements.

La fin de la journée n'en valut point, à mon sens, le début. Le Général s'embourbait un peu. Il s'était mis en tête de prouver son respect des lois par le soin qu'il apporterait à les tourner. Le peuple n'y comprenait rien : il n'a que faire de la légalité, et les femmes ne connaissent que leur caprice. Or, notre caprice et la volonté du peuple était que Bonaparte fût placé à la tête du gouvernement. Fallait-il tant de formes? Enfin on y employa le reste du jour, et il ne se passa plus rien dans la rue.

En revanche, le lendemain, c'était double plaisir : la scène du drame étant transportée à Saint-Cloud, il y avait la partie de promenade, outre celle de jeter le gouvernement à bas. Je fis mettre les chevaux dès le matin; je ne partis pas encore

des premières : la route était encombrée déjà de voitures comme un jour de Longchamps. On avait fait toilette. Le froid était piquant, le temps gris, mais doux, et un soleil pâle souriait parfois entre deux larmes de pluie. J'en fus charmée. J'ai le goût des foules. Depuis mon aventure du 14 juillet, j'aime être coudoyée par le peuple, un peu froissée — un peu chiffonnée par lui. Je ferme les yeux, je m'abandonne ; et je sens ce qu'on doit sentir quand un courant vous emporte et que l'on sait très peu nager, juste assez pour ne pas se noyer tout à fait.

Le 14 juillet ! Cher et ancien souvenir ! Retour de mon cœur vers le passé, de mon cœur toujours aussi ardent, toujours aussi jeune ! J'eus mon premier amant le 14 juillet. Il sortait des rangs du peuple, il était le peuple lui-même, le peuple victorieux. Pourquoi n'aurais-je pas le dernier un jour d'effervescence pareil, et quel autre pourrait-il être que le triomphateur de la journée ? Ce beau raisonnement fondé sur l'analogie me tourna la tête et me coupa l'appétit. Je restai court au milieu de mon dîner, que je prenais au cabaret. Je m'égarai dans les jardins. Après deux heures d'attente, j'assistai à l'enfoncement des portes. Les grenadiers pénétrèrent dans le temple de la loi, baïonnette en avant. Ils en ressortirent pres-

que aussitôt entraînant leur général, dont les vêtements déchirés témoignaient (on l'a nié, mais je l'ai vu), témoignaient, dis-je, que des poignards parricides s'étaient levés contre lui. Je me crus à dix ans de là et dans la salle Saint-Jean. Je tendis les bras vers lui, je poussai un cri d'amour et d'enthousiasme. Hélas! mon cri se perdit parmi cent mille autres, et je compris enfin que les temps n'étaient plus les mêmes.

Combien mon départ fut triste! Le jour tombait, chacun se hâtait de regagner la capitale; déjà le Bois de Boulogne dépouillé s'enveloppait de brouillard et de ténèbres. Les cochers ne faisaient plus claquer leurs fouets, le roulement même des voitures semblait plus étouffé, et glacés par l'air froid du soir, les gais promeneurs de tantôt ne risquaient plus de propos joyeux. Moi, j'avais hâte de m'enfermer dans mon petit boudoir en rotonde. Je n'y ramenais pas Henri. Hélas! entendrai-je plus jamais rouler sur mon tapis, avec un bruit sourd, le fusil noir de poudre qui échappe à des mains impatientes, chaudes encore d'avoir combattu?

Mais, je suis une femme raisonnable. Je n'ai jamais souhaité l'impossible, et il ne faudrait pas s'exagérer mes facultés de mélancolie. Je ne perdis donc point des jours et des semaines à me

désoler parce que je n'avais point la destinée de Joséphine ou de Mme Fourès. Au contraire, je me résignai vite. Non que mon cœur fût infidèle; j'aimais toujours, mon amour avait seulement réduit de beaucoup ses prétentions.

Quand la gloire d'un homme est cause qu'on l'aime, le cœur, qui n'a point coutume de céder à de telles considérations, se rattrape en prenant à tâche de réduire le grand homme aux proportions ordinaires de l'humanité. Mon affection pour le Général, qui était bien platonique, ne me suggérait plus maintenant d'autres désirs. Il me semblait que je l'eusse en quelque sorte possédé, si je fusse entrée dans son intimité, je dis dans la plus vulgaire et la plus basse : j'en devenais curieuse jusqu'à la folie.

La faveur de Mme Bonaparte me fut précieuse. Ma vivacité lui agréait : elle aime fort le bruit qu'elle ne fait pas. Elle m'attira à Malmaison. J'y eus même, à plusieurs reprises, un appartement. Je n'en voyais guère plus le premier Consul. Il ne m'apparaissait que parmi sa cour. Si je le guettais dans le parc, c'était pour l'apercevoir à cent pas, et aussi militairement habillé, sanglé et boutonné que l'a peint Isabey. Jamais il ne m'avait adressé la parole. Arnault était plus heureux que moi : on lui tirait toujours les oreilles.

Mais Arnault était en passe de me rendre un petit service, il me le rendit : il me fit connaître Roustan, ce mameluk que le premier Consul a ramené d'Égypte. J'en fus bien joyeuse. Il n'y a point, pensais-je, de grand homme pour son valet de chambre; je vais donc approcher quelqu'un pour qui Bonaparte n'est qu'un homme.

Roustan n'est pas à la lettre un valet de chambre, et on peut lui faire sa cour sans se rabaisser trop. Il est mameluk, c'est-à-dire qu'il n'est point d'origine servile, mais les Turcs en ont fait un de ces esclaves destinés à gouverner en Égypte : il n'y a point que la constitution de l'an III qui ait des beautés.

J'invitai Roustan à dîner. Il est charmant. Accoutumé à des gâteries, il a gardé je ne sais quelles façons un peu puériles, qui font contraste avec sa force et son air mâle. On est obligé de le cajoler, de lui parler comme à un enfant ou à une bête favorite, et il vous répond d'un zézaiement plus aigu que celui de nos ci-devant incroyables. Il m'a fait pâmer : moi je suis du siècle où les Parisiens ne comprenaient pas que l'on pût être Persan.

« Monsieur Roustan, lui dis-je au dessert, j'ai un service à vous demander. » Il prit un air d'importance. « Vous couchez dans une petite cham-

bre à côté de celle du premier Consul? » Il me répondit qu'il couchait en travers de la porte. « Eh bien! il faut que vous me fournissiez le moyen de passer dans votre chambre comme par hasard, très peu d'instants avant que le premier Consul sorte de la sienne. Je veux lui parler en secret, il faut que je le rencontre sans témoin, et dans un moment où il n'a point encore d'occupations. » Roustan prit plusieurs minutes de réflexion. Il pesa sans doute bien lentement tous les motifs pour ou contre. Puis il décida qu'il pouvait faire ce que je demandais, et il me fixa une heure pour le lendemain matin.

J'y fus une bonne demi-heure trop tôt. Le cœur me battait. Roustan m'accueillit assez mal, à cause de ma précipitation. Je crois même qu'il m'allait mettre à la porte, lorsque le premier Consul l'appela. Il entra dans la chambre, dont il laissa la porte entr'ouverte. Je ne pus rien voir, n'osant approcher; mais j'entendis. Bonaparte était au lit avec Joséphine; je crus distinguer que celle-ci faisait quelques agaceries au mameluk, qu'elle aime beaucoup. Brusquement, Bonaparte dit : « Roustan, combien touches-tu par mois pour mon service? — Rien, fit Roustan. — Il paraît, dit Joséphine, qu'il n'est pas inscrit sur les listes. » Alors le Consul se met à invectiver les gens qui

avaient affaire de cela, et à déclarer impérieusement qu'il entendait qu'on y mît ordre.

Puis, tandis que Roustan lui passait sans doute des vêtements : « Mais, lui dit-il, pourquoi ne portes-tu pas le beau sabre que je t'ai donné? — C'est Berthier qui me l'a pris. — Comment? — Oui, en débarquant, il a voulu que je lui prête, et il a dit qu'il le rendrait à Paris, et quand je lui demande, il veut pas. » Là-dessus, Bonaparte eut un transport si violent que Roustan saisit la première occasion pour passer dans la chambre où j'étais : « Partez vite, me dit-il tout bas, il faut rien lui demander, c'est aujourd'hui un matin qu'il est en colère. » Je ne lui fis pas dire deux fois, enchantée du prétexte qui me permettait de revenir le lendemain.

Je revins, en effet, un peu plus tard. Roustan me reçut encore plus mal. « Ah! me dit-il, vous ne pouvez pas rester. Il est dans son bain, et il traverse toujours ma chambre pour que je vas l'habiller dans la sienne. » Il arriva là-dessus ce qui était arrivé la veille, c'est que Bonaparte appela son mameluk. Roustan me laissa seule, toute déconfite et si troublée que je ne trouvais plus par où sortir.

Tout d'un coup, juste vis-à-vis de moi, la porte s'ouvrit, le premier Consul parut, toujours ma-

jestueux malgré sa petite taille, mais demi-nu et drapé à la Talma dans un linge de bain. Il me jeta un regard furieux et disparut sans daigner me dire quoi que ce soit.

J'avais failli tomber à la renverse. J'ai cherché bien des fois plus tard à démêler ce que j'avais dû sentir dans ce moment-là. Il me semble à tout prendre que l'aventure n'est pas si ridicule et de si minime importance. Elle fait de moi une privilégiée parmi toutes celles qui ont aimé cet homme en secret : car qui donc se pourrait vanter comme moi de l'avoir vu en un tel costume, autrement que sur la colonne de la Grande-Armée?

XV

LA DERNIÈRE NUIT DE NOCE

1806.

J'avais bien raison de dire que mon amour pour Bonaparte n'était pas un amour ordinaire. Je commence de comprendre ce qu'il signifiait : mon cœur souhaitait un maître. Les sentiments ont suivi les vicissitudes de la politique. La Terreur a enfanté des passions, le Directoire y a jeté l'anarchie. Nous désirions toutes un César pour rétablir l'ordre.

Il nous le fallait despotique, il nous le fallait glorieux, il nous le fallait militaire. Nous n'avions pas attendu jusqu'à présent pour chérir les défenseurs de la patrie. Mais, naguère, ils étaient d'héroïques enfants, et nous de folles amoureuses. Leur prestige nous éblouissait, et nous préférions

leurs caresses, qui avaient plus d'emportement. Aujourd'hui, c'est leur force et leur autorité qui nous plaisaient davantage. On ne se souciait plus d'être séduites, mais subjuguées. On ne prétendait plus aimer d'égale à égal et de pair à compagnon. Enfin on voulait des époux qui ne fussent pas à prendre et à laisser, et qui nous assurassent du lendemain.

Il faut bien faire une fin. Quand je vis cette vérité, c'était en 1806 : j'avais trente-quatre ans. J'étais dame d'honneur de l'Impératrice. Sa Majesté me dit un jour, à brûle-pourpoint : « Milie (elle me donnait ce petit nom d'amitié), Napoléon a songé à votre établissement. Je vous félicite. Il vous destine à l'un de ses compagnons d'armes qu'il aime le plus. Devinez qui. — Madame, je n'en ai aucune idée. — Eh bien! c'est le maréchal***, qui vient d'être créé duc de Spalato. »

N'ayant de ma vie aperçu le maréchal, je ne pouvais, en vérité, sauter de joie à cette nouvelle. J'en fus pourtant bien aise, puisque les intentions de l'Empereur répondaient à mon secret désir; puis j'étais fort touchée que Sa Majesté eût daigné s'intéresser à moi. J'avais lieu de m'en étonner. Bien que les devoirs de ma charge me missent à tout propos en la présence du souverain, jamais il n'avait paru m'accorder la moindre attention.

Il ne m'adressait la parole ni ne me regardait. Cela changea le soir même.

J'étais de service, et dans la chambre de ma maîtresse : l'Empereur y entra brusquement et, comme il fait, sans frapper. Il s'arrêta vis-à-vis de moi et me dit avec une concision toute militaire : « L'Impératrice a dû vous faire connaître les projets que j'ai sur vous? — Oui, Sire, fis-je en m'inclinant très bas. Je suis profondément reconnaissante à Votre Majesté. » Il me tourna le dos et se promena par la chambre. Puis il s'arrêta de nouveau sous mon nez; il me demanda sèchement : « Combien y a-t-il de temps que vous appartenez à l'Impératrice? — Sire, j'ai ce bonheur depuis les débuts du règne. — Mais je vous ai vue auparavant, à Malmaison, je crois? — Oui, Sire », balbutiai-je, confondue et dans l'admiration de cette mémoire véritablement princière, mais que j'eusse désirée moins fidèle. Il fut pour sortir, puis il s'arrêta, et, d'un ton bourru, mais qui n'était point malveillant : « J'espère, dit-il, madame la maréchale, que vous perdrez cette mauvaise habitude que vous avez d'écouter aux portes. »

Je faillis me trouver mal. Restée seule avec l'Impératrice, celle-ci voulut des explications. Je lui en fournis par à peu près. Elle fut prise d'un

fou rire qui me gagna. Cela mit de la familiarité dans l'entretien, et m'enhardit à lui poser quelques interrogations touchant mon futur mariage. J'osai d'abord lui demander si l'Empereur en avait fixé la date. « Mais, répondit-elle, ce sera, j'imagine, pour la semaine prochaine. » Je tombai de mon haut. « Si vite, madame? Mais Votre Majesté ignore-t-elle que je ne connais pas du tout le duc de Spalato, et même que je ne l'ai jamais vu? — Bah! qu'est-ce que cela fait? Il vous plaira. C'est un homme un peu brusque, tout jeune, il a votre âge, et qui a fait toutes les campagnes avec Napoléon. Il était marié à une espèce qui était de son rang d'autrefois, mais plus de son rang d'aujourd'hui. Il a même d'elle un enfant qui n'est âgé que de trois ans. On a trouvé des prétextes pour faire prononcer le divorce, et il brûle de contracter une nouvelle union mieux assortie. — Et en quoi sait-il si je lui conviendrai? — Vous lui conviendrez de tout point. Au reste, vous savez bien que l'Empereur se plaît souvent à fondre par des mariages l'ancienne noblesse avec celle qu'il a instituée. Mais, ajouta-t-elle de ce ton plus bref que savent prendre les souverains quand ils estiment qu'on leur réplique trop, vous êtes de mauvaise humeur ce soir, Milie, et vous ne semblez

pas apprécier la haute faveur que Sa Majesté vous fait. — Ah! madame, m'écriai-je, croyez que je l'apprécie. »

J'eus la permission de me retirer dans mon appartement. J'y répandis des larmes bien amères. Ah! c'est qu'en vérité je jouais de malheur. Eh! quoi? A l'instant même où je me faisais du mariage une idée si raisonnable, la fantaisie de l'Empereur m'en imposait un aussi sot à peu près que les trois autres, et qui sans doute n'aurait point de meilleurs effets. Il y avait là de quoi décourager une bonne volonté plus décidée que la mienne.

Je n'étais pas au bout de mes peines. Je n'eus point l'heur de voir mon futur époux avant la surveille de la noce. Il débarqua chez moi (rue de Grenelle-Saint-Germain), tout poudreux et botté. Je le trouvai bien de visage, avec un large front, un grand nez, les yeux durs mais étincelants, de fortes lèvres et des petits favoris ébouriffés en coup de vent, — comme, au reste, ses cheveux, déjà rares au sommet de la tête, mais épais sur les côtés, — et comme son manteau, dont le pan était jeté sur son épaule, ne laissant voir que le haut collet brodé de son habit.

— Madame, dit-il d'une voix tonnante qui devait enlever les escadrons, je suis ravi de faire votre connaissance. Tout cela est bien un peu

précipité; mais à la guerre comme à la guerre, et nous ne sommes plus des enfants.

Ces paroles ne signifiaient pas grand'chose, mais je ne me montrai point plus difficile que la cavalerie : je fus enlevée. Il avait l'air d'un bon... Ah! Dieu! j'allais écrire comme il parle. Enfin, le sans-gêne de ses dehors ne me désagréa point. J'ajoute qu'il s'était fait précéder par un envoi de présents somptueux : j'y comprends le jeune Hippolyte, son fils, que j'avais dû installer chez moi dès le matin. Je lui avais meublé une chambre avec mille souvenirs de mon petit Charles.

Hélas! me dis-je, tandis qu'il se couchait dans un fauteuil, il s'en faut de péu que je le trouve à mon goût. Quel dommage que je n'aie point le temps de la réflexion! Je poursuivis tout haut : « Oui, monsieur, nous ne sommes plus des enfants, nous savons le sérieux des choses, et il est regrettable que nous ne puissions ni l'un ni l'autre inventer un prétexte qui nous permette de traîner un peu notre mariage, et de ne le point faire, si j'ose dire, par-dessous cuisse.

— Ah! ah! par-dessous cuisse! Vous êtes plaisante... Mais, madame, il n'y a rien à traîner, vu que je demeure trois jours à Paris. Demain le contrat, après-demain la noce; je pars vingt-quatre heures après.

16.

— Vous partez?

— Certes. Vous n'imaginez point que je vais faire le pékin davantage.

— Mais pensez-vous m'emmener? »

Je me fusse révoltée s'il m'eût répondu oui; mais je fus outrée qu'il répondît non, et surtout qu'il ajoutât : « Je ne suis pas dans l'habitude de m embarrasser d'une femme en campagne.

— Voilà donc la destinée que m'a réservée l'Empereur! m'écriai-je toute en larmes.

— Ah ça! dit-il, seriez-vous plus novice qu'on ne prétend? Là, ne vous effarouchez point. Je n'aurais pas le loisir de vous donner des encouragements : je tombe de sommeil. Bonsoir. »

Il m'embrassa.

Cette familiarité me rendit la confiance. « Ah! monsieur, lui dis-je, je ne demande pas mieux que d'être une épouse dévouée, mais il faudrait se connaître. Au moins ne me laissez pas perdre une minute du peu de temps que vous passerez à Paris. Consacrez-moi votre journée de demain.

— La journée, non; mais vous me verrez le soir au contrat, où Leurs Majestés signeront.

— Mais, monsieur, nous ne pourrons rien nous dire.

— Eh! madame, nous causerons la nuit d'après. Et d'abord qu'aurions-nous à nous débiter, ne nous

connaissant guère? Vous n'espérez pas que je vous conte fleurette? Je suis bon pour le reste; mais, morbleu! attendons le sacrement. Et, pour ce soir, bonsoir.

— Bonsoir, monsieur. »

Je demeurai tout ébaubie, et encore plus de ma façon d'être que des événements. En retour de la douceur incroyable que je lui avais témoignée, j'eus un véritable accès de fureur quand il fut dehors. J'aurais bien voulu prendre ma revanche; mais, comme il m'avait prévenue, il ne daigna pas, le lendemain, me visiter dans l'après-dîner. Le soir, je n'avais garde de lui faire avanie. Notre contrat était une fête de cour, et je me voyais en représentation. Puis j'étais d'humeur engageante. Je portais un diadème de brillants. Mon corsage, fort décolleté, laissait admirer la beauté mûre de ma gorge, que deux festons de perles contournaient, avec une pendeloque en poire dans l'entre-deux. La jupe était de soie blanche unie, et le manteau de cour, de même étoffe, était brodé d'une grecque mi-partie argent et or.

Le maréchal vint à moi assez galamment, et me fit un compliment mal tourné, mais dont l'évidente sincérité me toucha. C'était une sorte de juron admiratif. « J'avoue qu'elle est belle,

dit l'Empereur, s'approchant; mais elle écoute aux portes. » Le maréchal ne pouvait comprendre l'allusion : il crut que c'était un mot dont la finesse lui échappait, et il fit par convenance un grand éclat de rire. Puis il se retira dans une embrasure de fenêtre avec des officiers, et n'en démarra plus que pour boire. Je crois même qu'il but beaucoup plus que de raison.

A l'heure où il est habituel qu'on se retire, je crus apercevoir qu'il faisait des projets avec les autres pour passer joyeusement la nuit. Je voulais au moins lui adresser la parole avant qu'il me quittât. Comme je m'approchais, je le surpris qui disait : «... Il faut bien, puisque je n'ai pas à Paris d'autre appartement que celui de la future duchesse, et il n'est pas convenable que je lui demande un asile avant demain. » J'y pensai tout d'un coup. Il me prit une peur bien ridicule. Je fus supplier l'Impératrice qu'elle me gardât auprès d'elle cette nuit-là, dans la chambre où je couchais quand mon service me retenait aux Tuileries. Mais ma curiosité était en éveil. Au fait, me disais-je, ou a-t-il passé la dernière nuit? Ses interlocuteurs lui posaient justement la question. Il rit à gorge déployée. « Eh! parbleu! au... » Je n'entendis pas le mot, mais le devinai facilement à l'hilarité générale.

L'Empereur se vint encore mêler au groupe et exigea qu'on lui fit confidence de ce qui égayait tout le monde si fort. On la lui fit, avec les circonlocutions qu'exige l'étiquette, lorsqu'on traite d'un pareil sujet en présence d'un souverain. Il daigna sourire. Il tira l'oreille du maréchal. Mais mon malheur voulut qu'il s'aperçût que je guettais. Il prit son expression la plus malicieuse. Sauf le respect que je lui dois, l'Empereur des Français ressembla pour une minute au polichinelle napolitain. « Ah! ah! fit-il, je vous y prends encore. Maréchal, méfie-toi de ta femme : elle a une très mauvaise habitude, elle écoute aux portes. »

Je ne pense pas que jamais mariée fût si troublée ni si désespérée la veille de sa noce. Le lendemain, il y avait bel et bien cérémonie nuptiale à Notre-Dame. Quel arrangement avait-on pris avec l'Église? Je n'en sais rien. Le fait est que l'on m'établit, par pièces authentiques, que mon premier époux était mort (ce que je n'ai jamais ouï dire et ne crois point du tout). Chrétiennement parlant, les deux autres ne comptaient pas. Le duc, ne s'étant point marié à l'autel la première fois, se trouvait libre, et comme il se remariait pour le monde, il n'était pas homme à se contenter d'une noce à petit bruit.

La magnificence de cette cérémonie me toucha fort. Cette foule dans l'immense vaisseau de Notre-Dame, un archevêque pour nous unir, des pages de Leurs Majestés nous tenant le poêle, la présence de Leurs Majestés elles-mêmes et de tous les grands dignitaires de l'Empire, qui pouvaient, en levant les yeux vers la voûte, y voir suspendus les étendards qu'ils avaient conquis, tout cela me disposa bien. Sans compter que le maréchal avait grand air. « Mon Dieu ! me disais-je, qu'il est puéril de ne point passer condamnation sur les petits ridicules de ce mariage, quand je sens qu'il s'en faut de rien... » Mais les diacres venaient à peine de poser sur l'autel le livre de l'Évangile, que mon mari donna des signes d'impatience fort incongrus. Il agitait ses jambes. Il se donnait de petites tapes sur les genoux. Je crois bien, Dieu me pardonne ! qu'il cligna des yeux à l'archevêque pour le prier de faire vite. Je l'entendis qui jurait entre ses dents. Il va, pensai-je, commettre encore quelque sottise, et j'en avais la sueur sur le front.

Je poussai un soupir de soulagement quand on se leva pour sortir. Mais aussitôt les félicitations reçues, comme on ouvrait les portes et que je voyais avec ravissement sur le parvis une multitude assemblée là pour nous et pour les équi-

pages de la cour, il se mit à hâter le pas, de sorte que le cortège en fut rompu. Je ne pus suivre, retenue par les deux pages qui portaient la traîne de mon manteau. Dès la porte, il se mit à regarder dans tous les sens comme un oiseau effarouché; et enfin il cria de cette voix retentissante qui n'est convenable que sur les champs de bataille : « Mais où diable pourrais-je donc?... » Ah! non, je ne puis écrire en vérité ce qu'il cria. M'entend-on? Eh! oui, c'est cela. Il est incroyable, mais c'est cela[1].

Toute l'assistance rit de bon cœur. Je vous jure que moi je ne riais pas. A la fin, me dis-je, c'en est trop, je lui riverai son clou. Il se fallait tenir encore assez longtemps, à cause d'un souper que nous donnions. Mais le duc mit assez brutalement son monde à la porte sur le coup de minuit. On en chuchota. Le dernier invité parti, je m'arrêtai debout au milieu du salon et je dis :

— Vous avez bien de la hâte, monsieur.

— Sans doute.

— C'est peut-être comme après la messe?

— Ah! ah! (Il rit très fort. Puis nous gar-

1. On conte la même chose d'un autre maréchal, dont le nom est plus historique que celui du duc de Spalato. Il se peut que le fait se soit présenté deux fois. Ce sont les petites misères de l'humanité.

dâmes un peu le silence.) Eh bien! reprit-il, montons-nous dans la chambre nuptiale?

— Nous y montons, dis-je.

Je l'y laissai pénétrer, et je m'assis dans une causeuse près du feu. Il se mit à tourner autour de moi. Il dit à la fin :

— Je ne suis pas fâché d'enlever mes décorations.

Je laissai tomber l'allusion.

— Vous m'entendez? fit-il.

— A merveille, mais il m'importe peu que vous les enleviez ou non.

— Ah! ah! (Il rit plus fort.) Vous prétendez donc que je les garde pour... En grande tenue, alors?... En armes?...

— C'est vous qui ne m'entendez pas. Je ne plaisante point. Je vous parle sérieusement et vous invite à faire de même. Asseyez-vous là et ne tournez pas ainsi.

— Mais, ma petite chatte, nous serons bien mieux, pour nous entretenir, dans notre lit.

— Nous serons bien mieux sur des chaises.

— Cela signifie que vous n'êtes pas autrement pressée de vous coucher.

— Pas autant que vous, ce matin, de...

— Ah!... oui, vous avez de l'esprit et j'en suis dépourvu. Vous me battrez à ce jeu-là. Je vous attends à l'autre.

— Vous m'y attendrez longtemps.

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous voulez bien dire avec vos insinuations ?

— Je n'insinue pas, je déclare que vous vous trompez joliment, si vous imaginez passer une nuit aussi agréable que la dernière et la précédente.

— Plaît-il ?

— Je dis que l'Empereur nous a mariés sans que nous en eussions l'un ni l'autre aucune envie, et qu'il a bien fallu céder ; mais que sa volonté n'a plus d'effet après le seuil de cette chambre ; que je suis libre, et que si vous avez des bêtises en tête, vous ferez bien de vous en aller passer vos fantaisies au même endroit qu'hier et avant-hier.

— Vous êtes folle, je crois, et depuis quand est-ce qu'on se marie pour aller après où vous dites ?

— Et depuis quand, monsieur, est-ce qu'on se marie comme nous avons fait ? Pensez-vous qu'il soit agréable d'épouser un butor mal élevé qui ne sait faire figure ni dans une fête ni dans une cérémonie, et qui beugle des saletés sous le porche de Notre-Dame ?

— N.. d. D... ! je vous apprendrai la politesse, moi aussi, et qu'on ne parle pas à son mari sur ce ton-là.

— Ah ! tant pis, je vous déviderai mon rouleau jusqu'au bout. Pensez-vous qu'il soit agréable,

quand on est ce que je suis, d'épouser un homme de votre sorte?

— De ma sorte? Un maréchal de France! Un duc de l'empire!

— Oui, dites-moi vos origines et nommez-moi vos parents. Vous vous êtes marié une première fois : avec qui? Avec une petite grisette, disent les uns; les autres prétendent que c'est avec une ancienne fille du Palais-Égalité. Au surplus, tous s'accordent à dire que vous n'eûtes pas le moindre grief contre elle, et que c'est une indignité de plus de l'avoir abandonnée. Voilà l'homme que vous êtes, et vous devez vous estimer bien heureux que j'aie consenti à vous donner la main devant un archevêque, dans la cathédrale de Paris!

Il étouffait de colère.

— Quel homme je suis, cria-t-il, quel homme je suis!...

Une bordée de jurons lui débarrassa la langue et il repartit tout d'un coup :

— Quel homme je suis? Je suis un enfant du peuple, il est vrai. Engagé à seize ans, j'en avais vingt-quatre quand j'ai fait la campagne d'Italie, et j'étais chef de brigade! En Égypte, je fus nommé général! Je suis maréchal de France!

— Je ne vous demande pas vos états de service.

— Six campagnes! onze blessures?

— Ne me les montrez pas.

— Vous les verrez, pourtant.

— Croyez-vous?

— Je vous le jure, et c'est bien de l'honneur que je vous fais.

— Merci donc... Ah! bien de l'honneur? Et comment cela?

— Parce que je suis une des gloires de ma patrie, et que je vous ai fait, je le répète, bien de l'honneur en vous épousant, vous qui n'êtes...

— Ne le dites pas. Vous ne m'étonneriez même plus. Je m'attends à tous les gros mots.

— Non, je ne lâcherai pas de gros mots, mais je vous dirai tout ce que je sais et tout ce que je pense de vous. Vous vous êtes mariée une première fois en 1788, avec un marquis. Vous lui avez fait porter plus de cornes qu'il n'est d'usage aux animaux de nos climats.

— C'est peut-être son exemple qui vous a tenté?

— Je vous réponds que vous ne me coifferez pas de même sorte.

— On verra.

— Vous avez divorcé après vous être enfuie. Vous vous êtes mariée une seconde fois, en 1793,

avec un paysan; oui, un paysan que moi je vaux bien, j'imagine.

— Qu'importe le paysan, si je l'ai traité comme le grand seigneur?

— Vous n'y avez point failli. Ensuite vous êtes partie à la suite des armées. On perd votre trace, mais je sais par expérience à quoi s'occupent les femmes qui font campagne.

— Bien. Ensuite?

— Ensuite, vous êtes revenue à Paris après thermidor, et vous avez fait un troisième mariage avec un muscadin, que vous avez abandonné au bout de six mois. N'est-ce pas là un abus du divorce véritablement scandaleux?

— Je vous conseille de juger ainsi. Ensuite?

— Ensuite, n'est-ce pas tout!

— Non, monsieur, ce n'est pas tout, et vous avez oublié le plus beau.

Je me levai. Je devais être imposante.

— Savez-vous, dis-je, savez-vous où je me suis cachée après le 18 fructidor?

— Non, ma foi, cela, je ne le sais pas.

— Eh bien, connaissez-moi donc : je me suis cachée... (Je me croyais plus d'audace. Le mot ne voulut pas sortir.)

Je repris, en riant très fort :

— Je me suis cachée, monsieur le maréchal,

précisément où vous avez passé la nuit hier et avant-hier. Vos informations à présent ne laissent plus rien à désirer.

Je pensais l'avoir écrasé. Il se leva. Ah! qu'il est grand! Le plus beau des deux, c'était lui. Il marcha sur moi. J'étais comme fascinée et le regardais dans les yeux. Il leva sa large main. Je vis venir le coup et ne fis pas un geste pour l'éviter. Puis je retombai sur ma chaise, muette, sans larmes...

Il m'a battue. Je l'aime.

XVI

SINGULIER SOUPER DE CARNAVAL A VENISE

1809.

Le maréchal, mon époux, souhaitait depuis longtemps visiter la ville de Spalato dont il porte le nom. Il n'eut de liberté qu'en 1809. Nous devions nous embarquer à Trieste. Nous en profitâmes pour faire un séjour en Italie, où le vice-roi nous avait maintes fois invités : Eugène portait au duc une affection toute particulière. Je n'étais pas à mon premier voyage, mais je me réjouissais de celui-ci comme un enfant qui n'a jamais rien vu. Il est vrai que les précédents ne furent point des parties de plaisir sans mélange. Mon début fut l'émigration, ensuite le retour de l'émigration, et puis ma tournée militaire. J'y

connus l'amour, qui vaut toutes les commodités. Mais qui vous dit que l'amour ne m'accompagnait pas cette fois encore, et qu'il ne me manquait donc rien?

Je l'avoue, j'étais amoureuse à trente-sept comme à vingt ans, et amoureuse de mon époux. Ah! c'est trop peu dire, j'avais un culte pour lui. Je lui appartenais depuis trois ans et j'étais encore sans reproche. J'étais la plus vertueuse des femmes comme la plus soumise. Il n'avait plus sujet de me battre; et néanmoins, il ne s'en privait pas à l'occasion, je crois bien que c'était par habitude et par tempérament. Au reste les coups arrivaient toujours à propos, lorsque la monotonie de mon bonheur était sur le point d'en atténuer la vive impression. La violence est le ressort de l'amour. Mais au fait cela ne regarde personne. Et s'il me plaît à moi d'être battue?

Ce fut donc un vrai voyage de tourtereaux; et il n'y eut point de nuage, sauf une querelle que me fit le maréchal depuis Milan jusqu'à Venise. Ah! cela n'était point justifié, il n'avait rien à me reprocher qu'un peu d'humeur, qui se comprend: son caprice de quitter Milan lui était venu si soudain, il m'avait si précipitamment jetée dans ma calèche, que mes femmes n'avaient pas eu le temps de me chausser. J'avais dû faire toute la route

pieds nus, jusqu'à Vérone, où il me permit enfin d'acheter des souliers.

Mais j'allais voir Venise, et cela me consolait. Nous y arrivions en plein carnaval, et y devions loger à l'auberge comme des gens de rien du tout, au lieu d'être reçus en des palais, dont j'avais assez. Une barque nous prit à Mestre ; elle nous laissa au quai des Esclavons. Les merveilles de l'architecture me touchent peu, je ne fais attention qu'aux choses vivantes ; je ne poussai donc pas trop de cris à la vue du palais des Doges, mais je fus enchantée de la foule des dominos que je vis s'ébattre sur la Piazzetta et sur la place de Saint-Marc, et des pigeons qui se posaient familièrement sur l'épaule ou sur la tête de tous ces gens-là, qui venaient intriguer les masques de près, enfin qui faisaient aussi leur carnaval. Nous fûmes à l'auberge dans une gondole, et je trouvai du charme à cette embarcation bizarre, toute de noire tendue et peinte comme un cercueil : je ne sais pourquoi l'on goûte toujours ce contraste lorsque l'on a le cœur joyeux.

Aussitôt débarqués, nous revêtîmes masques et dominos, et revînmes nous mêler dans la foule. Je n'en ferai point le tableau. Sauf que l'on se trouve en plein air et sous un beau ciel, avec une décoration magnifique, cela ressemble à la cohue

des bals de l'Opéra que tout le monde connaît. Je veux dire ceux de l'ancien régime, car ceux d'aujourd'hui sont fort en décadence. Je me promenais parmi ce monde, bien curieuse, bien réveillée, un peu fâchée pourtant de n'y connaître âme qui vive et de rester toujours pendue au bras de mon mari. Je n'aime guère qu'on me puisse prendre pour une provinciale, même chez les étrangers, et j'aurais donné cent louis pour trouver à intriguer quelqu'un.

Je n'avais pas besoin d'en faire la dépense. Car il m'arriva ce jour-là, sans débourser, une vraie aventure de carnaval. Ce ne fut point en ville, mais à l'auberge, quand nous y rentrâmes pour le souper.

On menait dans la salle commune un tel bruit que le maréchal nous voulut faire servir dans notre chambre. Je le suppliai de ne vouloir plus, et si plaisamment, si adroitement qu'il n'y avait pas moyen de me résister. Il se hâta donc de mettre les mains sur deux chaises, à un bout de table ; et moi j'allais me découvrir le visage, quand je vis soudain, tout juste à côté des places qu'il marquait pour nous... Non, je n'en crus pas d'abord mes yeux ; mais j'ai une mémoire excellente, je ne me trompe jamais. Et puis, à vrai dire, le personnage n'avait point changé, sauf

l'habit approchant de la dernière mode, non sans quelque chose de suranné qui sied aux hommes déjà mûrs. Je pense que les cheveux grisonnaient, mais la poudre, dont quelques entêtés gardent l'usage, dissimulait cela, et elle donnait au visage un air aussi jeune, aussi animé que voilà vingt ans. Mais je parle par énigme, je n'ai pas encore lâché le nom. Eh bien! j'avais, assis tout contre moi, le marquis, eh oui! le marquis de B..., mon premier époux.

Je n'avais pas eu le loisir encore de décider si j'en devais être fâchée ou contente, quand j'aperçus qui faisait vis-à-vis au marquis de B..., et qui allait en conséquence être assis à côté du maréchal. C'était M. Nicolas, le second. Celui-ci était bien changé, au contraire, non de visage, mais de façons. L'hercule n'était point dégrossi, mais il avait cette importance des gens puissamment riches, un costume très propre, et l'élégance qui s'achète chez le tailleur, qui est la seule où l'on puisse prétendre quand on n'est pas né. « Ah! me dis-je, voilà qui est impayable : il ne manque plus que Sainte-Foy. » Mais une chaise demeurait libre à côté de Nicolas, et renversée contre la table. J'eus un pressentiment qui ne fut pas trompé. L'instant d'après, mon Sainte-Foy faisait son entrée. Il avait dû se mettre en retard à sa toi-

lette, qui était du meilleur ton. Il me parut qu'il était le plus reconnaissable des trois, toujours svelte, grand et fort, avec ce je ne sais quoi que j'avais *gobé* naguère, et que j'enrage de ne pouvoir désigner plus clairement. — On se récriera : cette rencontre est impossible. Je jure qu'elle est vraie. Je ne sais pas s'il est, comme on affirme, une providence pour les ivrognes. Il en est une, à coup sûr, pour les farces du carnaval, et voilà une preuve irréfutable de l'existence de Dieu.

Je ne démêlai d'abord que le comique de la chose et j'en voulus tirer tout le parti. Je gardai le masque, ce qui me fit dire par le maréchal : « Voulez-vous souper avec cela sur le visage? Otez-le. — Non, monsieur, je ne me démasquerai pas. — Quelle fantaisie! — Nous sommes en carnaval, et je prétends intriguer : je ne l'ai pas encore fait de la journée entière. » Il rit un peu trop bruyamment. J'en fus humiliée à cause des trois autres, et surtout de Sainte-Foy qui a les façons anglaises.

« Et qui donc, reprit le duc, intrigueriez-vous ici, où vous ne connaissez personne? — Les premiers venus... tenez : nos trois voisins. » Le maréchal, qui n'a pas le genre de Sainte-Foy, pensa que je badinais pour engager une conversation, à quoi il ne voyait aucun inconvénient. Il donna

dans mon badinage et me dit : « Présentez-les-moi donc : cela est convenable, puisque je suis votre mari. — Cela est plus convenable que vous ne pouvez dire, et je n'y manquerai pas. Mais, d'abord, je leur vais poser une question. Messieurs, vous connaissez-vous? »

Le marquis, d'éducation française, n'affecta pas une politesse si compassée. Il mit de l'empressement à me répondre : « Eh ! non, madame, je n'ai pas l'honneur de connaître ces messieurs. — Ni moi », dit Nicolas, fort gêné, mais fort heureux de jouer un rôle dans une aventure de ce goût. J'interrogeai des yeux Sainte-Foy, qui répondit un peu sèchement : « Ni moi, madame. »

« Ce n'est point, reprit le marquis, la première fois que le hasard nous réunit à cette table : mais je viens seulement d'observer que ces messieurs et moi sommes compatriotes. — Vous êtes bien mieux, dis-je, et vous avez une sorte de parenté par alliance, dont vous ne vous doutez pas. — J'en suis fort honoré, madame, » répliqua le marquis de B..., qui en devait être le moins honoré des trois. Les deux autres s'inclinèrent simplement.

« Maintenant, dis-je, il faut que je vous présente à mon mari, qui est maréchal de France et de la première noblesse impériale. Je ne vous dis pas son nom, sans quoi il n'y aurait plus d'intrigue,

et vous allez me jurer d'abord que les vôtres ne seront pas prononcés. » Ils jurèrent en riant. C'était une bonne précaution, car je pense que le maréchal devait au moins connaître le nom du marquis.

C'est par lui que je commençai. « Monsieur, dis-je au duc de Spalato, monsieur que je vous présente est de la plus antique noblesse. C'est un homme délicat, un peu perverti, fort blasé. Il était déjà presque vieux dans sa première jeunesse, mais il m'a tout l'air d'être resté incroyablement jeune dans son âge mûr, dont je le félicite. Il n'a point approuvé la Révolution française, non qu'il eût des principes contraires bien arrêtés, mais cela n'était point dans ses goûts et dans la couleur de son esprit. Paris n'avait plus d'attraits à ses yeux. Il est parti, j'imagine, pour l'émigration, où il a trouvé plus de privations que de divertissements. Je le plains, mais d'ailleurs cela n'a pas nui à sa santé. Je n'en puis dire davantage et je le prie de poursuivre lui-même, car, à partir de ce point-là, ma clairvoyance est en défaut.

— Madame, dit le marquis, j'obéirai. Sachez donc que vous n'avez pas dit un mot qui ne fût exact. J'ai pu reparaître en France au début de l'Empire, et, grâce à la bonté du Souverain, je suis rentré en possession d'une partie de mes biens.

L'on ne m'a point rendu de terres, mais des rentes : cela est plus facile à emporter, et il me convenait. J'étais un peu dégoûté du mariage, après certains ennuis que j'avais eus, et un peu de la société de Paris où je ne retrouvais plus mes habitudes. Je préférais pour l'avenir le célibat et la liberté de courir. Je vais au-devant du plaisir en tous lieux du monde où il se trouve : il vaut bien que l'on se dérange. Je suis accommodant et point d'humeur sombre, comme sont les jeunes gens d'aujourd'hui. Mon cœur se contente de peu, comme mon estomac. On dit que j'ai aussi peu de cervelle qu'un oiseau : je ne le nie point. Je suis en joie, comme les oiseaux du ciel, pour un peu de soleil et pour un peu de musique. C'est pourquoi l'Italie est mon pays de prédilection, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

— Monsieur, dis-je, je vous remercie bien. Passons à votre vis-à-vis. (Maître Nicolas, qui est naturellement timide, rougit fort.) Eh bien, dis-je, monsieur a ses origines dans le peuple. Mais il est né au moment où les distinctions de castes s'abolissaient, où l'égalité était triomphante, où nous venions de sacrifier nos privilèges sur l'autel de la patrie. Les plus humbles en ce temps-là levaient les yeux bien haut. Gageons qu'il a fait comme les autres. Il avait une intelligence peu

commune et une volonté résolue : puisqu'on ne devait plus parvenir que par son mérite, il était en droit de prétendre à tout. Mais je soupçonne qu'il est passionné. Gageons encore que s'il fut ambitieux, ce ne fut pas de la fortune seulement. Peut-être que son cœur eut aussi des visées un peu téméraires. Ah! je me risque trop et vais compromettre ma réputation par un douteux horoscope. Tant pis, je n'en démords pas. Je suppose donc que l'amour ne vous a pas trop souri, mais que la fortune a fait mieux. Je juge ainsi à vous voir nippé de la sorte. N'est-il pas vrai?

—Plus vrai que vous ne pensez. J'avais quelque génie pour le commerce, et après avoir tenté, mais en vain, de l'agriculture, je fis des spéculations sur les biens nationaux, qui réussirent. Lorsque j'eus des fonds suffisants, je devins fournisseur des armées. S'il n'y avait une grossièreté insupportable à se targuer de son argent, je vous dirais que j'en ai amassé beaucoup. J'en jouis du mieux qu'il est possible ; je voyage, comme notre noble convive, à la recherche du plaisir et de la dépense. Et pour tout dire, je suis venu passer le carnaval à Venise.

— Monsieur, lui dis-je, je vous fais compliment. Vous êtes l'un des triomphateurs du tiers état, et vous représentez, si je puis dire, l'esprit

conquérant de la Révolution. Monsieur (et je désignai Sainte-Foy) en représente le goût, le luxe et les élégances. Oui, il fut un temps où, lasse de sa rudesse lacédémonienne, la République prétendit aux grâces et aux raffinements. Quelques maladroits s'avisèrent tout uniment de copier l'ancien régime. On peut dire néanmoins que le nouveau eut son genre particulier, que personne n'a su attraper comme monsieur. Né de petite bourgeoisie, j'imagine, et sans biens héréditaires, il dut sa fortune aux hasards du jeu, qui lui sont plus souvent favorables. En dépit du proverbe, il eut aussi des chances d'une autre sorte : il plaisait, par cette allure dégagée que vous lui voyez encore ; mais il ne plaisait qu'un temps. Qu'importe, s'il n'aimait qu'un temps lui-même, et s'il était sûr, en perdant ses avantages de la veille, d'enlever une autre position le lendemain? Je n'ai pas besoin de l'interroger sur la suite de sa vie. Sa destinée n'a point changé, non plus que lui-même. Il n'a pas vieilli, et ne vieillira jamais : il ne saurait point. Il joue, il gagne encore, il brille, il plaît toujours, il se divertit soi-même et les autres, il a couru d'abord Paris, il court à présent le monde, à la recherche du plaisir, et, pour conclure ainsi qu'ont fini les deux autres, il est venu passer le carnaval à Venise. »

Sainte-Foy daigna sourire à ce portrait, qui était pour le flatter. « Madame, fit-il, cela est merveilleux, et j'affirmerais que vous êtes sorcière, si je pensais qu'il y en eût. Je crois seulement que vous êtes physionomiste, et j'avoue sans détour que vos jugements sont d'une sûreté extraordinaire. » J'avais bu du vin de Champagne, je perdis toute mesure : « Physionomiste ! m'écriai-je, nous allons voir si vous l'êtes, vous, messieurs, et ce que vous penserez de moi. » Aussitôt je me démasquai. Je n'ai pas changé de visage, ni vieilli, j'espère bien, plus que Sainte-Foy, et l'on ne m'oublie pas si aisément. Tous me reconnurent à l'instant même, et de plus, Nicolas reconnut le marquis, son ci-devant maître, dont le visage ne l'avait point jusqu'alors frappé. Il en parut un peu déconfit. Sainte-Foy était incertain de la mine qu'il fallait faire. Pour le marquis, il jeta un regard tout pétillant au duc, mon nouvel époux.

Il fut aussi le premier qui sut que dire : « Ah ! fit-il, madame, il n'est pas besoin d'être physionomiste, il ne faut qu'avoir des yeux pour apercevoir que vous êtes la plus agréable femme qui se puisse rencontrer. Je plains ceux qui ne vous ont vue qu'une fois. Ils ne doivent pas souhaiter d'autre bonheur que celui de vous revoir. Aussi ne comptez point que ce soir nous nous résigne-

rons volontiers à quitter votre compagnie si vite et pour jamais. Le carnaval autorise bien des libertés. M. le maréchal voudra bien que nous passions toute cette nuit ensemble et que nous mettions en commun les ressources de divertissement que Venise peut nous offrir. — Parbleu ! oui, s'écria le maréchal, et ce n'est pas moi qui contredirai jamais à ces brusques amitiés qui se nouent sur le champ de bataille. » Il a des mots heureux.

Je ne sais pourquoi ma gaieté était tombée tout d'un coup dès que j'avais retiré mon masque, dès que je m'étais sentie reconnue par tous ces hommes à la fois. J'en fus même si étrangement troublée que je désirai d'être seule. Je pris prétexte de quelques arrangements à faire à ma toilette pour remonter dans ma chambre, tandis que le maréchal continuerait à boire avec ses frères d'armes.

Voilà, pensais-je, quatre hommes qui sont autour de la même table, et qui savent tous les quatre, jusque dans les moindres détails, comment je suis faite. Cela me paraissait effroyable. Il est bien étrange que des sentiments de cet ordre ne vous viennent qu'à trente-sept ans. Mais je me laisse toujours emporter par le courant, je suis à la merci des événements, je ne sais pas m'élever au-dessus pour les juger de haut. Il faut que j'aie

les choses sous mon nez pour les voir : c'était bien le cas ce soir-là, où mes quatre maris faisaient le carnaval ensemble.

Mais, j'y songe, aventure pareille m'était arrivée déjà (sauf pour le nombre). Mais oui, j'avais bien vu — ah! Dieu, cela m'avait paru si ordinaire que je n'en ai pas fait mention en ces confidences — j'avais vu réunis, dans le même cercle, deux hommes ou même trois, naguère comblés de mes faveurs, et je ne m'en étais point choquée. Comment! à de certaines heures où le cœur qui déborde ne se soucie point de ce qui est convenable, j'avais bien fait ce rêve de vivre dans l'union parfaite avec deux de mes plus tendres favoris, comme Henri et Charles. J'eusse aimé qu'ils fussent bons amis. Je me sentais capable de me partager entre eux : l'un ni l'autre n'y eût rien perdu.

Pour quelle raison à présent m'effarouchais-je? Est-ce parce que ceux-ci avaient été tous les quatre mes maris légitimes, et un mari légitime est donc un animal particulier? Mais cela n'irait pas à moins qu'à condamner le divorce, qui est une si belle invention. — J'ai déjà dit que je ne prends pas la peine de raisonner tous les jours, mais que je vois juste quand il me plaît. J'en arrivai donc à ces conclusions : que le divorce est assurément

d'un usage indispensable; qu'il est une correction nécessaire aux inconvénients qu'aurait l'indissolubilité du mariage; mais qu'il n'est pas si louable quand il ne sert que de moyen pour tourner les lois de la société et pour nous ramener à celles de la nature; que même à s'en tenir aux lois de la nature, non pas brute, mais civilisée, on tolère qu'un homme soit polygame, mais que la délicatesse des femmes ne s'accommode point de ces facilités; qu'il se pourrait bien, contre toute apparence, que la femme fût destinée à ne connaître qu'un homme, et surtout à n'être connue que d'un seul; que le mariage, dans ce cas, ne serait pas une tyrannie arbitraire, mais une institution naturelle; que les maris, enfin, seraient bien des animaux particuliers; et qu'en un mot, il est toujours gênant d'en avoir eu quatre, qui soupent ensemble.

Moi qui me pique d'être femme de la tête aux pieds, ne l'avais-je été jusqu'alors qu'à demi, n'éprouvant pas cet instinct de réserve qui me semble un des attributs de mon sexe? Bah! qu'importe le passé, puisque cet instinct s'éveillait à la fin en moi? Et j'étais fière qu'il s'y éveillât. Lorsque nous devenons meilleurs, une joie secrète nous en avertit. Je la sentais bien. Elle s'assaisonnait d'un trouble pareil à celui qui agite l'âme des

criminels impunis; c'est qu'en effet. je pouvais goûter sans inquiétude mes scrupules, mes remords mêmes, et mon tardif amendement: si mes trois premiers maris savaient tout, le quatrième ne savait rien.

Je descendis dans les meilleures dispositions de m'amuser, et je n'y faillis point. Nous prîmes une gondole et nous fîmes débarquer à la Piazzetta. Le marquis m'offrit son bras. Le maréchal marchait derrière, en grande intimité avec maître Nicolas. Sainte-Foy se tenait à l'écart.

Le marquis me pressa doucement : « Eh bien! me dit-il, Émilie, je vous ai reconnue. — Ah! monsieur... — Je vous ferais bien des reproches, mais je n'ai pas le loisir. Et puis vous avez parlé de moi si avantageusement! Vous avez jugé avec plus de vérité que vous ne pensez vous-même. Je n'étais guère jeune quand vous m'avez connu, mais je ne le suis guère moins à présent. J'ai conservé, comme vous dites, les façons de l'ancien régime, et nul, à l'heure qu'il est, ne se trouve encore plus capable que moi de faire une politesse. »

Singulier effet des souvenirs! Jadis il ne m'avait guère émue, même le jour de ce premier baiser sur les lèvres... Je fus toute hors de moi de penser qu'après vingt ans, j'allais tâter du

même plat. Je lui dis que je saurais toujours bien m'arranger pour passer dans sa chambre, quand nous rentrerions à l'auberge. Puis je le quittai bien vite, pour n'exciter point les soupçons, et je m'emparai de Nicolas.

« Ah! me dit-il, je ne couche plus dans une grange, mais vous me faites regretter que l'on ne passe point dans ma chambre par une lucarne de la vôtre. » Je fus un peu déconcertée; mais je m'avisai que je ne m'étais pas vraisemblablement engagée à grand'chose avec le marquis, vu son âge et les aptitudes que je lui connaissais. Je ne me fis prier que par décence, puis j'ordonnai à Nicolas de nous quitter sous un prétexte, de courir à l'auberge et de m'y attendre.

Mais aussitôt, je fus piquée que Sainte-Foy tout seul ne m'eût rien proposé de déshonnête. J'avais eu toujours une faiblesse pour lui. Je pris son bras. Comme d'ordinaire, il se trouvait tout bête en ma présence et ne sachant point ce qu'il était de bon ton de risquer. « Voyons, lui dis-je, Sainte-Foy, ne sentiras-tu jamais la différence des occasions? Il n'eût pas été de bon goût que, le soir de notre divorce, nous fissions des enfantillages; mais nous serions bien sots aujourd'hui, après dix ans, et par une nuit de carnaval... » Son visage s'illumina : « Est-il possi-

ble?... balbutia-t-il. Ah! femme adorable, excuse ma fatuité : j'ai toujours pensé que tu m'aimais un peu. — Je n'en sais rien, lui répondis-je, mais tu me plais infiniment, ce qui vaut bien mieux. Esquive-toi et va m'attendre; mais ne t'impatiente point, je ne pourrai guère me rendre libre avant deux heures d'ici. »

J'étais quand même un peu étourdie. « Au fait, me dis-je, on prétend que dans les grands périls et dans les accidents, par exemple quand on fait une chute mortelle, on voit dans une seule minute toute son existence en raccourci. Ainsi verrai-je la mienne ce soir. Et où est le mal de refaire en une nuit ce que j'ai pu légitimement faire en vingt années? La moralité ne saurait consister dans la durée ni dans les intervalles. »

Je me payai, ou ne me payai pas, de ces belles raisons. En attendant, je demeurai seule avec le marquis et le maréchal, qu'il s'agissait d'égarer. Cela ne fut point difficile : il avait toujours le nez en l'air. Tandis qu'il admirait de magnifiques verreries de Murano, nous disparûmes. Il ne sait pas un mot d'italien, pas même pour s'expliquer avec un gondolier. Puis il devait commencer par nous chercher de toutes parts, et se perdre sans doute dans les ruelles avoisinant la place. J'avais bien la moitié de la nuit.

Je ne me trompais point. Je ne rentrai cependant que bien juste à temps dans ma chambre. Je n'étais pas plus tôt dans mon lit qu'il arriva tout en colère. J'eusse dû prendre les devants et l'accabler de reproches de nous avoir abandonnés. J'étais si distraite que je n'y songeai plus. Ce fut moi qui essuyai l'orage, et pis encore.

Ma conscience commençait de me tourmenter. Il se radoucit, quand il me vit si rêveuse : « A quoi penses-tu? me dit-il. — Je pense... » Mais en vérité, je ne pouvais pas lui dire à quoi.

Je pensais, — il faudrait un père jésuite pour résoudre ce problème délicat, — je pensais : « Avec lequel des quatre peut-on dire que j'ai trompé les trois autres? »

XVII

HIPPOLYTE, OU LE ROMANTISME

Le plus grand malheur de ma vie m'arriva en 1812. Le maréchal fut tué pendant la campagne de Russie. C'est la seule fois que j'aie été veuve, bien que j'aie eu quatre maris. Je trouve cela piquant. Du moins je fus plus veuve que pas une femme. Il ne me souvient pas d'avoir jamais pleuré si abondamment. Je tombai ensuite dans un accablement incroyable, qui faillit devenir fatal à deux personnes : car je portais dans le sein un gage de mon époux. J'accouchai d'une fille dans les premières semaines de l'année suivante. J'avais un fils, âgé de trois ans révolus. Mais la maternité ne me consolait point. J'y trouvais même, en ces conjonctures, une amertume qui me la rendit haïssable pour plusieurs mois.

J'avais pourtant bien des dispositions à ce sentiment. Il s'était fait jour en mon cœur à plusieurs reprises, au cours de ma carrière si brève encore, mais si fournie de passions et d'aventures ; et je ne saurais oublier le délire maternel qui me transporta, lorsque le duc de Spalato m'envoya, parmi ses présents de noces, son fils du premier lit, Hippolyte, né en 1803. Au reste, ce délire ne dura qu'un jour, interrompu par le coup de foudre de mon amour conjugal. Je ne fus pas une marâtre pour le jeune Hippolyte, mais je l'oubliai. On le livra aux gouvernantes, qui l'élevèrent dans un château de la Touraine appartenant au duc.

C'est dans cet asile que je me réfugiai, une fois relevée de mes couches, qui furent laborieuses. J'avais préféré les faire à Paris, dans mon hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain ; mais, dès que je me sentis renaître à la vie, elle me fut odieuse. Je ne pouvais plus supporter la capitale, où le poids de mes bonheurs passés m'étouffait. Il fallait changer d'air, comme au temps de la Terreur, quand j'avais emmené dans la Beauce mon cher petit Charles. Hélas ! il n'y avait plus maintenant de Charles, et j'étais peut-être bien une vieille femme.

J'ai trop bonne santé pour que mon humeur même résiste à l'influence d'un heureux climat, et, si mal en train que je fusse pour goûter des

paysages, ceux de ma nouvelle retraite me séduisirent. Le manoir, placé au sommet d'une colline, était de construction fort ancienne, et d'une architecture bizarre qui, naguère, eût blessé mon goût, qui le flattait aujourd'hui, je ne sais pourquoi. D'une blancheur encore éclatante, en dépit de sa vétusté, il était ouvragé coquettement, surmonté de toits trop aigus, qu'écrasaient des lucarnes trop élevées pour la juste proportion. Mais ces saillies excessives ne m'offensaient point, et j'aimais jusqu'aux bouquets de plomb ou de pierre qui leur servaient de grossiers ornements. Le jardin, par successives terrasses, descendait jusqu'au fond de la vallée où l'Indre coule ; et cette rivière, bien que séparée de ma propriété par une clôture basse et un étroit chemin, en semblait de loin faire partie. L'humidité qui s'en exhale n'altère point la transparence de l'atmosphère. Elle donne aux fleurs et aux feuilles la moiteur de la vie. Elle avive les couleurs, les décompose et les multiplie. Enfin je sais que nos écrivains habiles se moqueront de moi si je dis, pour le faire court, que c'est là un « riant » paysage, car cette épithète, à leur avis, ne signifie rien : tant pis, je trouve, moi, qu'elle signifie bien ma pensée, et je n'ai jamais vu un paysage rire aussi franchement que celui-là.

Cette gaieté de la nature atténua ma douleur,

mais sans se communiquer à moi. Je m'en tins à une sorte de mélancolie poétique. Je songeai qu'avec mes grands voiles de veuve j'étais l'ombre de ce clair tableau. Je descendis pourtant vers la rivière d'un pas plus allègre et plus léger. Un de mes incorrigibles enfantillages, dès que je vois couler une eau limpide, est de m'approcher tout au bord, jusqu'à m'y mouiller, et de me pencher ensuite afin d'y tremper et d'y rafraîchir mes doigts. Un peu honteuse de ma niaiserie, je m'avançais sur la pointe du pied, l'œil au guet, lorsque je surpris, au dernier détour du sentier, un champêtre et ravissant tableau.

Un vieux bateau tout vermoulu était amarré à un tronc d'arbre. La nourrice, paresseusement, s'y était installée. Elle présentait un sein digne de la Melpomène antique, à ma fille, qui, déjà repue, abîmée dans sa digestion, repoussait les séductions de la gourmandise, avec le geste d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès. Sur la rive, mon fils, annonçant déjà qu'il me ressemblait par les moindres détails du goût et du caractère, voulait à toute force se pencher pour plonger sa main dans l'eau. Et complaisant, grave, impassible, mon beau-fils le retenait fermement de l'autre main, pour qu'il pût s'amuser à sa fantaisie sans courir aucun danger.

La taille et le visage d'Hippolyte me frappèrent alors pour la première fois. Seul vêtu de noir (les deux petits portaient le deuil en blanc,) il était extrêmement cambré, comme sont les garçons de cet âge, et il se tenait fort droit, mais sans raideur, sans ridicule vanité d'enfant précocement grandi. Non, c'était une majesté native et tempérée par la grâce. L'éclat des yeux n'empêchait point la timidité du regard, et l'allure un peu contrainte n'accusait pas un cœur qui se réserve, mais un cœur en suspens dont nul encore n'a su provoquer la tendresse, et qui souffre de contenir ses enthousiasmes.

Il nous faut de lentes analyses pour pénétrer même une âme si neuve quand c'est notre raison qui va à la découverte ; mais la révélation est soudaine quand c'est notre sympathie qui devine. La complaisance de cet enfant pour un autre qui était le mien suffit à me le rendre cher dans un instant, et je connus du même coup les secrètes blessures de cette âme délicate, de ce cœur orphelin. N'étais-je pas doublement cause de son infortune, et par mon mariage, et par l'abandon coupable où je l'avais laissé? Je fis le ferme propos de réparer ma faute, et j'aurais voulu tout aussitôt emmener Hippolyte avec moi, lui faire l'aveu de mon affection, éclairer enfin et réchauffer cette sombre

enfance. Mais je me sentis toute gênée comme s'il se fût agi d'un personnage. Il y eut peut-être aussi un peu d'égoïsme maternel, la pensée de ne point retirer si vite à mon fils l'aimable compagnon de ses jeux, ou la crainte de déranger ce joli tableau. Je me contentai d'adresser un sourire à Hippolyte quand il se retourna. Il me répondit d'un sourire également aimable, avec une mesure parfaite, mais il ne se livra point davantage.

J'en fus un peu mortifiée. Cependant je me sentis plus légère encore pour remonter la colline que pour la descendre, et mon imagination prêta encore à la nature de plus irrésistibles attraits. C'est que des horizons nouveaux paraissaient s'ouvrir devant moi.

Certes, ma douleur de veuve avait été bien sincère et dépourvue d'arrière-pensée. J'avais pleuré mon mari que j'aimais. Mais j'avais bien aussi pleuré sur moi-même. Trop jeune pour me complaire dans le renoncement des femmes qui sont mères uniquement, mais avec cela trop lasse et trop obsédée de souvenirs pour espérer que jamais plus mon cœur pût recouvrer sa verve due à l'inexpérience d'autrefois, je souhaitais de me dépenser à quelque autre sentiment que je ne savais pas. Je ne pouvais pas définir ce que je désirais, je croyais désirer l'impossible.

Et voici que cette chimère semblait prendre corps tout à coup. Car cette amitié soudaine conçue pour un enfant à qui, depuis sept années, je n'avais pas pris garde une fois, cette amitié protectrice bien convenable à mon âge, à mon désenchantement et à mon deuil, ne présentait qu'une imperceptible différence avec le sentiment maternel, mais une différence qui suffisait. Hippolyte ne m'était de rien. Il était le fils de l'autre, de l'étıangère, de cette inavouable première épouse que le maréchal avait sacrifiée aux exigences de sa condition nouvelle, et qui peut-être même vivait encore, misérable, dans quelque coin. Hippolyte, qui n'était point mon fils, était pourtant l'aîné, le chef de la famille; et à ce titre, quand il jouait vis-à-vis de mes enfants le rôle d'un père, il exerçait pour ainsi dire un droit égal, peut-être supérieur au mien. Il était dans la maison une puissance opposée à ma puissance. Enfin, quel que fût son âge, il ne pouvait pas avoir dix ans à mes yeux.

Jusqu'alors, je n'avais point remarqué sa ressemblance avec le duc. Elle me parut saisissante, non pas à la première vue, mais à l'étude, et malgré une physionomie tout opposée. J'eus de la joie à retrouver en lui l'homme que j'avais chéri si follement. N'était-il pas le fils de son père

plus absolument que les deux autres, qui me faisaient dès lors l'effet d'appartenir plus exclusivement à moi?

Aussi, je ne songeai pas un instant à les traiter tous trois de la même façon, comme si mon cœur, à la fin, adoptait celui qu'il avait trop longtemps négligé. Au contraire, je mis entre lui et les miens plus de différence que jamais. Je n'osai point revendiquer comme une dette la réciprocité de son affection. Je fis de savantes manœuvres pour me la concilier, comme si j'eusse entrepris une conquête véritablement très difficile.

Cela ne fut pas si commode. Hippolyte, que j'ai connu plus tard expansif, montra d'abord de la méfiance et presque de l'éloignement pour moi. Je débutai par des maladresses. Si persuadée que je fusse qu'il avait des idées fort au-dessus de son âge, je le traitai comme un enfant que l'on cajole. Il répondit à ces agaceries innocentes par des expressions de tristesse ou d'ironie. Il semblait dire qu'il eût fallu l'accoutumer plus tôt à ces douceurs, si l'on voulait qu'elles eussent de l'empire sur lui.

Je craignis qu'il n'eût gardé quelque souvenir de sa véritable mère, et je sentis perler sur mon front les sueurs froides de la jalousie. Je l'interrogeai habilement. Mes craintes furent dissipées. Je

saisis l'occasion qui se présentait pour lui parler de son père. « C'était un héros, n'est-ce pas? » me dit-il. Ses yeux étincelèrent. « Tu lui ressembleras », dis-je. Il leva en l'air et laissa retomber ses bras. Je vis dans ses regards une profondeur vertigineuse, et tout le mystère de je ne sais quel trouble et lugubre avenir.

C'est grâce au mort que la glace fut rompue entre nous. Il parla toujours volontiers de la gloire paternelle, et plus tard, quand il eut douze ou treize ans, quand sa langue se fut déliée, il sut trouver à ce sujet des accents d'une véritable éloquence.

« Hélas! disait-il, je me souviens de lui. Et pourtant combien de fois m'a-t-il été donné de le voir? Il venait entre deux campagnes. Il m'enlevait dans ses bras puissants pour élever mon front à la hauteur de ses lèvres. Un jour je m'écorchai aux broderies de son uniforme. Je regardai sans faiblesse couler mon sang. Il me sembla que je le répandais pour la patrie. Je portais ses armes (et Hippolyte m'indiquait du doigt sur la muraille un tableau qui le représente dans l'attitude d'un enfant nu brandissant le sabre de son père). Je parcourais déjà par la pensée la carrière où je comptais m'engager tout jeune. Je me voyais soldat enfant comme Bara, courant le

monde, ivre de combats et de victoires. Madame, mon père m'a légué une ambition insatiable, une activité dévorante. Qui donc dévorera-t-elle sinon moi-même, puisqu'elle n'a plus d'objet, puisque l'Europe est lasse de la guerre et s'adonne aux travaux serviles? »

Je ne m'avisai point d'abord que de telles paroles pussent avoir un sens prophétique. Je me les rappelai, je les compris plus tard, lorsque je sortis de cette torpeur prolongée où j'étais depuis la mort du maréchal, et où mon amitié pour ce cher enfant n'avait jeté que quelques clartés molles comme celles de l'aurore à travers un brouillard. Je vis en effet que je me réveillais, comme la Belle au bois dormant, dans un monde changé du tout au tout. Je dus faire une ou deux courses à Paris. J'y trouvai quelques visages de l'ancien régime, qui me rappelèrent Coblentz à faire frémir, et aussi des façons d'être toutes nouvelles chez les jeunes gens, mais presque rien qui subsistât de l'époque intermédiaire. On commençait à déplacer la taille des femmes, ce qui a plus d'importance qu'on ne croit ; car il est bien impossible de sentir et de penser de même quand on la porte aux hanches ou quand on la porte sous les bras. Tous les hommes entre vingt et trente ans que je rencontrai dans la rue me

parurent en route pour quelque enterrement.

Je fis observation que moi-même j'avais aussi bien changé. Sans y mettre de malice et sans sortir de ma province, j'avais acquis tout comme une autre ce je ne sais quoi d'éthéré qui semblait aujourd'hui le suprême du bon ton. Je jouissais bien toujours de cette forte santé dont je crois que je ne pourrai jamais me défaire ; mais ne la maudissons point : sans elle qui m'a conservée jeune jusque dans la maturité, eussé-je pu prendre une fois de plus la face nouvelle qui convenait, pour être encore, comme à chacune des révolutions que j'ai vues, l'idéal d'une génération nouvelle ?

A mon retour, je trouvai un peu d'hypocrisie dans l'excès de mon deuil, et je me remis aux couleurs du jour au lendemain. J'adoptai une coiffure à coques, qui me faisait la tête fort lourde et le visage tout mignon. Hippolyte, sans rien dire, me témoigna son admiration par un de ces sourires qui nous récompensent, nous autres femmes, de toute la peine que nous prenons pour nous habiller comme il faut.

Je m'aperçus qu'il attachait à ces futilités une véritable importance. Il se soignait fort. Je lui avais rapporté de Paris des costumes du dernier genre. J'éprouvai du plaisir à l'en parer moi-

même. C'était la première fois que je prenais pour lui des soins aussi matériels. Aussi laissa-t-il percer comme une pudeur attendrie, infiniment gracieuse. Cette grâce, qui rehaussait jusqu'à ses moindres actions, apparut plus visible encore quand sa taille fut prise dans une élégante redingote de velours noir serrée par une large ceinture de cuir, et quand je lui eus noué autour du cou une collerette que j'avais brodée. Il s'étendit à mes pieds sans rien dire, sur un coussin. J'étais assise dans un grand fauteuil à dossier gothique. Il paraissait fort occupé à manier le bas de ma robe. Je détournais les yeux vers la fenêtre ouverte, ou je les reposais sur lui, et mes regards erraient de sa tête charmante à notre chère vallée.

Ah! combien j'en aimais la solitude! Combien j'eusse détesté maintenant les tracas, les fêtes et même toute compagnie! Si j'avais reçu au château, Hippolyte aurait eu des amis de son âge dont j'eusse été bien jalouse, car tous mes sentiments se doublent de jalousie. Je le voulais tout à moi. Tout à moi? Je me reprochai cette pensée d'égoïsme. Son cœur différent pouvait-il se contenter de la même nourriture que le mien? Le voir, l'entendre, et le traiter comme si j'eusse été sa mère en sachant que je ne l'étais point, il ne

m'en fallait pas davantage. Mais lui, qu'avait-il affaire de ces tendresses discrètes et d'où toute volupté est bannie? N'était-il pas justement à l'âge où les fils doivent échapper à leur mère? A qui s'ouvrait-il de ses secrètes pensées? Comment pouvait-il s'endormir le soir, sans s'être confié à un ami?

Chose incroyable, jamais je n'étais allée le voir dans sa chambre. Elle était un peu loin, isolée. Je le fis rapprocher de moi. Il occupa la chambre voisine. Et le soir même j'y entrai. Je me posai au bord de son lit. Le cœur se livre mieux dans ces attitudes abandonnées. Tout d'un coup le sien déborda. Sans que je l'eusse provoqué par un seul mot, il se mit à me raconter, avec une confiance qui ne lui était pas habituelle, ses tristesses, ses susceptibilités qu'un rien froissait, ses vains enthousiasmes, et aussi des troubles qui l'épouvantaient et dont il ignorait la cause, car en cette campagne, nul souffle corrupteur n'avait pu ternir encore la pureté de son innocence.

Je fus bouleversée. Je vis qu'une tâche formidable m'incombait, que j'avais la responsabilité de son éducation morale, et que je ne connaissais pas le premier mot du métier d'éducatrice. Je découvris pour la première fois qu'il y a des problèmes que je n'avais jamais soupçonnés. Avec la

meilleure volonté du monde, je laissai tout bonnement aller les choses. Je crus faire tout mon devoir en couvant le pauvre petit à la façon inintelligente des animaux. Je vivais dans une angoisse continuelle. J'avais peur pour lui, et j'avais peur de lui, ce qui me rendait également douloureuses son absence et sa présence. Mais je ne voulais le quitter qu'endormi. Encore laissais-je la porte ouverte entre nos deux chambres. Nous prîmes la douce habitude de ne pouvoir plus nous passer l'un de l'autre. Nous étions pourtant devenus presque muets. Après deux ou trois explosions d'Hippolyte auxquelles j'avais répondu par des confidences aussi enfantines que possible, il semblait que nous nous fussions tout livré. Nous ne nous rappelions plus l'un à l'autre nos secrets que par des allusions détournées, un mot, un geste même ou une caresse. Nous rêvions ensemble surtout, et nous passions des journées entières dans cette attitude que j'ai décrite, lui accoudé par terre, au pied du fauteuil gothique où j'étais assise.

Mais vers le printemps de 1818, ses allures changèrent brusquement. Il parut mettre à me fuir la même obstination que naguère à me rechercher. Il s'en allait par les prairies. Je le suivais d'un peu loin, comme une biche qui suit son

faon. J'étais attristée de ses abandons ; j'en souriais quelquefois aussi, car je devinais les motifs de cette sauvagerie inaccoutumée. Il n'était besoin que de le regarder pour comprendre. Sa taille s'était élancée. Ses traits se fixaient. L'expression en paraissait plus mâle. Sa grâce n'était point altérée par ces changements. Je ne trouvais en lui qu'une chose un peu déplaisante, sa voix qui s'enrouait; mais il en paraissait honteux d'une façon si exagérée que son embarras à ce sujet devenait tout ensemble touchant et comique. J'avoue que j'assistais à cette crise prévue avec une sorte de plaisir sain. Moi, j'ai reçu le jour à une époque où l'on attachait aux manifestations de la nature un religieux respect, et j'étais bien aise que cet enfant devînt un homme.

Mais je l'aimais trop : je ne pouvais prendre sur moi de le laisser en paix comme j'aurais dû. « Ai-je perdu ta confiance? lui disais-je. Pourquoi t'égares-tu ainsi dans les bosquets afin de m'éviter et d'être seul? Crois-tu que j'ignore les troubles où ton jeune cœur est en proie? Tes lèvres veulent laisser échapper leur secret. Ah! ne les scelle pas plus longtemps. Plus heureux que bien d'autres, tu peux révéler ton mystère intérieur à une femme dont l'affection n'est point suspecte, et qui, cependant, est une femme. Mon sang ne

coule pas dans tes veines, et je suis encore assez jeune pour te paraître une sœur aînée : cependant les lois de la société ont fait de moi ta mère. Tu peux reposer ta tête sur mon épaule. Songe que j'ai l'expérience et l'autorité, avec une tendresse inépuisable. » Il ne me répondait que par des larmes.

Bientôt il consentit à reprendre les habitudes anciennes de notre intimité, mais il parut se faire violence et n'agir ainsi que par l'effet d'une sombre détermination. Je n'avais plus besoin de réclamer ses confidences. Il parlait abondamment, avec une éloquence farouche, une étrange amertume, et toujours de lui-même. Il découvrait des abîmes dans son âme. Je subissais la contagion, je scrutais comme lui ma conscience. Je revivais toute ma vie passée, je ne la jugeais plus avec l'indulgence d'autrefois. J'y voyais je ne sais quoi de dantesque et une succession de cercles infernaux, les bolges infâmes et sanglantes des débauches et des révolutions! Je reconnaissais pourtant que mon âme actuelle, enfin lavée dans le purgatoire moral de la mélancolie, était mystiquement nette et blanche, blanche comme celle de ce Daphnis désespéré.

Une nuit, j'entendis Hippolyte sortir de sa chambre. Je fus inquiète. Je le suivis sans qu'il

s'en aperçût. Je le vis à peine vêtu, la chemise entr'ouverte comme s'il étouffait. Il s'en allait par le jardin. De terrasse en terrasse, il s'acheminait vers la rivière. Il s'arrêta au bord de l'eau. Il s'y rafraîchit les mains, s'y baigna le front, puis il s'allongea sur l'herbe et se mit à gémir pitoyablement. « Pauvre petit, pensai-je, quelle barbarie de le confiner dans cette retraite! Il n'y a qu'un remède. » Sans réfléchir que j'étais tout habillée de blanc et que la lune m'enveloppait de sa clarté fantastique, je me dressai devant lui tout à coup. Il poussa un cri terrible. « Vous, dit-il, vous!... Ah! laissez-moi. — Mon enfant, » dis-je avec douceur. Il sanglota. Je lui défendis de se lever, je m'agenouillai près de lui, j'appuyai sa tête contre mes genoux.

« Écoute, lui dis-je, je connais le mal dont tu souffres, et tu n'as rien à m'avouer. Que mes paroles ne t'étonnent point et ne te scandalisent point. Tu dois quitter cette solitude. A ton âge, il est des périls qu'il ne faut pas fuir. Mieux vaut s'exposer, mieux vaut se perdre parfois. Ma tendresse fut jusqu'ici trop jalouse... » Il se dressa : « Est-ce bien vous, s'écria-t-il, est-ce bien vous qui me parlez? Moi aussi je connais le mal dont je souffre... Moi aussi je le connais, répéta-t-il avec une force et une ironie extraor-

dinaires. Mais, sachez-le, madame, je triompherai. Toute pensée de souillure m'est abominable, et cette pureté, cette pureté qui m'est lourde, je ne veux pas en secouer le fardeau : je prétends l'offrir et la consacrer à Dieu! »

Je fus un peu déconcertée; je n'ai pas encore haussé mon âme jusqu'à ces sublimités-là. Je calmai l'enfant de mon mieux, par des discours un peu incohérents et sans doute fort mal appropriés. J'obtins quand même qu'il regagnât son lit. Je voulus lui donner sur le front un baiser, auquel il tenta de se dérober, et qui glissa sur ses cheveux. Puis je me couchai moi-même, alarmée, mais si lasse que je m'endormis d'un profond sommeil.

Quand je m'éveillai, assez tard, Hippolyte avait disparu du château. Il me laissait une lettre brève, et même sèche, où il m'annonçait son départ pour Paris, sa résolution d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Il me conjurait de n'y point apporter d'obstacle, et promettait d'ailleurs de m'écrire fréquemment. Je passai mon temps désormais à me consumer dans l'attente de ses lettres, qui furent exactes, mais toujours brèves, et sans autres nouvelles que celle d'un retard à entrer au séminaire. Il ne cessait point, disait-il, d'errer autour des hautes murailles, comme une

bête affolée qui ne trouverait plus l'entrée de sa tanière. Je reçus enfin un dernier billet qui portait des traces de larmes : « Je ne suis plus digne de vous, m'écrivait Hippolyte. Ne cherchez pas à savoir ce que je suis devenu. Vous n'entendrez plus parler de moi. Adieu. » Bon! pensai-je, à force de chercher l'entrée de Saint-Sulpice, l'innocent se sera tout bonnement égaré dans le Palais-Royal.

Mais, à partir de ce jour funeste, ne recevant plus d'autre lettre, je retombai dans cette langueur qui, au lendemain de mon veuvage, m'avait fait entrevoir le tombeau. Quelques officieux de Paris me mandèrent qu'Hippolyte ne s'était point du tout égaré dans le Palais-Royal, mais qu'il avait inspiré une passion terrible à certaine aventurière de l'étranger, fort riche et fort connue. Par une contradiction inexplicable, cette nouvelle ne me causa aucun chagrin, et avec cela mon mal en fut si fort aggravé sur-le-champ que je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'ensuivit jusqu'à la scène finale.

Je repris connaissance tout d'un coup, un soir, en entendant sous ma fenêtre le galop précipité d'un cheval. « Hippolyte! », m'écriai-je. C'était bien lui. Il venait sans doute recueillir mon dernier soupir! Il se jeta dans mes bras. Nous pleu-

râmes. J'eus ensuite une syncope, après quoi la fièvre me reprit, et le délire. Je revins encore à moi dans le milieu de la nuit. J'entendis un bruit dans sa chambre. Il sortait. Malgré ma faiblesse, je me levai, je le suivis comme autrefois. Il s'avançait avec précaution. Je compris que cette misérable femme n'avait pu supporter son absence, qu'elle l'avait accompagné jusque chez moi, qu'ils avaient ensemble un rendez-vous nocturne dans mon jardin.

Quand elle apparut au bord de l'Indre, ains que moi naguère, vêtue de blanc et baignée de lune, je ne pus retenir un cri. Je tombai la face contre terre. Je sentis que l'on m'emportait, et de nouveau je fus dévorée par la fièvre.

Combien de jours, combien de semaines ai-je vécu sans vivre, privée de la pensée et du sentiment? Au moindre rayon de lumière qui se glissait à travers les persiennes closes, je tombais dans des crises de nerfs et dans des convulsions. On dut calfeutrer les issues, et, durant tout ce temps, aucun être humain ne put contempler mon visage.

Mon premier mot, quand je recouvrai la raison, fut pour ordonner que l'on ouvrît. Un jeune abbé était en prière au pied de mon lit : « Ma mère », dit-il en baisant ma main, et en la mouil-

lant de ses larmes. Puis il leva les yeux et fit un geste de douloureux étonnement. « Un miroir, » dis-je. On me le refusa longtemps, mais il fallut bien m'obéir, et je regardai d'un œil sec la femme aux cheveux blancs que j'étais devenue, — l'aïeule, qui ne changera plus, jusqu'au dernier jour.

XVIII

TESTAMENT

1863.

J'ai quatre-vingt-dix ans. Il y en a quarante et plus que j'ai resté sans écrire sur ces cahiers. C'est que les gens hors d'âge n'ont point d'histoire. Et puis surtout c'est que je boudais de vieillir; pour mieux dire : j'enrageais. Mais, depuis quelques jours, me voilà résignée (il est temps). J'ai recouvré ma belle humeur, je souris à la mort prochaine. C'est le dernier épisode de ma vie sentimentale : il faut donc que je le raconte, et aussi que je fasse une conclusion à ce journal avant d'y mettre des scellés à mes armes, pour n'être rompus qu'après trente ans que je serai descendue de la scène : car tel est mon bon plaisir et ma suprême volonté.

Le monde n'a pas chômé depuis 1820, malgré que j'en aie. Il s'est fait de grands changements dans ma famille. J'en dois informer mes lecteurs. Qu'ils y prêtent leur attention : rien n'est embrouillé comme une généalogie, moi-même je m'y perds.

Mais pour déblayer le terrain, et pour éclaircir, vous souffrirez d'abord que je ne dise pas quatre mots de mon fils. Est-il de moi? J'en suis honteuse. Il a cinquantre-quatre ans et il n'a déjà plus de jeunesse. J'ai beau le connaître depuis qu'il est né, je ne me fais pas à son physique. Ai-je pu mettre au monde cette caricature de Louis-Philippe? Il en conserve fidèlement le toupet et les favoris. Il s'est arrêté de vivre en quarante-huit, et comme c'était, j'imagine, un jour de mauvais temps, il n'a pas lâché depuis lors le parapluie qui est l'emblème des Orléans. Ses redingotes m'endorment, rien que la vue de ses faux-cols me donne le torticolis. Il est incapable d'une saillie. Il tient ses comptes. Il est pis que bourgeois. Il ferait croire que notre sang n'est pas bleu, et que j'ai acheté mes titres comme tant d'autres.

Je l'ai marié à l'un des plus beaux partis du faubourg. Il m'a gâté sa femme dans les six mois. Je ne me donnerai même pas la peine de crayon-

ner cette espèce, qui porte encore les bandeaux ondulés. Il n'est pas jusqu'à son nez qui ne soit prude, elle ne met pas trois jupons empesés sous ses jupes, et la façon de ses toilettes a je ne sais quoi d'étriqué. Ces gens-là vivent dans un entresol de la rue Saint-Florentin, où il ne fait point de jour. Leurs meubles sont sous les housses toute l'année. Je ne mets jamais les pieds chez eux, crainte de choir, les parquets sont trop bien cirés.

Je les renierais s'ils ne m'avaient fait un petit-fils, qui n'est pas plus d'eux qu'ils ne sont de moi. Gaston a vingt-quatre ans, et c'est un drôle qui a déjà vécu. Le père a coupé les vivres, mais je suis là. Je ne goûte pas fort les modes d'à présent, mais je conviens que Gaston les porte à ravir. L'habit noir lui sied : il est si mince! La redingote l'étoffe et le pince bien à la taille. Ses gilets à cœur donnent des illusions sur le développement de sa poitrine. Ses devants de chemises sont de vraies nappes d'autel, et je ne l'ai jamais vu sans le camélia blanc à la boutonnière. Le chapeau même, cet affreux chapeau, très haut de forme, avec de petits bords plats, se plante bien sur ses cheveux bouffants, qu'on lui frise au fer tous les matins. Enfin, il a le visage poupin, un rien de moustache et des yeux d'enfant de

chœur, qui sont bien cernés les lendemains de culotte au cercle, mais qui reprennent tout leur éclat quand je paie — dans les vingt-quatre heures. Il faut bien : son père l'expédierait en Amérique ou le réduirait de sang-froid à se faire sauter.

Je relis avec un peu d'étonnement mes dernières phrases : voilà qui ne ressemble guère à mon style romantique d'il y a quarante ans, ni à mon style Pompadour ou Empire d'il y en a soixante! C'est Gaston qui m'a enseigné le beau langage. On apprend à tout âge, et d'ailleurs les argots se valent. Il n'y a de différence que la façon d'en user. Moi, je soutiens qu'une bouche du monde peut dire : « C'est épatant », avec autant de grâce que : « C'est inc-oyable. »

Gaston devrait pourtant garder rancune à l'argot d'aujourd'hui, qui lui a joué un vilain tour. Quand il fut à la veille de passer son baccalauréat, il me vint trouver, et me prétendit qu'il ne se pouvait tirer d'affaire qu'avec un bon coup de piston. Mon fils a des relations parmi les cuistres, mais il n'en voulait point user, par scrupule. Persuadée que, pour nous autres, la recommandation la meilleure est le grand nom que nous portons, j'engageai Gaston à poser sa carte avec un mot chez le plus notable de ses examinateurs.

Il tourna bien sa phrase, mais il eut l'étourderie d'y écrire bachot pour baccalauréat, et il se vit recalé le lendemain, après une admonestation scandaleuse. Je crois bien que ce blackboulage était fatal, car mon petit-fils, entre nous, n'est rien qu'un cancre et un crevé. Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi qui suis sa grand'mère ? Il monte bien, mène supérieurement, il a un chic incomparable... Chic! ah! que voilà bien le mot que j'ai tant cherché pour signifier ce je ne sais quoi que je gobais si fort en Sainte-Foy, mon troisième époux! Au fait, quand je devins grosse, il n'y avait pas si longtemps de mon souper de carnaval à Venise, et il se pourrait que Gaston fût un petit Sainte-Foy. Cette idée ne me déplaît point. Quand il était tout enfant, je m'amusai un jour à l'accoutrer moi-même en muscadin pour un bal costumé.

Je passe à la seconde branche de ma maison. Ma fille a cinquante ans. Je l'ai mariée fort jeune à un vicomte de la Tour des Vignes. Elle a eu de lui une fille, qui a trente-trois ans, qu'ils ont mariée fort jeune aussi à un baron Potain, qui était baron comme je suis princesse du Saint-Empire. Enfin, j'ai de ce côté une arrière-petite-fille qui s'appelle Léonie, et qui a près de quinze ans. J'eus la chance de perdre, dans la même

année, mon gendre qui était un joueur, et mon petit-gendre qui était un parlementaire, un doctrinaire, enfin un sot. Ma fille et ma petite-fille n'en parurent guère plus affectées que moi, et elles vinrent s'installer dans mon hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Je ne suis point de ces vieilles que le dérangement épouvante, et qui tiennent à leurs manies comme à la Légitimité. « Eh! me dis-je, voilà donc, pour mes derniers jours, de la jeunesse autour de moi. On va se donner du plaisir, et il faudra bien que j'en aie ma part. Je ne mourrai pas loin du bruit. » Nous passâmes toute l'année du deuil à bouleverser l'hôtel pour les réceptions qui devaient suivre. Je donnais le branle, je ne trouvais rien d'assez nouveau. Je ne voulais pas laisser le moindre vestige des temps révolus. Je sacrifiai l'intimité de mes petits salons, et j'inspirai l'idée d'abattre les cloisons pour faire du rez-de-chaussée tout entier une salle de fête unique, avec une scène au fond. Ne fallait-il pas se mettre au ton du jour, jouer la comédie, donner des tableaux vivants?

Pour les meubles, ah! foin de mes rocailleux Louis XV, foin de mes Louis XVI fins et raides! Foin de mes acajous à bronzes et à cuivreries! Une tête de sphinx et une griffe de lion étaient

des choses dont je ne pouvais plus supporter la vue. Nous rangeâmes le long des murs les lourds canapés de bois doré, recouverts de satins éclatants, les fauteuils carrés, et aussi les chaises légères, les chaises frivoles. Il y eut de gros poufs capitonnés, il y eut des tables aux pieds torses. Foin de mes tentures claires et encore pâlies par les années! Foin de mes tapisseries dont les personnages passés me semblaient des âmes du purgatoire, que je n'ai point si grande hâte de fréquenter! Chiffonnez les soies jaunes ou bleu vif, drapez les velours écarlates, enrichissez de crépines d'or ce décor violent et somptueux!

Aussi longtemps que dura le travail de ces améliorations, mon entrain me sauva de réfléchir. Dès qu'il fut achevé, je rentrai en moi-même et fus stupéfaite de me sentir dépaysée. Je n'avais plus de foyer. Il me paraissait que j'avais divisé par avance mon bien entre mes enfants, et que j'étais maintenant recueillie chez eux, à leur merci et à leurs crochets.

J'ai conservé le droit d'être capricieuse, j'entrai dans une grande colère que l'on mit sur le compte de ma sénilité. Je défendis expressément que l'on touchât à rien dans le boudoir en rotonde où j'avais eu de si bonnes heures. Et je retirai moi-même de ce sanctuaire un tas de bibelots

trop modernes, et de ces monstruosités japonaises que je ne puis me résoudre à trouver plaisantes. On me pouvait bien laisser un asile à mon goût. J'affectai dès lors de ne me plus tenir ailleurs. J'y avais une bonne chaise longue à trois pièces, des estampes en couleur que je préfère à tout, et quelques reliques, ainsi la carafe où Cagliostro nous montra le monde comme il sera... dans trente ans d'ici; il disait alors : dans un siècle. J'y gardais aussi une cassette particulière, toujours bien garnie, pour les occasions où mon petit-fils me vient, comme il appelle cela, tirer des carottes.

C'est là que mes amies me durent visiter. Mes amies! Quelques douairières. Elles m'assomment. Je suis bien obligée de les recevoir. Heureusement que les rangs s'éclaircissent; et puis les vieilles nobles sont fort valétudinaires. Il est rare qu'en hiver elles puissent sortir, grâce aux rhumes et aux épidémies *d'influence*. La seule visite qui fût fréquente, presque quotidienne, était celle de mon beau-fils Hippolyte.

Un vieillard, lui aussi. Soixante ans! Mais quel vieillard! Et comme sa destinée fut singulière! Je ne me trompais point en ne le jugeant point comme un esprit du commun. J'avais bien dit qu'il irait loin. J'eusse préféré pour lui une autre

carrière que celle d'église; du moins il l'a fort poussée. Le voici évêque, et un évêque comme il n'y en a pas deux. J'avais pensé qu'il entràt dans les ordres pour se dérober à l'agitation du monde. Mais, dès qu'il fut prêtre, il témoigna d'une ambition effrénée et d'une indocilité terrible. Je ne serais pas surprise qu'il ne crût ni à Dieu ni au diable. Au moins ses idées philosophiques sont-elles peu chrétiennes. Je n'y entends souvent pas grand'chose, quoiqu'il me semble assez approchant d'un certain naturalisme que mon bon tuteur préconisait. Il fit, voilà plusieurs années, des conférences à Notre-Dame qui eurent un succès écrasant, d'abord pour l'éloquence qu'il y déploya, et aussi parce qu'il s'attaque toujours aux questions où il n'est pas d'habitude qu'un prêtre touche. On se disputait les chaises. On présentait à ces réunions les modes nouvelles. Gaston prétend y avoir lancé un nouveau genre de châle pour les gilets. Enfin, c'était de vraies premières, où se donnait rendez-vous le Tout-Paris. Hippolyte eut la bonne fortune d'être réduit au silence par l'autorité épiscopale, et cela mit le comble à sa vogue.

Il partit, comme simple aumônier, pour l'Italie. Il fit à cette campagne des prodiges de valeur. Je vous dis que ce curé-là est un dragon; je me rap-

pelle ses goûts belliqueux, ses discours touchant la gloire du maréchal, et ce petit portrait de l'enfant nu brandissant le sabre de son père. Tu ne m'as pas trompé, jeune et mélancolique héros, Hippolyte... Ciel ! j'oublie le respect dû à ta dignité nouvelle. Car, dans nos entretiens, je le qualifie de monseigneur, et il me qualifie de madame. Il revient, décoré à Solférino, on le fait évêque; mais voilà où ses excentricités commencent. Il s'est, dit-il, accoutumé à la vie des camps et, tout clerc qu'il est, il continue à vivre en soudard. On le voit à cheval au Bois, le matin, avec sa croix et le ruban rouge sur une redingote en forme de tunique, plus militaire qu'épiscopale. Il court les salons et de plus mauvais lieux. Mais il est l'idole du jour, et on lui passe tout, même de conduire un dog-cart et de protéger une fille d'Opéra.

Il ne manqua point notre soirée de crémaillère, et je n'avais garde d'y manquer non plus. Ce fut un beau spectacle. On médit de la crinoline. Je reconnais que nos paniers avaient plus de genre : quand même, cette cage donne à la masse gonflée des jupes un balancement tout d'une pièce qui n'est point sans grâce. Et le buste en jaillit si svelte, si cambré ! J'aime aussi tout particulièrement ces larges ceintures que l'on noue der-

rière et dont les bouts descendent jusqu'à la traîne, tandis que les coques remontent jusqu'aux épaules. Que de fantaisie dans la composition des costumes! Mme de V... m'a paru un vrai Rubens, en sa robe jaune toute bouillonnée de dentelles. Mme de R... était décolletée en carré, comme au temps de Henri IV, jupe de velours rouge et dentelles, colliers noirs au cou. Mme de P..., en tulle blanc, avec tunique de taffetas blanc tigrée de plumes de paon, coiffure de plumes de paon avec brillants, collier en plumes de paon avec agrafes de brillants.

Le programme fut un peu chargé. On débuta par une comédie qui ne m'amusa guère, sauf par les costumes, qui étaient Henri III. Cela me parut, comme sujet et comme style, d'un suranné, d'un mil huit cent trente! Ensuite, il y eut deux tableaux qui reproduisaient des toiles de David et de M. Ingres. Ce furent des prétextes à déshabillage. Mais si j'ai défendu la crinoline tout à l'heure, j'avoue que, sous la tunique grecque, elle est d'un singulier effet.

Il y eut des entr'actes en musique, qui me coûtèrent un peu d'effort. Il fallut bien jouer du Beethoven, puisque c'est le chic. J'y souscris, mais ma pauvre tête est rebelle. J'adore Méhul, je vais jusqu'aux italiens d'aujourd'hui, malgré

l'affreux tapage de Rossini, et je déclare que la Frezzolini a du talent. Nous l'eûmes aussi, bien entendu.

J'attendais avec impatience le bal par où l'on devait conclure. Dire que j'ai assisté aux débuts de la valse! Oui, je suis, au *Bal des victimes*, une des premières qui aient valsé, — nous disions *walsé!* — La valse a changé comme le reste. Ce n'est plus une danse, mais un tournoiement. On termina fort tard, par un cotillon où je m'amusai. Je ne sais rien de plus plaisant que la sotte mine des hommes qui sautent dans des cerceaux de papier ou qui s'affublent de masques d'animaux. C'était mon petit-fils Gaston qui conduisait ce divertissement, avec mon arrière-petite fille Léonie.

Je crois que vers la fin la fatigue me gagna, car il me vint des idées moroses. Je m'aperçus que si j'aime la jeunesse, c'est la mienne que j'aime et point celle des autres. Je me regardai dans une glace. Certes, je ne suis point de ces vieilles ridées, branlantes et dégoûtantes. Il y a une beauté pour tous les âges et j'ai la prétention d'être un exemplaire de la beauté du mien. Mais ce n'est plus comme autrefois la beauté du diable, c'est une majesté, un port de reine, c'est l'éclat des cheveux blancs, c'est ce teint de lys et

de roses qu'ils font valoir, et que j'ai vu consrever à toutes les femmes de ma génération. Au reste, j'y aide, car de mon temps on savait jouer du blanc, du rouge et des mouches. Enfin, c'est une sorte de raideur et en même temps de fragilité. Mais rien ne me pouvait plus déplaire que les remarques chuchotées autour de moi. « Étonnante, hein! disait-on. — Superbe! — Quatre-vingt-dix ans, cher. — Un beau spectre... » Je m'en fus coucher à cinq heures du matin, aussi naïvement fière qu'un enfant à son premier bal, que l'on m'eût permis de veiller si tard.

J'eus un lendemain de vapeurs. Je m'enfermai dans mon boudoir, où j'abusai du café. Je reçus dans l'après-midi la visite de Monseigneur, et j'éprouvai le besoin de me confesser à lui, — je ne dis pas de lui confesser mes fautes canoniquement pour en obtenir l'absolution, mais de lui vider mon âme comme je fais souvent. De notre tendresse ancienne, qui ne serait plus de mise à nos âges, il n'est demeuré entre nous qu'une habitude de confidences. Nous y cédons presque en dépit de nous-mêmes et sans plaisir; c'est plutôt une de ces obligations que l'on doit avoir entre complices : je ne me suis jamais bien expliqué pourquoi, le fait est que depuis des années nous sommes ensemble comme

des gens qui auraient un cadavre entre eux.

Je lui avouai donc mes regrets cuisants d'en avoir fini avec tout ce qui vaut qu'on vive. Je lui présentai une âme assez pareille à celle de Mazarin agonisant, qui maniait tristement ses belles tapisseries et disait : « Il faudra donc quitter tout cela ! »

Je retrouvai en Hippolyte le philosophe de la nature, en même temps que le véhément orateur de Notre-Dame. Il ne manqua point de tact jusqu'à me prêcher dans mon salon. Il me fit pourtant une leçon appropriée, qui est à ses sermons de la chaire ce que la comédie de salon est aux véritables comédies. Sa thèse fut qu'à un certain âge il faut faire abdication de soi-même et vivre par autrui.

Je m'écriai. « Ah! dis-je, Monseigneur, ne voyez-vous donc pas que sous cette vieille enveloppe il me reste encore une vigueur étonnante? Je ne vis plus assez par moi-même à mon goût, mais j'ai encore, si je puis dire, trop de réalité personnelle pour me résigner à vivre par autrui. Ma mémoire est trop exacte. Je me souviens trop du passé, et le présent que j'y compare m'est pitoyable. J'ai l'air d'une reine, dit-on, mais je ne suis plus une femme, et la seule coquetterie que je me puisse encore permettre est d'avancer sur

un coussin mon pied long et mince, plus joli cent fois que celui d'aucune jeune fille. Je me suis tenue toute ma vie en avant du progrès et de la mode, et voici maintenant que les moindres nouveautés m'étourdissent. Croiriez-vous que j'ai peur comme une bête en chemin de fer? Je passe un quart d'heure à improviser une lettre que M[me] de Sévigné signerait, mais je ne sais pas rédiger une dépêche pour le télégraphe. Je voudrais m'intéresser à toutes les choses dont on parle : je n'y suis plus. Les questions qui passionnent tout le monde me laissent froide. L'autre jour, comme on parlait de la croix refusée à Samson, j'ai pu, sans m'emporter, discuter un quart d'heure sur la décoration des comédiens. J'ai presque renoncé au théâtre. J'ai voulu voir *le Fils de Giboyer*, parce que l'on compare M. Augier à Beaumarchais, et je préfère encore *le Mariage de Figaro*. On m'a donné à lire des histoires de ce M. About, et je continue à préférer Voltaire. Feuillet, qui fait les délices de Sa Majesté, m'endort. J'ai voulu lire et n'ai pu achever ce roman carthaginois qu a la vogue depuis que la comtesse de... a emprunté le costume de Salammbô pour s'exhiber à peu près nue à une mascarade des Tuileries. Ah! pas plus nue, je gage, que la Tallien quand elle vint chez moi. Enfin, que vous dirai-je? Les

femmes de mon temps faisaient partie d'aller dans les lieux un peu suspects, et je sais bien que celles d'aujourd'hui font de même. J'en aurais encore le goût et la curiosité, mais il me faudra mourir sans avoir vu Mabille, sans avoir vu, au Casino de la rue Cadet, Mariette la Toulousaine lever la jambe à la hauteur de son menton. Est-il vrai qu'elle a de si jolis mollets sous le bas blanc, et qu'elle porte de merveilleux caleçons tout garnis de dentelles? Je vous demande cela, Monseigneur, parce que les méchantes langues prétendent que vous ne vous faites pas faute d'y aller regarder. »

Il sourit. Mais il me reprit après cela sa thèse fort sérieusement, soutenant que le renoncement n'est pas si pénible quand on a des enfants qu'on aime, et en qui on a l'illusion de revivre avec l'avenir devant soi.

— Aimer? répliquai-je, ah! voilà un mot bien élastique, et à qui l'on donne des acceptions différentes. Moi, je n'ai jamais connu qu'une facon d'aimer, qui consiste à éprouver de l'amour pour une personne d'un sexe différent du mien. Pardon pour la crudité de mes paroles; elles ont du moins le mérite de définir, et avec précision. Or, depuis que mon cœur trop vieux ne se trouve plus en état d'aimer ainsi, il s'est fermé, il s'est

séché, c'est un organe mort. Je n'éprouve plus aucune sorte de sentiment ni d'émotion. Je crois même que cette insensibilité absolue est la cause de ma bonne santé. — Aimer, comme vous dites? Mais qui donc aimerais-je? Mon fils? Raisonnablement vous ne l'exigeriez point. Ma fille? mais à quoi pense-t-elle qu'à elle-même, et pourquoi ferais-je autrement? Elle est dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, comme je le fus de l'impératrice Joséphine, je ne puis la voir sans me rappeler qu'il y a entre nous quatre règnes et deux révolutions. Tenez, Monseigneur, en toute franchise, il n'est que deux êtres au monde pour qui je sois capable de m'oublier, qui sont Gaston et Léonie; mais je connais ce que valent mes sentiments et je sais bien que celui-là n'est pas de la tendresse : c'est ce que j'appellerais *un faible.*

Quand il sortit, la nuit tombait : mais ayant les yeux fatigués je ne demandai point de lumière. Je rangeai même ma chaise longue dans un coin, et je l'abritai complètement derrière un paravent. Au bout de cinq minutes, je dormais comme une bonne vieille.

Je fus éveillée par une entrée inopinée de Gaston. Il entrebâilla la porte en faisant mille singeries : « Pst!... Grand'mère... c'est moi... Je t'apporte une surprise : ma tête par Nadar! » Il me

vint fantaisie de marivauder avec mon petit-fils. J'étais toute ragaillardie par mon somme. Je ne me montrai point.

— Tiens, dit-il, la bonne maman n'est pas là. Parie qu'elle est au dodo, et qu'elle pionce. Claquée sans doute par sa nuit!... Pauvre vieille!... Aussi on n'a pas idée... A quatre-vingt-dix!... Se coucher sur le coup de cinq!... Je la gobe tout de même, moi... Je l'adore, et je la gobe.

Il s'installa dans un fauteuil, les pieds sur une chaise, alluma une cigarette, et comme il était sans doute, lui aussi, *claqué* par sa nuit, — pauvre jeune! — il s'endormit tout d'un coup.

J'allais me soulever pour le regarder dormir par-dessus mon paravent, quand la porte s'ouvrit discrètement. Léonie parut. Gaston s'éveilla en sursaut : « Tiens, dit-elle, tu es seul? — Tu vois. — Je t'ai vu entrer... et je suis venue... mais je n'espérais pas vous *avoir* seul, monsieur. » Il salua. « Comment as-tu trouvé, hier?... repritelle. — Crevant. — N'est-ce-pas? »

Il ralluma sa cigarette, puis attirant Léonie : « Eh bien! dit-il, voilà tout ce qu'on fait à c't oncle, c't oncle à la mode de Bretagne? » Elle lui tendit le front. « Et qu'est-ce qu'on fait à son cousin, à son petit cousin? » Elle le baisa sur les deux joues. « Qu'est-ce qu'on fait à son amoureux

fidèle?... » Juste Dieu! Est-ce que mon petit-fils et mon arrière petite-fille polissonneraient ensemble?

Léonie répliqua sur un ton de mutinerie charmant : « Amoureux fidèle! oui, parlons-en. Expliquez-moi donc, je vous prie, ce que c'est qu'une affreuse cocotte à chignon jaune que vous traîniez aux courses, l'autre dimanche. — D'abord, Mariette la Toulousaine n'est pas une cocotte, et encore moins une affreuse cocotte. C'est une célébrité de Paris... » Bonté divine! Mon petit-fils est l'amant de Mariette la Toulousaine! Quelle veine que le père n'en sache rien! Il pourvoirait son rejeton d'un conseil judiciaire.

Ma petite-fille poursuivit : « Vous avez une maîtresse, et vous me l'avouez! — Tu voudrais pourtant pas épouser Joseph... Voyons, petite, c'est déjà suffisamment ridicule d'être amoureux de sa cousine... que dis-je? de sa nièce à la mode de Bretagne... Bartholo, quoi?... Non, si on savait ça au club, on se tordrait. C'est dit, n'est-ce pas, c'est dit: on n'a qu'une parole. A l'échéance, on sera là. Mais, jusqu'à ce jour béni, permets-moi au moins de soigner ma réputation. — Je vous attends bien, moi, patiemment. — C'est pas la même chose, et puis tu as quinze ans. — Une femme peut très bien se marier à quinze ans. —

Mais un homme ne peut pas se marier à vingt-quatre. — Tu ne m'aimes pas. — Menteuse! — Eh bien! prouve-le. Tiens, prends-en une autre, n'importe laquelle, je ne sais pas, moi, puisqu'il t'en faut une absolument; mais lâche celle-là pour me faire plaisir; je suis jalouse de celle-là. »

Ils s'embrassèrent là-dessus plusieurs fois, après quoi Gaston reprit : « Tu en parles à ton aise, mais en admettant même que j'aie l'intention de lâcher Mariette, crois-tu que ces femmes-là se lâchent sans monnaie? — Grand'mère est là. — Grand'mère, grand'mère... elle ne se laissera jamais arracher une dent de cette taille-là, grand'-mère. — Que tu es niais, Gaston! Écoute, moi, si je voulais demander à grand'mère un si gros service, je viendrais la trouver ici toute seule, un peu tard, et quand il ne fait presque plus clair, comme en ce moment. Je viendrais la trouver dans ce boudoir où depuis si longtemps l'on n'a pas changé un meuble de place, et où les tentures gardent encore dans leurs plis un peu des parfums qu'elle devait aimer autrefois. Crois-tu qu'elle n'ait jamais vécu, où qu'elle soit trop vieille pour se souvenir? Moi, j'imagine au contraire qu'elle avait le cœur bien sensible, et que si elle s'enferme si souvent dans cette pièce, c'est pour y passer de grandes heures à causer avec le souvenir de ses

amoureux d'autrefois. Ah ! elle a dû en avoir beaucoup, on prétend qu'elle fut si jolie ! Je voudrais voir leur portrait. C'étaient apparemment de ces gens très élégants et très soignés, un peu bavards, mais pleins d'esprit comme elle, qui avaient de jolies façons de s'agenouiller devant les femmes ou de les agacer, et qui savaient vous remuer le cœur profondément, tout en n'ayant l'air que de vous débiter des galanteries sans conséquence et des politesses de convention. Pas comme vous, méchant garçon, dont il faut deviner l'amour sous la blague, et la délicatesse de sentiment sous un jargon d'écurie !... Je viendrais donc et je lui parlerais tout doucement, elle croirait reconnaître une des voix qui jadis l'ont charmée. Comme on n'y verrait goutte, l'illusion serait complète, et je gage qu'elle ne me refuserait rien du tout. »

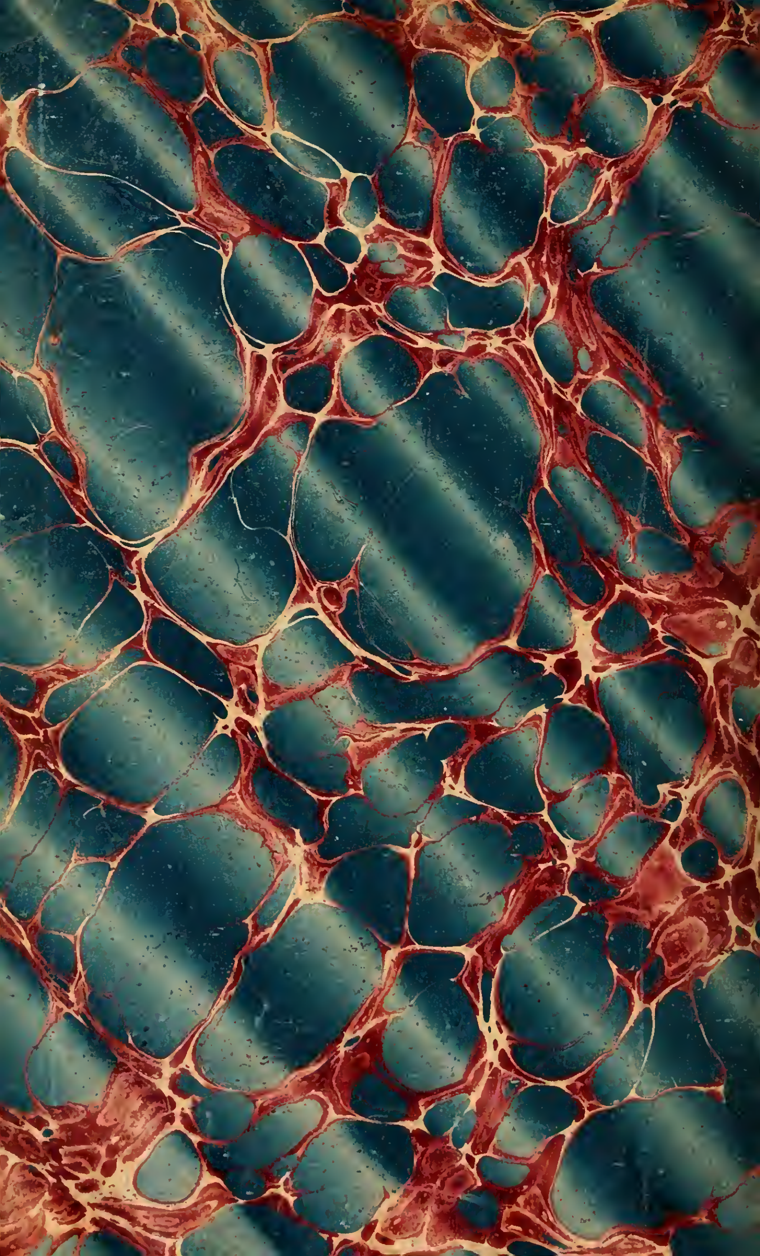
Qu'elle disait vrai ! Voilà que mes chers souvenirs ressuscitaient en foule. Les plus vifs me donnaient un peu de honte, les plus tendres transportaient mon cœur, ce pauvre cœur soi-disant desséché. Je pensais aux joies que je n'aurai plus et j'y pensais sans amertume, et je comprenais dans un éclair ce que m'avait voulu démontrer Hippolyte : lorsque l'on est morte à soi-même, il est doux encore de revivre en ceux que l'on chérit.

Je toussai. Ils se troublèrent, mais Léonie se ressaisit bien vite. Elle me dit d'un petit air décidé : « Nous arrivions, grand'mère, nous voulions te surprendre. — Oui, dis-je, et c'est moi qui vous ai surpris. Vous êtes deux grands fourbes. Gaston a raison, ma petite : un homme ne se marie pas si jeune. Ferme les yeux s'il se dissipe. Plus vite il jettera sa gourme, et plus tôt il te reviendra. Toi, mon fils, souviens-toi d'obéir toujours aux femmes. Lâche Mariette, puisque c'est le caprice de ta fiancée. Tu te conduiras en galant homme : on y pourvoira. »

Cela finira, comme dans les comédies, par une noce ; mais c'est dommage, je ne la verrai point.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29761.



Hermant, Abel
Les confidences d'une aïeule

